

**FACULTE DE MEDECINE
BROUSSAIS HOTEL-DIEU
UNIVERSITE PARIS VI**

ANNEE 1971

THESE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

P A R

Janine BAZIN, née MATHIEU

le 15 août 1933 à CASABLANCA (Maroc)

Licenciée es-lettres

Titulaire du C.E.S. de Dermato-Vénérologie

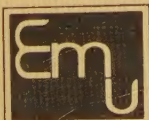
PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE :

L'EVOLUTION DU COSTUME DE MEDECIN DE PESTE

EN EUROPE DE 1348 à 1720

Président : M. COURY, Professeur

EDITIONS MEDICALES



ET UNIVERSITAIRES

40, rue Pascal - PARIS XIIIe

**FACULTE DE MEDECINE
BROUSSAIS HOTEL-DIEU
UNIVERSITE PARIS VI**

ANNEE 1971

THESE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

P A R

Janine BAZIN, née MATHIEU

le 15 août 1933 à CASABLANCA (Maroc)

Licenciée es-lettres

Titulaire du C.E.S. de Dermato-Vénérologie

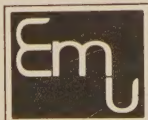
PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE :

L'EVOLUTION DU COSTUME DE MEDECIN DE PESTE

EN EUROPE DE 1348 à 1720

Président : M. COURY, Professeur

EDITIONS MEDICALES



ET UNIVERSITAIRES

40, rue Pascal - PARIS XIIIe

FACULTÉ DE MÉDECINE
HÔPITAL BOUILLON-LAURENT
UNIVERSITÉ PARIS VI

THÈSE

DOCTORAT EN MÉDECINE



A Monsieur le Professeur

A mon Père et à ma Mère

qui a bien voulu accepter la présidence
de cette thèse.

A Monsieur le Professeur S. KOLLER,

qui m'a donné l'hôte de cette collection
et qui a bien voulu mettre à ma disposition
la plus dévouée attention personnelle qu'il a
accordée dans son service de l'Institut
Pavlov.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41543716_0026

A Monsieur le Professeur C. COURY,

qui a bien voulu accepter la Présidence
de cette thèse.

A Monsieur le Professeur H. MOLLARET,

qui m'a fourni l'idée de cette recherche
et qui a bien voulu mettre à ma disposition
la vaste documentation personnelle qu'il a
recueillie dans son service de l'Institut
Pasteur.

A Madame J. BROSSOLET,

qui a eu l'extrême gentillesse de me faire
profiter de son érudition et de me guider
dans le dédale de l'immense bibliographie
consacrée à la peste.

A Messieurs CARRIERE, COURDURE, REBUFFAT,

qui ont si aimablement répondu aux
questions que je leur ai posées sur la
peste de Marseille.

A Mesdemoiselles DUMAITRE et LENOIR,

qui m'ont permis d'accéder aux richesses
de la bibliothèque de la Faculté de Médecine
de Paris.

INTRODUCTION

De nombreux historiens de la peste (citons en particulier A. CHEREAU (6), R. BLANCHARD (3), B. REBER (8), A. CABANES (5), BROQUET (4), W.J. BISHOP (2), C. SALZIANN (9)) se sont déjà intéressés au problème du costume porté par les médecins en temps d'épidémie. Certes, par le mystère qu'elle dégage, l'image du médecin de peste, tout au moins telle que l'ont fixée les graveurs allemands du XVIII^e siècle, comme par exemple un Gerardt d'ALTZENBASCH, et les caricatures du XVIII^e, tout à tour qualifiée "d'étrange", d'"effrayante", de "carnavalesque" ou de "ridicule", avait de sérieux motifs de susciter la curiosité des historiens. Cette longue silhouette en marche dont pas une once de peau ne reste à découvert sous l'ample vêtement, cet "accoutrement" juxtaposant avec bizarrerie aux pièces banales du costume, un masque qui cache le visage et par son long bec d'oiseau achève de déconcerter, des lunettes dont les verres arrondis confèrent au regard la fixité de l'oiseau de proie, une fine baguette prolongeant le bras, chargée de quel pouvoir, de quelle menace ? Cette longue silhouette d'un homme qui apparaît d'autant plus menaçant qu'il s'avance masqué, évoque davantage une sorte de divinité fatale, d'oiseau de malheur et de sinistre présage qu'un médecin apportant avec lui le réconfort.

On comprend sans peine qu'une telle image appartienne au mythe de la peste et qu'elle ait enflammé l'imagination des poètes. Ce "patriarche mystérieux" qui apparaît dans Hyacinthe de Latouche (7) n'est pas tout à fait une pure fiction, mais un portrait qui, quoique transposé, emprunte à la réalité certains attributs des médecins à bec et des "corbeaux" personnages dont le baroque ne pouvait que séduire une imagination romantique volontiers portée à l'exagération,

tandis que plus près de nous, pour Antonin ARTAUD (1) le médecin de peste n'est qu'une des figures d'un Spectacle où le pestiféré comme l'acteur sont la proie d'un mal absolu et presque abstrait" : "Sur les ruisseaux sanglants, épais, viride, couleur d'angoisse et d'opium, qui rejaillissent des cadavres, d'étranges personnages vêtus de cire, avec des nez longs d'une aulne, des yeux de verre, et montés sur des sortes de souliers japonais, faits d'un double agencement de tablettes de bois, les unes horizontales, en forme de semelles, les autres verticales, qui les isolent des humeurs infectées, passent psalmodiant des litanies absurdes dont la vertu ne les empêche pas de sombrer à leur tour dans le brasier. Ces médecins ignares ne montrent que leur peur et leur puérilité".

Et lorsque MICHELET lui-même, dans son Histoire de la Régence, écrit : "Par les rues circulaient des ombres ridicules et lugubres, les médecins, dans le costume étrange qu'ils avaient inventé, et qui n'exprimait que trop l'excès de la peur. Montés sur des patins de bois, couvrant leur bouche et leurs narines, serrés dans une toile cirée, comme des momies égyptiennes, ils étaient effrayants à voir", n'est-ce point entraîné par la fascination que ce médecin de peste exerce sur notre imagination, plus que par l'exactitude historique ? (7 bis).

Mais si depuis longtemps ces images ont éveillé la curiosité des historiens, avec la découverte en 1894 du Bacille de Yersin, avec l'établissement d'une distinction entre peste bubonique et peste pulmonaire, avec la découverte en 1898 du rôle de la puce comme vecteur de la maladie, le problème de la prophylaxie vestimentaire considéré sous un angle neuf, a pris un intérêt tout particulier : comment ne pas voir en effet dans les gravures des XVII^e et XVIII^e siècles les lointains ancêtres des costumes et des masques utilisés lors de la peste de Mandchourie ? C'est sur ce rapprochement que BROQUET et BLANCHARD ont axé leurs travaux.

Néanmoins, ces études, peut-être parce qu'elles révélaient surtout un souci d'établir une filiation, un parallèle entre des attitudes passées et des attitudes modernes, laissaient, à propos du problème du vêtement en temps de peste, le champ libre à toute une série de questions qu'il nous a semblé intéressant

de poser et à la solution desquelles la présente thèse espère apporter sa contribution. On peut en effet se demander :

La prophylaxie n'a-t-elle pas connu d'autres formes, moins insolites certes, mais plus constantes, plus familières, caractérisées par une plus grande diffusion ? Et dans ce cas, les gravures parvenues jusqu'à nous ne seraient-elles pas un peu comparables à la bonne photographie d'un album que l'on feuillette et qui éclipse toutes les autres, plus banales peut-être, mais plus caractéristiques de l'époque dont nous voudrions avoir une image exacte ?

Peut-on donner une date et une origine précises aux costumes décrits par l'Abbé de St Martin, par BARTHOLIN, par MANGET ?

Dans quel esprit furent-ils conçus ? Par quelles théories se trouvent-ils étayés ? Comment furent-ils appréciés par les siècles passés ?

Le problème du vêtement suit-il une évolution linéaire avec une approche progressive de la perfection, ou bien nous trouverons nous à chaque époque devant la coexistence de solutions différentes n'excluant ni les retours en arrière, ni la persistance de certaines pratiques reprises de siècle en siècle, les solutions nouvelles comme les mesures traditionnelles n'étant pas forcément (étant donné l'état des connaissances) le critère d'un progrès ou d'une manifestation d'obscurantisme ?

Car, et c'est là la question essentielle, quelle signification se cache derrière la prophylaxie adoptée ? Nous ne perdrons jamais de vue qu'il y a un lien étroit entre les théories sur la peste et l'attitude pratique prise par les médecins en face du fléau, qu'on ne peut comprendre vraiment leur comportement qu'à la condition de se placer à leur point de vue, de sorte que le rôle que l'on fera jouer ou que l'on ne fera pas jouer au costume pourra constituer une sorte de test de l'évolution des idées médicales face à la peste.

Dans cet esprit, nous avons centré notre étude davantage sur l'exploitation des Traités de peste que sur celle des Archives sans pour autant nous inter-

dire de comparer les résultats de notre recherche à ceux qu'ont obtenus les historiens ayant décrit telle ou telle épidémie. Ces Traités nous permettent en effet de nous défaire des illusions rétrospectives qui donneraient à tort une signification moderne à des pratiques qui ne se comprennent historiquement que si on les rattache à l'univers intellectuel de l'époque considérée.

Ajoutons que le nombre considérable des Traités de peste nous imposait des limites que nous avons situées dans l'espace en nous attachant surtout aux Traités parus en France et en Italie, dans le temps, en étudiant la période qui s'étend de 1348 à 1720 de la peste noire à la peste de Marseille.

CHAPITRE I

LE MOYEN AGE

Il y a toujours eu une prophylaxie de la Peste et les Traités les plus anciens ont presque, sinon toujours, comporté à côté de la "curatio" une "praeservatio". Jacob SYLVIUS (44), dans son commentaire de GALIEN note déjà que celui-ci, qui pour les autres fièvres ne traite que des causes prochaines et éloignées, va, dans le cas de la fièvre pestilentielle agir différemment et consacrer un développement à la préservation et à la curation. Tous les Traités ne manquent pas de mentionner les feux prescrits par HIPPOCRATE lors de la peste d'Athènes, mais ils ne citent aucun texte d'Anciens ou d'Arabes, sauf un court texte de RHAZES (39) (concernant du reste davantage la curation que la préservation) faisant allusion au vêtement en temps de peste. Aussi n'avons-nous pas fait remonter nos recherches systématiques en deça du XIV^e siècle, nous contentant seulement de faire appel aux textes antérieurs à cette date dans la mesure où ils pouvaient éclairer les ouvrages qui les ont suivi.

Si tout point de départ comporte une part arbitraire, du moins peut-on le réduire en choisissant une date cruciale pour inaugurer cette étude : on constate en effet qu'il y a dans l'histoire de la Peste des "moments" particulièrement féconds où toute la pensée d'une époque, mise en mouvement par un événement marquant, cristallise autour de ce fait et donne ainsi à l'historien une abondante moisson de documents : c'est le cas de la peste de 1720 qui va pousser tous les médecins de l'époque à donner leur opinion sur la maladie et les moyens de s'en préserver; c'est le cas de la grande pandémie qui ravagea de 1346 à 1352 le monde entier, sous le nom de Peste Noire, de Mort Noire, de grande mortalité, etc...

S'est fixée à cette époque une certaine tradition qui ne changera guère jusqu'à la fin du XV^e siècle; encore qu'il ne faille pas donner à cette date une signification trop rigoureuse et noter que sur ce point les médecins italiens de la fin du XV^e siècle aient été souvent en avance sur le reste de l'Europe et annoncent déjà la pensée qui se développera au XVI^e siècle. Mais on peut dire que les innombrables Régimen pestilentiae produits entre 1348 et 1500 à peu près, reprennent des prescriptions très voisines les unes des autres.

Cependant la place accordée au vêtement par ces Traités est généralement très restreinte et on ne peut pas dire qu'à cette époque le médecin ait véritablement inventé un costume particulier pour temps de peste.

Néanmoins les quelques passages consacrés soit au vêtement en général en période d'épidémie, soit au vêtement du médecin en particulier, méritent déjà d'être relevés dans la mesure où ils annoncent et préparent les attitudes qui seront adoptées par la suite.

A cette époque les allusions faites au vêtement se font dans trois directions :

1°) A propos de la contagion, certains textes conseillent d'éviter les vêtements comme agent de contamination de la maladie. Il peut sembler au premier abord abusif de parler des vêtements dans ce sens, dans une étude intitulée : "Etude du costume de médecin en temps de peste", mais en fait nous verrons que c'est à partir d'une réflexion sur cette expérience que s'élaborera peu à peu une prophylaxie individuelle concernant l'usage des vêtements.

2°) A propos de la matière que l'on doit de préférence utiliser pour les vêtements en période d'épidémie, nous n'avons guère que deux références à cette époque, mais elles sont riches de signification historique dans la mesure où elles rattachent le choix de ces matières aux théories galénistes selon lesquelles la Peste est essentiellement une putréfaction due à un dérèglement de ce que les scholastiques appellent les "qualités premières", à savoir le chaud et le froid, le sec et l'humide.

3°) A propos de la préservation de ceux qui soignent les pestiférés contre "l'air corrompu", si on ne trouve pas à cette époque de costume préservatif proprement dit, on trouve par contre très souvent, pour ne pas dire toujours, des allusions aux moyens employés pour faire ECRAN entre l'air porteur de putridité et les voies d'accès de cet air dans l'organisme.

Il nous faut remarquer à propos de ces trois points qu'ils indiquent trois directions dans la manière d'approcher le problème de la prophylaxie de la Peste qui tous trois trouveront des développements à la fois constants et inégaux suivant la manière même dont on se représentera la nature de la contagion, les causes de la maladie et les moyens de s'en préserver.

I - LE VÊTEMENT EN TANT QU'AGENT DE CONTAMINATION

Les textes les plus importants concernant la Peste Noire ne font pas allusion au vêtement comme agent de transmission : ni la Consultation (16) ni CHAULIAC (15), ni la Consultation d'un Praticien de Montpellier (17) ni JACOBI (30) pour ne citer que des textes particulièrement représentatifs de cette époque, n'en font mention.

Parmi les théoriciens que nous avons lus, seul le poète contemporain du fléau SIMON de COVINO (18) interprète de la pensée de Jean de MURES, Simon de BEAUVAIS, Léon Le JUIF de Montpellier, dans son "De Convivio Solis in domo Saturnis" consacre deux vers à cette question : disant à propos des prêtres administrant les malades : "Et Subito citius aegris quandoque peribant Solo contactu vel flatu pestis, et aegra Vestis habebatur, suspectaque tota supellèx".

"Quelquefois ils meurent subitement et avant le malade au seul contact ou à l'haleine du pestiféré. On regarde les habits comme atteints de la maladie et le mobilier même est suspect".

Mais ce sont surtout les Chroniqueurs, et en particulier italiens et espagnols, qui non seulement nous apprennent que dès cette époque les vêtements

étaient considérés comme susceptibles de transmettre la maladie mais encore nous rapportent les premières mesures prises devant le fléau. Tout le monde connaît le texte de BOCCACE (13) dans l'Introduction à la Première Journée du Décameron : "Ce qui propagea encore le désastre, c'est non seulement que la société et la conversation des malades le communiquaient aux personnes bien portantes, en provoquant la mort, c'est de plus que le contact des vêtements ou de tout ce que les pestiférés avaient touché, manié pour leur compte, paraissait transmettre le mal au nouvel usager". Et le conteur rapporte à ce sujet une histoire que les Traités de Peste ultérieurs reprendront à l'envie : "Ecoutez le prodige qu'il me faut vous dire. Si je ne l'avais, comme beaucoup, vu de mes propres yeux, j'oserais difficilement y croire et à plus forte raison l'écrire, l'eussé-je entendu de personnes dignes de foi... Voici entre autres faits ce que mes yeux - je viens de vous le dire - ont un jour observé. On avait jeté sur la voie publique les haillons d'un infortuné, mort de l'épidémie. Butant contre eux, deux porcs - c'est la coutume de ces bêtes - les emportent aux griffes, puis aux crocs, et y frottent leurs groins. Presque aussitôt, comme empoisonnés, les voilà tous deux à donner quelques signes de vertige, et tombant morts à terre sur les haillons qu'ils avaient trainés pour leur malheur".

MURATORI . (34) dans son tome XII des Rerum italicarum scriptores, a recueilli une chronique de Padoue (Cortusii Patavini Duo sive Gulielmi et Albrigheti Cortusiorum historia de novitatibus Paduae et Lombardiae), qui rapporte les faits suivants : "Comme il avait déjà frappé les Tartares, les Turcs, et le peuple entier des infidèles en l'an 1318, le 25 Janvier à 22 heures, il y eut un énorme tremblement de terre pendant une demi heure à la grande terreur des Chrétiens. Après quoi une peste sans précédent traversa la mer, c'est-à-dire gagna le pays vénitien, la Lombardie, la Marche, la Toscane, l'Allemagne, la France et presque la totalité du monde. Quelques infects venus d'Orient, l'apportèrent. Leur vue seule, leur contact ou le souffle de leur haleine étaient mortels. Cette infection ne pouvait être évitée. L'épouse fuyait les bras de son cher époux, le père son fils, le frère son frère, Les habitations et les vêtements occasionnaient la mort.

Ceux qui ensevelissaient, ceux qui portaient, ceux qui voyaient et ceux qui touchaient les pestiférés étaient souvent frappés d'une mort subite. De même qu'une brebis malade infecte le troupeau tout entier, de même une seule personne succombant dans une seule maison, entraînait dans la mort tous ses habitants, jusqu'aux chiens...

Un unique inconnu venu de Padoue, infecta la cité à tel point que le tiers de la population à peu près succomba. Les citoyens, désirant éviter une telle peste, interdirent l'entrée de la ville à tous les étrangers".

Et dans le Tome XVI des mêmes "Scriptores rerum italicarum" de MURATORI, la "Chronicon Placentium" de Joannis de MUSSIS, rapporte un décret pris par le Duc de Milan à la date du 10 Janvier 1399 enjoignant :

"... Premièrement que personne, qu'elle vienne du district de Plaisance ou d'ailleurs, ne puisse entrer dans la Cité à moins que l'on n'ait reconnu de façon évidente qu'une telle personne n'ait jamais séjourné dans un territoire atteint par la maladie, ni communiqué avec une quelconque personne infectée. A cette fin on placera des gardes aux portes de la ville ayant pour mission de porter à la connaissance du public ce décret et de châtier ceux qui iront à son encontre.

Deuxièmement on fera attention à ce que personne n'habite à Plaisance ou ses environs une maison dans laquelle une personne aura été atteinte de la maladie ou en aura décédée, avant que la chambre ou les autres pièces aient été ouvertes et le soient restées au moins huit ou dix jours, afin qu'elles puissent être bien ventilées. Et qu'un feu brûle dans de nombreux endroits de ces demeures, et surtout dans ceux où la contagion s'est manifestée; que l'on fasse des fumigations à base d'encens et autres arômes adéquats pour assécher les vapeurs nocives. Les paillasses des chambres seront entièrement brûlées et la literie sera exposée pendant longtemps à l'air de façon à ce que les vapeurs morbides soient chassées par la pluie, ou desséchées par le soleil. Que personne n'ose se servir des hardes et des lits de ces maisons sans les avoir lavés au préalable et fait sécher au feu ou au soleil. Et si cela

s'avérait impossible, il serait plus sûr pour se préserver d'éviter complètement et pour longtemps ces maisons infectées".

Dans leur Histoire de la médecine, Mrs M. BARIETY et Ch. CORY (11) signalent dans le même sens l'existence d'une lettre de Pietro de Tossignano à Jean-Galéas VISCONTI, Duc de Milan, soulignant que "la transmission peut s'opérer aussi bien par contact direct que par contamination indirecte à partir de vêtements infectés..."; on peut donc penser que le célèbre médecin fut à l'origine du décret concernant Plaisance.

FRARI (24) dans son "Della peste e della amministrazione sanitaria" cite la mesure suivante telle que la rapporte l'article sur Gondoaldus extrait de la Bibliotheca Script. Ragusin : "La même année (1422), à la fin du mois d'août, dans l'île de Calamonta (dite Koloceps en illyrie) la peste survint et sur le conseil de notre Jacobus Gondoaldus, S-C, on pris la mesure préventive de détruire par le feu tous les vêtements et le mobilier des morts, aux frais du trésor public".

Il semble que les médecins arabes vivant en Espagne aient eu sur la contagion des vues identiques : G. STICKER (42) prête en effet à IBNUL KHATIB, témoin de la Peste de Grenade en 1348, les propos suivants : "Le commerce avec les malades apporte le plus souvent la mort. Un habit ou un vase peut répandre le mal. Souvent une boucle d'oreille qu'un homme sain s'est appropriée sur un malade apporte la mort et mène une maison entière à sa perte. D'abord une maison isolée dans la ville est attaquée, puis sont touchés ceux qui ont affaire avec le malade, puis les alliés et parents et surtout ceux qui visitent le malade. Les villes maritimes se réjouissent d'une santé parfaite jusqu'à ce qu'un homme infecté arrive d'un pays étranger, alors le mal fait irruption. Les gens qui se séparent totalement du monde extérieur restent sains... Pour se préserver de la maladie, on n'usera pas d'étoffes superflues... on évitera en particulier les lieux, les habits, les vases infectés."

Tandis qu'IBN KHATIMA évoquant lui aussi la contagion par contact direct, conseille d'"isoler le malade et même de détruire son linge et ses vêtements."

Citons encore deux textes italiens : celui de Jean Mathieu FERRARI (20) dit de GRADIBUS (mort en 1480), qui indique à deux reprises dans son "Consilium pro preservando nos a peste" qu'il faut éviter le contact des vêtements : "non fiat contactus aliorum maxime vestium nisi pro necessitate" et un peu plus loin "evitanda est etiam omnis multitudo personarum principue contactus vestium"; et le texte de l'"Observandum ubi contingerit visitare pestilenticum" de Florence daté par SUDHOF (43) de la fin du XIV^e ou début du XV^e siècle, qui, parmi les conseils donnés au médecin des pestiférés et groupés en 16 paragraphes, mentionne qu'"ils ne faut jamais toucher les couvertures (du malade) et ce qui est autour de lui", et recommande de "renouveler chaque jour les vêtements et les couvertures du malade ou tout au moins les draps et le linge de corps".

En France, on ne trouve guère de mesures identiques concernant le vêtement; pour notre part, nous n'en avons pas trouvé avant 1464, date à laquelle la ville d'Amiens "enjoignit au fossoyeur de changer de vêtements avant de rentrer chez lui quand il venait d'enterrer un pestiféré" (5).

II - QUE LES VETEMENTS EN TEMPS D'EPIDEMIE DOIVENT ETRE "DE CHAUDE ET SECHE NATURE"

Nous n'avons trouvé que deux textes (sans parler de celui de DALECHAMPS transcrivant la pensée de CHALIN de VINARIO, qui mérite pour les raisons que nous indiquons, quelques explications particulières), mais ce sont deux textes d'importance, qui recommandent de porter en période d'épidémie des vêtements ayant des qualités particulières leur conférant une certaine vertu préservatrice. Il s'agit de la "Consultation sur l'épidémie" faite par le COLLEGE DE LA FACULTE DE MEDECINE DE PARIS en 1348 (16) et surtout du "Poème sur la Grande Peste de 1348" d'Olivier de LA HAYE (29) (que l'auteur, à la fin de son poème, date lui-même de 1425).

Dans la "Consultation" (deuxième Traité, chap.II) nous trouvons le passage suivant :

"Ceux qui le pourront devront avoir, de plus, des vêtements de drap ou de soie et leurs chemises seront conservées dans des aromates".

Et dans le Poème d'O. de la HAYE :

"Aussi les Nobles et puissans ,
Et autres à ce suffisans,
Doivent lors porter vestéure
D'escarlate, ou de soye pure,
Pour leurs vies mieulx préserver,
Et faire tousdiz conserver
Les linceulx, où ilz sont gisans,
O choses aromatisans
Et leurs robes, linges, sans faille,
Ordonner en forme pareille..."

Nous pouvons ajouter à ces deux textes fondamentaux un texte postérieur puisqu'il date approximativement de 1501 : LE REGIME CONTRE LA PESTILENCE FAIT ET COMPOSE PAR MESSIEURS LES MEDECINS DE LA CITE DE BALLE EN ALLEMAIGNE...(38) dans lequel on lit le conseil suivant : "le matin quand tu te lèveras ne estant point fort tes membres et te habille chaudement et te promène bien et ne soye pas longtemps sans déjeuner, mais déjeune devant que de sortir de ta maison. Lave tes mains souvent en eau salée et laisse les sécher".

Ces différents textes qui à notre époque auraient tendance à passer inaperçus parce que nous vivons dans une atmosphère culturelle où les concepts aristotéliens et galénistes ne servent plus guère d'outils intellectuels, replacés dans leur contexte prennent toute leur signification - que confirmeront certains auteurs du XVI^e et même du XVII^e siècles : ils manifestent l'importance intellectuelle décisive que la pensée d'un Galien a eu sur tous ceux qui, après lui, ont essayé de trouver une solution au drame posé par la multiplicité des épidémies. Ce qui pour nous, modernes, apparaît comme une fantaisie arbitraire, correspond en fait à une attitude parfaitement logique eu égard aux catégories dont les médecins de cette époque disposaient pour penser ce phénomène.

C'est pourquoi avant de commenter ces quelques citations il est nécessaire de rappeler comment GALIEN concevait les fièvres pestilentiellles, et pour ce faire nous utiliserons un texte postérieur à la Consultation de 1348 puisqu'il date du XVI^e siècle, mais qui a le mérite d'avoir été écrit à une époque où les conceptions de GALIEN avaient une signification pour tous, et qui peut nous renseigner non pas tant peut-être sur la pensée propre de GALIEN que sur la manière dont il était compris aux époques qui nous intéressent : il s'agit du commentaire que JACOB SYLVIUS (44) fait du "De differentiis februm". Pour GALIEN, nous dit SYLVIUS, "la peste est mise au nombre des fièvres putrides et elles dépassent de loin toutes les autres par sa malignité... La cause principale de la peste est la putréfaction que provoque tantôt la seule obstruction, tantôt même sans obstruction, mais plus vite s'il y a obstruction, l'air pourri et corrompu dans toute sa substance, et dans les deux cas intervient une autre cause sine qua non : la prédisposition qu'offre un corps affaibli par la pléthore ou l'état cacochyme, l'excès d'inactivité, de nourritures et de boissons épaisses et lourdes, une Vénus immodérée ou intempestive; à partir de là se multiplient les indigestions et les constipations qui augmentent encore ces fièvres; cette cause principale de la peste : la putréfaction des humeurs apparait tantôt en nous d'elle-même tantôt provient soit de l'air chaud et humide soit trop pestilent... Et quoique l'air ne pourrisse pas, si cependant celui-ci est fait chaud et humide plus qu'il ne convient à sa nature propre et à la nature de la partie de l'année les excréments des corps étant trop abondants et les humeurs pas assez épaisses, alors aussitôt est donnée occasion à la putritude, du fait que tout ce qui est dans un lieu chaud-humide est soumis à la putritude, que ce soit un corps ou de l'air ou de l'eau ou autre chose".

Si on analyse un tel texte, on voit que ce qui est au centre de la théorie de GALIEN sur la fièvre pestilente c'est la notion de PUTREFACTION; cette putréfaction peut avoir plusieurs origines : elle peut naître d'un dérèglement dans l'équilibre des humeurs de l'organisme, elle peut naître aussi d'un dérèglement de l'équilibre du monde extérieur et en particulier d'un dérèglement de l'air ambiant. Or dans les deux cas, ce qui caractérise ce dérèglement c'est le fait que les rapports entre les qualités premières de chaque substance ne sont plus conformes à la finalité qui préside tant à l'harmonie de la Nature en général que

des natures en particulier. C'est en effet en fonction de la théorie hippocratique des éléments et des qualités, ainsi que du travail conceptuel qu'Aristote a fait subir à cette théorie qu'on peut comprendre la manière dont le Moyen-Age et la Renaissance ont essayé de saisir l'essence de la Peste. Même un auteur comme FRACASTOR (75) si révolutionnaire qu'il fût, n'arrive pas à abandonner complètement ce langage : le passage suivant extrait de ses "Trois livres sur la Contagion, les Maladies Contagieuses et leur Traitement" est significatif à cet égard ; dans le chapitre VI du Livre I, il nous dit en effet qu'"il n'y a dans les corps d'actif que la substance et les qualités. Activa Tamen principia esse tantum substantiam et qualitatem... La substance ne peut rien faire que des mouvements locaux en haut et en bas ou des modifications comme la condensation et la raréfaction ou encore le mouvement circulaire... les autres actions proviennent des qualités. Les qualités sont ou matérielles comme le chaud, le froid, l'humide, et le sec, la lumière, l'odeur, la saveur et le son, ou spirituelles. Il est manifeste que les qualités matérielles peuvent beaucoup car celles qui sont appelées premières engendrent et modifient tout, et celles qu'on appelle secondes, la lumière, l'odeur, la saveur et le son, n'ont pas d'actions entre elles puisqu'elles ne sont pas contraires"?

On peut dire que pour l'école Galéniste c'est un dérèglement dans les qualités premières : le chaud, le froid, l'humide et le sec qui est à l'origine de la peste; que ce dérèglement soit interne à l'organisme, qu'il soit propre au monde sublunaire, ou qu'il ait son origine première dans le monde astral, ou encore que ces trois dérèglements se combinent entre eux et se renforcent mutuellement. Plus précisément encore on peut dire qu'en général c'est à un excès de la qualité chaude et surtout de la qualité humide qu'est due la putréfaction pestilentielle. "La putréfaction, dit SYLVIUS dans son chapitre V, est la consommation de la chaleur propre et naturelle à chacun dans son milieu humide, produite par la chaleur externe, par exemple par celle de l'air ambiant. En effet alors que dans tout mélange la chaleur en tant qu'elle est forme (forma) des autres choses élémentaires, maintient ensemble l'air, l'eau, la terre; en tant que matière (materia), elle détruit les autres mélanges et les disperse : si elle est trop faible ou trop insuffisante, elle ne suffit pas aux éléments qu'elle doit maintenir ensemble. L'humidité aussi qui

rend la terre maniable et capable de recevoir une forme si elle est trop abondante, la rend fluide et aisément dispersable. C'est pour cette raison qu'il n'y a qu'une cause de corruption ou de dissolution des éléments, à savoir la Putréfaction provoquée par une chaleur trop abondante dans une humidité également excessive".

C'est cet excès de chaleur et d'humidité qui explique à la fois les causes que l'on donne à la peste et les moyens de s'en préserver. On dira par exemple que certaines saisons sont plus propices à la peste que d'autres, que certaines heures de la journée sont plus néfastes que d'autres, de même pour certains vents et certains points cardinaux; de manière plus raffinée, on dira que c'est le dérèglement d'une saison ("intemperies") qui est la cause de la peste dans la mesure où le rapport normal des qualités premières est bouleversé. Et en fonction de ces données, selon le principe hippocratique que le contraire guérit le contraire, on tachera de remédier à l'excès d'une qualité par la recherche de la qualité contraire : en effet, dit SYLVIUS, "toute intempérie de l'air et du corps augmente promptement par les causes qui lui sont semblables et diminue par l'usage modéré des contraires... Nous résistons à l'air chaud et sec en habitant dans un lieu humide, en regardant le septentrion, en utilisant des feuilles de vigne, de saule et autres choses semblables, le vinaigre, l'eau de rose répandue; à l'air putride par des feux de bois odoriférants comme Hippocrate avait l'habitude de le faire".

C'est dans ce contexte théorique qu'on peut comprendre la Consultation et surtout le poème d'O. de LA HAYE. Le glossaire que ce dernier donne à la suite de son poème nous invite en effet à voir derrière la naïveté des vers du poète, la signification très précise qui y est contenue. Si O. de LA HAYE et la Consultation engagent les puissants à se vêtir de soie, c'est parce que "la soie est de chaude et sèche nature trompeusement et vault moult la crue à conforter le cuer et les esperiz et à plusieurs autres choses en médecine".

On peut peut-être s'étonner, après ce que nous avons dit, de voir utiliser la qualité chaude de la soie. Mais c'est que l'idée dominante est celle d'un

dérèglement, d'un excès pouvant se faire dans un sens aussi bien que dans un autre, et d'un équilibre qu'il faut essayer de rétablir par des opérations successives et souvent complexes : comme le dira par exemple CAROLUS VALESIUS (47) quatre siècles plus tard, mais dans un même esprit, la peste peut bien avoir pour cause un dérèglement chaud et même sec, auquel cas, dit-il, "il faut diminuer l'ardeur de la chaleur et estomper l'éclat de tout ce qui brille de quelque façon que ce soit : en effet dans cette peste qui sema la terreur en Grèce à l'époque de Thucydide, périrent ceux qui étaient rôtis par l'ardeur du soleil dans leurs humbles chaumières. GALIEN donne la raison de ce fait (ch.IV, Livre I du "De differentiis februm") en disant : les constitutions les plus chaudes de l'air qui nous entoure, telles que celles qui apparaissent au début de l'été, échauffent entièrement et rapidement le coeur, surtout par l'intermédiaire de l'inspiration, et comme non seulement nous respirons l'air par la bouche, mais encore que cet air se répand même autour de toutes les parties du corps et qu'il est acheminé par le battement des artères, il en résulte que le coeur reçoit trop de chaleur, et que l'humeur brûlée et noire est prête à engendrer des charbons; pour cette raison AVICENNE et VILLENEUVE prescrivent que l'air soit tempéré dans les chambres par une aspersion de vinaigre et d'eau et que le sol soit parsemé de pampres, de fleurs, et d'herbes odoriférantes, et J. HEURNIUS recommande au milieu de l'été les bains d'eau douce. Si l'on objecte que le feu "est bien connu comme le meilleur moyen de défense possible pour purger l'air, même en pleine chaleur", je réponds avec HEURNIUS (chap.VIII "De Peste") "si assurément on estime le feu comme très excellent pour dissuader les semences de peste répandues, ensuite il faut adoucir en mouillant la chambre avec de l'oxycrat répandu et en arrosant des feuillages afin de faire naître et de rassembler des courants d'air".

On voit d'après ce texte que dans certains cas c'est l'excès de chaleur et même de chaleur sèche qui peut être à l'origine de la peste, mais d'une part ce n'est pas ce qui arrive le plus fréquemment: ordinairement tous les textes, et ils sont nombreux, mettent en cause la conjonction chaleur-humidité; ce que la référence au texte de GALIEN cité par VALESIUS parlant d'un dérèglement chaud et sec met en évidence, c'est que au fondement de toute pestilence, il y a d'abord

un dérèglement des qualités qui ne sont pas conformes à ce que la Nature exige, qu'il faut voir dans cette notion de dérèglement le principe de toute pestilence. Mais cela n'empêche pas que dans l'application de ce principe, certaines conjonctions de qualités soient plus à craindre que d'autres c'est le cas de la chaleur humide. D'autre part, si, revenant au texte de la Consultation et surtout au poème de O. DE LA HAYE, on essaie de voir ce qui dans la conjonction chaude et humide l'emporte, on s'aperçoit que c'est l'humide : en effet le chaud joue un rôle dans la production de la corruption de l'air moins par lui-même que parce qu'il attire l'humidité en celui-ci et la transforme en vapeur; on comprend alors pourquoi la soie "de chaude et sèche nature" peut conforter le coeur et permettre la résistance à la putréfaction de l'air ambiant : le sec s'oppose tout naturellement à l'humide, le chaud par son rapport étroit avec le feu a la propriété, sinon d'assécher, du moins à coup sûr de brûler les miasmes pestilentiels. Mais on peut dire en suivant l'opinion de RHAZES et celle des médecins de la cité de Balle qu'il convient d'avoir des vêtements chauds parce qu'ils "allument la mauvaise chaleur qui est dedans la personne et sont force qu'elle s'en aille dehors par mauvaise sueur de ladite personne" (Régime de Balle - 38). Quant à RHAZES (39), son explication est plus subtile encore; dans son chapitre VII du Libellus de peste, il dit : "Quant à celui qui ne se sent pas bien, il faut le faire tenir au chaud dans ses vêtements, le faire coucher dans une maison qui ne soit pas tout à fait froide, après lui avoir fait revêtir une petite tunique épaisse et de cette manière lui ordonner d'avalier de l'eau froide peu à peu; l'eau froide avalée peu à peu provoque la sudation, dirige les superfluités vers la superficie du corps et aide à les expulser".

Ces textes différents montrent bien la complexité du problème et la conscience que les auteurs en avaient : on peut dire que si les principes de la théorie apparaissent clairement, son application à des cas particuliers ne pouvait, comme toujours, que poser des problèmes qui ne pouvaient être résolus que par une complication de plus en plus grande de la théorie, par l'adjonction d'hypothèses auxiliaires qui, prises isolément, renvoient bien au principe, mais associées, semblent se contredire.

Nous aurons l'occasion en étudiant des textes d'époque ultérieure de voir à quels degrés de complication les partisans du galénisme en sont arrivés pour répondre aux objections de leurs contradicteurs. Quoiqu'il en soit, il reste qu'il est fondamental de voir que dans la perspective de cette théorie il n'est pas étonnant que le vêtement ait été considéré en fonction de ces catégories fondamentales de la pensée galéniste que sont le froid, le chaud, le sec et l'humide. D'ailleurs ce n'est pas seulement le vêtement qui est considéré selon ces catégories, c'est pour ainsi dire tous les remèdes. On n'a qu'à parcourir le glossaire d'O. DE LA HAYE pour voir qu'il ne manque jamais de noter les qualités premières de chaque médicament ou de chaque objet, comme nous le verrons plus en détail à propos du vinaigre et de l'éponge.

Il reste que si, comme le dit FRACASTOR, c'est essentiellement en jouant des qualités premières que l'on peut avoir quelque action sur le dérèglement des éléments, les qualités secondes, et en particulier "l'odeur" jouent elles aussi un rôle important.

En effet la putritude propre à la pestilence est caractérisée par sa mauvaise odeur; déjà GALIEN notait, nous dit SYLVIUS, que "les huiles, les cires, les onguents chargés de putritudes appliqués à la peau, les vêtements, les draps, le matelas, les couvertures sordides et mal odorantes accélèrent et augmentent la putritude dans les corps qui y sont disposés." Aussi importe-t-il de corriger ces mauvaises odeurs par de bonnes odeurs. Certes, comme nous aurons l'occasion d'y revenir, on peut aussi penser (et Sylvius, parmi d'autres, suggère cette interprétation) que la lutte contre les mauvaises odeurs liées à la putritude peut se faire non à l'aide de parfums qui leur sont contraires, mais au moyen d'odeurs qui leur sont identiques. Certains textes, surtout au XVI^e siècle, évoquent la possibilité de mithridatisation par les mauvaises odeurs pour se préserver de la peste. Mais au XIV^e et XV^e siècles, c'est l'usage des bonnes odeurs qui est privilégié, non seulement vis-à-vis de l'air ambiant mais aussi des pièces du vêtement.

La Consultation recommande que "les chemises soient conservées dans des aromates" O. DE LA HAYE donne le même conseil pour les vêtements et les draps

de lit, et s'il demande que les riches soient vêtus d'escarlate, c'est parce que, nous dit-il dans son Glossaire : "Porter drapz d'escarlate en temps de pestilence est proffitabile, car l'escarlate sent bon pour la nature des matières de sa tainture".

Un peu plus tard, l'"Observandum ubi contingerit visitare pestilenticum" de Florence (43) prescrit au médecin de peste : "Il est bon de porter sur soi des choses fortement odoriférantes et bien parfumées et de choisir ces choses en fonction des saisons et de les disposer en différents endroits sur les pièces de tes vêtements et ton manteau pour que leur parfum se répande sur toute ta personne et parvienne jusqu'à ton nez, mais pas au point que ta tête en soit trop incommodée. Tu peux aussi le faire dans ton couvre-chef (a), et te fumiger quand tu pars de la maison. Tu peux aussi fumiger tes vêtements quand tu sors du lit".

De même SAVONAROLE (41) dans son "De febris pestiferis" fait disperser à travers la chambre des fruits odoriférants et même suspendre à l'aide d'un fil un citron au-dessus du lit afin, dit-il, que "l'air tout entier par ses particules répande un parfum et soit rectifié par de bonnes odeurs".

Nous ne pouvons terminer ce paragraphe sans citer le passage que consacre au vêtements Jacques DALECHAMPS (19) dans son "De peste libri tres".

"En ce qui concerne la manière de s'habiller, elle doit être telle que le corps ne soit pas alourdi par des vêtements trop chauds, tels que ceux qui sont faits de fourrures épaisses. Leur laxité en effet reçoit plus facilement l'air corrompu. Suivant le temps, il faut se vêtir plus ou moins, mais cependant toujours de façon que le vêtement soit assez dense et d'une trame serrée, et qu'ainsi il constitue une protection suffisante contre l'air corrompu dans la mesure où celui-ci pénétrera moins facilement jusqu'à la peau. Le manteau d'été sera convenable s'il est de soie rouge ("rubro serico"), écarlate, ou bien de

a) Notons cette allusion à une pièce précise du vêtement, le fait est suffisamment rare pour mériter d'être mentionné.

lin, ou encore de drap ondulé, bordé d'un peu de soie (bombace). Que la tunique d'hiver soit étroite et serrée et si cela est possible écarlate, garnie de fourrures légères, telles que sont les fourrures frisées des agneaux ou autres à poil ni abondant ni long, comme nos vairs à nombreuses petites taches que l'on appelle "petit vair". Que la toga soit ondulée" (a).

Ce texte mérite quelques éclaircissements : en effet il représente une traduction de CHALIN de VINARIO, contemporain de la peste noire, et à ce titre sa place est bien entendu ici. Il est important de noter cependant qu'il ne s'agit pas d'une traduction littérale en latin, mais d'une traduction "ornée" (adornata), dit DALECHAMPS c'est ce qui confère à ce texte, probablement syncrétique, son ambiguïté : en effet si l'allusion à la soie et à l'écarlate revient sans doute de droit à CHALIN de VINARIO, certains autres éléments par contre nous semblent devoir être attribués à la plume de DALECHAMPS et davantage représentatifs de la pensée d'un homme de la Renaissance, comme nous le verrons dans notre prochain chapitre.

III - LA PROTECTION CONTRE L'AIR AMBIANT :

Les Traités de Peste du XIV^e et du XV^e siècles ne considèrent généralement pas le vêtement comme un moyen de protection contre l'air ambiant; néanmoins les mesures préservatrices qu'ils conseillent de prendre en temps de peste ne sont pas sans intérêt pour notre sujet : elles vont en effet annoncer et inspirer ce que sera plus tard le véritable costume de peste; nous voulons parler ici du costume considéré non plus comme un moyen parmi d'autres -et certes pas le plus efficace -d'essayer de rétablir l'équilibre dans les qualités élémentaires dont le dérèglement est à l'origine de la maladie pestilentielle, mais du vêtement considéré cette fois comme un écran, mais au moment de la Peste noire, cet écran n'est encore que rudimentaire et ne consiste qu'en un accessoire, voire à la limite, en un simple geste.

(a) Pour le vocabulaire, voir les explications chapitre II.

A quoi fait-on écran ? essentiellement à l'AIR : en effet la quasi totalité des auteurs de cette époque considère comme un fait établi (profondément senti, sinon prouvé) que la peste est une maladie contagieuse; cette contagion se faisant par le contact, par le regard (c'est en particulier l'intéressante théorie que développe la Consultation d'un Praticien de Montpellier) enfin et surtout par l'air; or, s'il apparaît relativement facile de ne pas toucher un malade et même les ustensiles qui lui ont servi, de ne pas le regarder (ou, ce qui revient au même de l'engager "à fermer les yeux et à se couvrir d'un drap") il est beaucoup plus difficile de se mettre à l'abri de l'air ambiant. Celui-ci fait partie de ces 6 "choses non naturelles" comme on les appellera pendant très longtemps, sur lesquelles la prophylaxie peut exercer son action, et dont nous donnerons les deux définitions suivantes, bien que tirées d'ouvrages postérieurs : "Ce sont, dit Philbert GUYBERT (28), celles qui nous conservent en notre tempérament et constitution naturelle, par un légitime usage d'icelles". Définition que nous compléterons par celle de César MORIN (33) : "Nous les appelons causes non naturelles, pour autant que n'étant point essentielles, c'est-à-dire contractées du ventre de la mère, elles peuvent conserver ou corrompre le corps de ceux qui en savent user ou abuser".

Énumérons avec O. DE LA HAYE ces six choses non naturelles (v.1422) : "

"Ce sont l'air, repos, travailier,
Boire, mangier, dormir, veillier,
Réplétion, et son contraire,
Douleur souffrir, ou joie faire,
Les queles par leur poestat
Conservent ou muent l'estat
Et les qualitez d'umain corps
Par leur usage dens et hors,

Selon la forme de les prendre
Comme chascun le peut entendre" (a).

A - Le rôle de l'air dans la Peste, pour le XIVè siècle

Les auteurs de cette époque suivent tous la tradition hippocratique, telle qu'elle s'exprime dans le "de Flatibus" lorsqu'ils affirment à la fois . "l'excellence de cet élément, de l'inspiration et respiration duquel ny l'homme ny aucun autre animal, ne se peut passer un seul moment de temps" et en même temps le danger qu'il représente dans la mesure où c'est lui qui engendre toutes les maladies et en particulier la Peste. Cette apparente contradiction, O. DE LA HAYE l'exprime et l'explique ainsi : d'une part, dit-il :

"Devez savoir que le pur air,
Cler et simple de sa nature,
Ne reçoit point de pourreture"

Mais cet air si remarquable par sa pureté originelle, non seulement inoffensif mais encore recherché pour ses qualités intrinsèques de salubrité que l'on va tâcher par une série de mesures de retrouver ailleurs ou de faire renaître, cet air,

-
- (a) Si l'air garde sa place prépondérante jusqu'au bout, "le boire et le manger" occupant la deuxième place au Moyen-Age, suivant la tradition de GALIEN pour lequel il y a deux causes de Peste : une cause externe : l'air, une cause interne : l'obstruction; à partir du XVè siècle, ce qui était la sixième chose non naturelle, à savoir "les perturbations de l'esprit ou passions de l'âme", vont prendre plus d'importance au point qu'au XVIIIè, les auteurs se partageront en deux courants : ceux qui insisteront sur l'importance de l'air et ceux qui mettront en avant le rôle de la Crainte et de l'Imagination. On ne parlera alors plus guère de considérations alimentaires, sinon pour noter le rôle de la famine dans l'apparition de la Peste, qui, pour certains auteurs du XVIIIè, finit par rejoindre le facteur psychologique en prédisposant à l'abattement moral.

" Quant aucune chose non pure
S'est meslée avec sa nature"

devient alors selon l'expression imagée de DE LA HAYE : "groz air mixtionné"
lequel

" Est promptement abandonné
A prendre la corruption
Qu'on nomme putréfaction".

Ces causes de la putréfaction de l'air ayant elles-mêmes une origine variée
et le plus souvent combinée :

- une cause éloignée ou céleste : c'est la mauvaise conjonction des astres
- une cause prochaine ou terrestre.

C'est ainsi que le Compendium (16) parle d'une part de la conjonction des planètes en se référant à Aristote et à Albert de Cologne, d'autre part de la cause particulière et prochaine, ne faisant que citer la corruption de l'eau et des aliments en temps de famine ; mais il combine en fait implicitement ces deux causes, comme on en a confirmation dans le poème de DE LA HAYE, en montrant que la conjonction des astres a pour conséquence de faire élever de la terre et des eaux des vapeurs qui corrompent l'air, de sorte que pour la Consultation "ces maladies (pestilentiellles) sont plus dangereuses quand elles sont engendrées par la corruption de l'air".

En fait ce schéma général peut se présenter sous des formes plus subtiles : c'est le cas par exemple de JACOBI (30) : "Il faut savoir, dit-il, que la Peste a tantôt une origine terrestre, tantôt une origine céleste, par un changement de l'air qui ne tombe pas sous nos sens; tantôt une double origine, céleste et terrestre. Son origine est seulement terrestre comme lorsqu'elle est engendrée par des latrines près de la chambre ou par autre chose particulière corrompant l'air dans sa substance et dans sa qualité. Et cette cause est particulière; elle peut se produire journellement et ainsi engendrer la fièvre pestilentielle. De nombreux médecins sont déçus ne croyant pas qu'une telle fièvre soit pestilentielle, aussi ne savent-ils que mal la traiter.

Quand la Peste est engendrée par une grande cause terrestre, elle peut alors être appelée Peste universelle, comme lorsqu'elle est causée par les cadavres des morts après les combats, ou par la corruption des étangs ou autres choses semblables. Et cette Peste peut se déclarer fréquemment dans les lieux corrompus.

Quand la Peste a seulement une origine céleste, autant que nous pouvons nous en rendre compte, nous ne voyons pas la corruption de l'air, mais par l'influence céleste les humeurs et les esprits sont corrompus dans les organismes. Et de celles-ci AVICENNE en parle au livre X et de la forme du ciel. Et dans cette forme les corps sont plus rapidement altérés quand ils ont exposés au bon air que quand ils sont exposés au mauvais air; et nous voyons alors les incarcérés rester indemnes tandis que les gens habitant le voisinage des étangs et les gens habitant les montagnes sont atteints".

B) Les précautions générales prises contre l'air

Plusieurs cas peuvent encore être envisagés devant cette corruption de l'air :

1) Ou bien la peste n'a pas encore pénétré dans la ville mais sévit aux alentours

2) Ou bien la peste règne dans la ville, mais la maison où l'on habite est épargnée

3) Ou bien notre demeure héberge un malade : c'est dans ce cas que se trouve le médecin amené à visiter chaque jour des pestiférés.

De ces différentes modalités dérivent différentes mesures de protection, dont la meilleure, c'est-à-dire la plus sûre, est la FUITE. Tous les auteurs en parlent en premier lieu, comme leurs successeurs, comme tous les historiens de la peste qui placent souvent en en-tête de leurs ouvrages le proverbe qui fera fortune : "cito, longe, tarde". Citons plutôt Simon de COVINO (18) qui après avoir donné quelques remèdes préservatifs, remarque avec bon sens : "comme

on ignore la cause du fléau, c'est le lieu que l'on accuse (et quia causa latet, locus est incrimine morbi conscius). Et celui-là est sûr d'éviter la contagion qui fuira de la ville avant que ne survienne la maladie. Souvent les lieux sont nuisibles. Fuyez le théâtre du mal c'est le remède le plus certain qu'on puisse vous donner; mais hâtez-vous et n'attendez pas le vent qui doit souffler, dans la crainte que vous n'arriviez trop tard au secours du camp déjà au pouvoir de l'ennemi".

On sait que Guy de CHAULIAC (15) dans sa "Grande Chirurgie" conseille en premier lieu de "fuir la région avant que d'être infect", avoue un peu plus loin son sentiment personnel : "Et moy pour éviter infamie; n'osay point m'absenter; mais avec continuelle peur, me preservay tant que je pus...", tandis qu'il isolait complètement le Pape en Avignon dans son palais, puis lui faisait quitter la ville pour Beaucaire où la peste n'était pas encore parvenue.

Quant à GENTILIS DA FOLIGNO (21) rappelons qu'il termine son Consilium par ces mots : "Summaliter concludo quod fugere ut dixi est optimum in peste particulare..."

Enfin, pour citer un exemple littéraire, BOCCACE (13) ne situe-t-il pas son Decameron dans un contexte de fuite, comme il l'explique dans son "Introduction par la bouche de Pampinée ? " (a)

-
- (a) Remarquons que la fuite doit être considérée sous deux angles : nous parlons ici des gens sains fuyant les malades dans le but de se préserver, mais le corollaire existe et l'on en trouve au moment de la Peste noire sans doute une des premières manifestations dans l'ordonnance de P. de GAZZATA dans la Chronique de Reggio (36) : "Nous, Seigneur de Milan... voulant autant qu'il est en notre pouvoir préserver nos sujets de la contagion de la maladie... ordonnons à toute personne de quitter, sans délai, la ville, le château ou le bourg dans lequel la peste se trouve, et de se retirer dans les campagnes ou dans les forêts, afin d'y attendre sa mort ou sa guérison". Cette mesure consistant au contraire à éloigner les malades est le précurseur de toutes celles qui vont tendre à une mise à l'écart des infects et qui ont donné naissance d'une part aux lazarets (1403) et Maisons de Santé, mais d'autre part aux mises à l'index plus brutales (baraquements, huttes, cabanes, etc selon les provinces, voire abandon en pleine nature) qui sont à mettre sur le même plan que les mesures inverses mais concourant au même but, de la "fermeture des maisons".

Remarquons que les auteurs font généralement suivre leur paragraphe sur la fuite de considérations morales et religieuses destinées à nuancer ce que cette attitude peut avoir au prime abord de cruel; O. DE LA HAYE dans sa réponse astucieuse et savoureuse aux objecteurs éventuels, sait pour calmer les mauvaises consciences faire la part de Dieu et de "Nature sa chambrière" laissant ainsi à la charité tout loisir de s'exercer.

Mais encore faut-il savoir où fuir ? Et tous les textes insistent sur la nécessité de savoir choisir le lieu de sa retraite.

" Premièrement il esconvient
Eslire lieu convénient
Selon le temps plaisant et sain
Assis en hault ou bas ou plain..."

Suivant en effet l'origine de la peste, la demeure sera haut perchée ou au contraire au rez-de-chaussée, ou encore à un étage intermédiaire; certains auteurs recommandent même de "s'enterrer", de loger dans des maisons souterraines ou des cavernes, quand la peste est d'origine astrale, comme le dit Le FORESTIER (22).

Parmi les détails nombreux fournis sur ce point, nous retiendrons seulement l'orientation par rapport aux points cardinaux et aux vents; en effet les textes sont unanimes à recommander que portes et fenêtres soient ouvertes sur l'orient et le septentrion, fermées sur le midi. Voilà un premier écran qui n'est pas un vêtement, mais qui l'annonce déjà : les fenêtres ne sont-elles pas les yeux d'une maison ? Le COMPENDIUM de 1348 nous dit à propos du lieu d'habitation : "les fenêtres doivent être vitrées (vitreate) ou garnie de toile cirée (vel de tela cerata) afin que l'air n'entre pas librement dans l'appartement, si ce n'est le vent du Nord, souffle pur et limpide, vers l'heure de Midi, quand l'air est purifié par la chaleur du soleil."

Mais que faire si l'on ne peut fuir ? Ne pouvant "changer d'air" en partant loin et en choisissant minutieusement une habitation convenable, on essaiera de changer l'air que l'on est obligé de respirer, de l'"altérer", de le "corriger".

Plusieurs procédés visent à ce but : suivant les cas, on le réfrigèrera, on le réchauffera, on l'assèchera, ceci afin d'obvier à l'excès de chaleur, de froid ou d'humidité, mais aussi on le clarifiera par la lumière du soleil le jour, celle des chandelles apprêtées à cet effet la nuit, on le purifiera par des feux odoriférants, enfin on le parfumerà par des fumigations en tâchant comme le dit JACOBI, "d'aspirer cette fumée par la bouche ou les narines, parce qu'ainsi elle garantit les parties internes". Les textes suivent ici en tout point la pensée d'AVICENNE (10) telle qu'elle s'exprime Fen I Tractatus IV et que reprendra A. de VILLENEUVE (48) dans son chapitre des "Practicae Medicinae" consacré aux fièvres pestilentiellles.

C) Le médecin

Telles sont donc les précautions générales à prendre vis-à-vis de l'air corrompu : le fuir, lui barrer la route en tenant compte de la direction des vents, ou le corriger.

Un problème plus compliqué se pose, lorsqu'on cohabite avec un pestiféré ou lorsqu'on est médecin. Que faire alors dans la chambre empestée ? Les mêmes précautions que ci-dessus sont bien sûr valables, mais de nouveaux facteurs entrent en ligne de compte :

- L'HALEINE du malade essentiellement

- Mais aussi, conséquence de ce premier facteur, l'air dans l'espace réduit que constitue la chambre, risque, si l'on n'y prend garde, de stagner, ce qui augmentera d'autant la concentration de l'air corrompu; il faudra donc faire circuler cet air, le mettre en mouvement, établir un "courant d'air" en ouvrant du bon côté portes et fenêtres (GENTILIS DA FOLIGNO , JACOBI, l'Observandum de Florence et TOMMASO DEL GARBO (26), mais aussi en utilisant des accessoires tels que l'éventail comme l'indique ARNAUD DE VILLENEUVE : "Et coram eo ventiletur aer quotidie cum flabello quia ex tali ventilatione per motum flabelli facta purificatur aer et prohibetur ipsius aeris putrefactio",

ainsi que l'OBSERVANDUM UBI CONTINGERIT VISITARE PESTILENTICUM (43) : "il est bon que l'on place souvent des éventails dans la chambre du malade. On doit avoir deux ou trois grands éventoirs que l'on doit placer près des fenêtres et des portes ouvertes de la chambre du malade de sorte que l'air tout entier soit renouvelé et ce plusieurs fois dans la journée et une fois au milieu de la nuit".

LE FORESTIER (22) fait également aérer la chambre du malade mais la raison avancée en est différente : l'aération pour lui sert à corriger l'excès de chaleur "Les médecins appelés à soigner les malades, dit-il, doivent éviter de s'enfermer dans les chambres si elles sont chauffées, parce que cela dilate les pores et facilite la contagion; ils devront faire ouvrir les fenêtres d'avance". Outre cette mise en circulation de l'air empesté, le médecin pour se protéger, peut prendre sur lui d'utiliser le temps en sa faveur en raccourcissant le plus possible la durée de son exposition à l'air empesté"... fais attention à la nécessité d'une halte, dit l'Observandum"... et en particulier considère, aussi longtemps que tu restes près du malade, que tu dois limiter ta visite le plus possible et qu'on doit en général toujours séjourner un bref instant dans la maison du malade".

Le médecin a également la possibilité de faire varier la quantité d'air inspiré, en la minimisant le plus possible comme le recommandait HIPPOCRATE en cas d'épidémie dans son "Liber de natura hominis" : "Nempe primo providendum ut quam paucissimus aeris influxus in corpus ingrediatur": il faut prendre garde à humer l'air le moins que nous pourrons". Les références à ce sujet sont nombreuses : presque tous les auteurs y font allusion, parfois même, ils conseillent la mise en pratique de ce précepte dans la vie quotidienne elle-même : LE FORESTIER écrit : "Dans les temps d'infection, il faut surtout prendre garde de respirer violemment soit en chantant, en travaillant, en courant, en chassant, en vociférant".

Quant à l'haleine, elle constitue le plus grand danger et pour tâcher de limiter au maximum la nocivité de ses effets le médecin du Moyen-Age joue sur 2 coordonnées :

- l'emplacement respectif du médecin et du patient
- l'interposition d'une barrière faisant écran entre le malade et le médecin.

Dans le premier cas, le médecin se contente souvent de détourner le visage : ainsi par exemple JACOBI conseille-t-il : "Ainsi les médecins et les infirmiers doivent se tenir loin du patient, tournant la figure vers la porte ou la fenêtre". Ou bien comme dans l'"Observandum", on tâchera de mettre le plus de distance possible entre malade et médecin. "Si (la chambre) est étroite, petite et mauvaise pour l'aération, dans ce cas, fais sortir le malade de sa chambre et commande lui de se tenir plus haut que toi".

Dans le deuxième cas, le médecin tâche d'opposer à l'air corrompu exhalé par le malade, une barrière, c'est-à-dire que calquant ici ce que l'on faisait pour la maison en fonction de la direction des vents, on le fera à l'intérieur de la chambre par rapport à la direction du souffle du malade, tâchant toujours de se trouver "contre le vent".

En guise de barrière on emploiera, en allant du moyen le plus rudimentaire au plus élaboré :

- La main nue, parfumée de vinaigre et simplement flairée. "Il est recommandé, dit JACOBI (30) de se laver les mains plusieurs fois par jour avec de l'eau et du vinaigre, de s'en frotter ensuite le visage, et d'en respirer l'odeur." De même dans le "Régime des 5 médecins strasbourgeois", rapporté par E. WICKER-SHEIMER ; "On portera souvent au nez ses mains parfumées et le soir on disposera au chevet du lit quelque parfum" (49).

- La main gantée : "Que l'on tienne également toujours quelque chose devant le nez, soit des gants(a), soit les mains, soit autre chose comme le

(a) Notons tout de suite ici que les allusions aux gants sont très rares dans les textes de cette époque et que nous n'avons trouvé que 2 autres mentions de cet accessoire, utilisé du reste dans ces 2 cas non plus comme une manière en quelque sorte plus raffinée de se boucher le nez, c'est-à-dire non plus comme un moyen de se protéger de la contagion par l'air, mais comme un moyen de se protéger de la contagion par le contact. Ces 2 textes sont celui de l'"Observandum" recommandant au médecin de se faire tenir l'urinoir par un aide, sans le toucher lui-même, ou si cela est impossible, de le faire seulement avec des gants; et celui du "Consilium pro preservando nos a peste" de DE GRADIEUS recommandant l'usage des gants dans les relations avec autrui: "neque contangende sunt manus nisi cum cerotecis".

cumin, afin que l'air ne pénètre pas de façon subite dans le poumon", dit le Praticien de Montpellier

- L'éponge imbibée de vinaigre portée au nez
- La pomme de senteur dont le rôle est triple :
 - . anender l'air
 - . lutter contre les mauvaises odeurs par de bonnes odeurs confortant le coeur et les esprits
 - . créer autour de toute la personne qui l'utilise et en particulier devant les voies respiratoires une espèce d'écran protecteur.

Nous aurons à revenir souvent sur ces fameuses pommes de senteur dont l'usage (et la mode) persisteront longtemps. "Sans elles, ni médecin, ni personne ne doit jamais avoir la témérité d'approcher des malades atteints de cette peste", dit le COMPENDIUM.

Plutôt que de citer ici les innombrables recettes qui en ont été donné, reprenons le texte qu'ARNAUD de VILLENEUVE, suivant lui-même les conseils d'AVICENNE, donne dans son chapitre 32 des Practicae Medicinae, consacré aux fièvres pestilentiellles :

"Qu'ils flairent souvent cette pomme qui est ce que l'on fait de mieux pour les gens en bonne santé comme pour le médecin, parce qu'elle fait merveille contre la putréfaction de l'air. Recette :

camphre
sandal rouge et blanc
roses
feuilles de myrte.
encens
myrrhe
laudanum
vinaigre fort
gomme arabique
dragagant

De tous ces ingrédients une fois dissous dans l'eau de roses, on fabrique une pomme que l'on manipule d'une main dans l'autre. Que les malades aussi bien que le médecin quand il va à travers la campagne visiter les malades, la flairent, car elle réconforte beaucoup et empêche l'air corrompu de pénétrer. Ils pourront flairer aussi une pomme faite de citron, nénuphar et autres choses semblables.

Voici la recette d'une autre pomme excellente et dont il a été prouvé que flairée et en particulier par des hommes en bonne santé, elle préservait merveilleusement le corps en le tenant à l'abri de toute putréfaction pestilentielle de l'air et de toute infection, engendrait la joie et confortait le coeur et conférait au corps tout entier un état de stérilité : ambre, musc laudanum

giroflier, cynamone, alipte

musquée, gomme arabique,

camphre.

Tous ces ingrédients une fois pulvérisés, doivent être dissous avec de l'eau de roses sur le feu et tous ensemble incorporés afin d'en composer une pomme perforée ou non, au choix, que ceux qui ont la fièvre ne seront pas les seuls à exhiber pour la flairer, car elle est très efficace pour les gens sains".

A la suite d'A. de VILLENEUVE, tous les auteurs du XIV^e et du XV^e ne manquent pas de recommander la manipulation de cette pomme, dont ils donneront, à son exemple, différentes formules voisines les unes des autres, comportant en général une variante en fonction de la saison et une variante en fonction de l'état des ressources : la véritable Pomme d'Ambre (a) faite "de seule ambre, très bonne et pure" étant réservée du fait de son prix, comme le fait remarquer O. de LA HAYE "Pour les Roiz et les autres Princes,

Qui ont à gouverner Provinces;"

(a) Notons la quadruple vertu de cet Ambre dont le poète nous dit dans son glossaire qu'elle "est une chose moult précieuse... de chaude et sèche nature, moult bien flairant et a haulte propriété de resjouir et conforter le cuer et la cervelle, les autres membres et les esperiz qui sont dedens le corps".

tandis que les pommes de senteur pour les moins fortunés seront à base de substances aromatiques moins chères que l'on pèsera soigneusement, que l'on réduira en poudre, puis que l'on mettra en forme grâce à de la cire ou de la gomme arabe, etc... Mais plus que la pomme de senteur, c'est l'éponge imbibée de vinaigre, qui représente le véritable ancêtre du costume prophylactique, dont elle représente la forme la plus rudimentaire d'une part, mais d'autre part aussi la forme la plus tenace, puisqu'on la retrouve toujours utilisée plusieurs siècles plus tard.

Son rôle d'écran est clairement défini par le texte de J. JACOBI (30) qui, parlant de lui-même, dit : "A Montpellier où du fait de ma pauvreté, je n'ai pu éviter la société des gens, puisque j'allai de maison en maison soigner les malades, je portais avec moi une éponge ou du pain imprégné de vinaigre que je tenais devant ma bouche et mon nez, car toutes les substances acides obstruent le passage aux humeurs en empêchant les substances venimeuses de pénétrer et c'est ainsi que j'échappai à une telle pestilence alors que mon entourage ne croyait pas que j'en sortirai vivant".

Il s'agit donc bien là d'une des premières mesures qui consiste à agir ni sur l'air corrompu, ni sur l'organisme (on dira en langage scholastique, ni sur l'agent, ni sur le patient), mais qui consiste à trouver une 3^e solution : couper, autant que faire se peut, toute communication entre l'air et l'homme en interposant sur le trajet une barrière, comme le Compendium l'indiquait à propos des fenêtres de la maison. Celui-ci, sans signaler l'éponge proprement dite, y fait sans doute allusion lorsqu'il dit : "Quant à ceux qui voyagent par un temps nuageux et fétide, ils devront aspirer le moins d'air qu'il leur sera possible (cf supra) en faisant tous leurs efforts pour voiler les conduits de la respiration." JACOBI, à propos de l'éponge imbibée de vinaigre, emploie les termes : "opilant meatus" et la CONSULTATION : "obturant meatus, Opilare obturare", il s'agit bien de boucher les orifices. Même explication dans un texte un peu plus tardif de BAVIERA (1478) qui, grâce à sa comparaison concrète, nous donne une image plus vivante de la manière d'utiliser cette éponge, mais également un mode d'utilisation plus pratique, puisque l'éponge est ici non plus tenue en main, mais attachée sous le nez : celui-ci recommande de "prendre une

éponge que l'on trempera dans du vinaigre fort et que l'on s'attachera à la bouche comme font les batteurs de froment quand ils travaillent afin qu'aucun air ne puisse pénétrer..." (12).

Mais il nous faut remarquer que cette explication à la fois simple, rationnelle et mécanique d'un écran n'est fournie aussi clairement que dans les textes que nous venons de citer. En effet très souvent, on glisse de l'idée d'écran à celle de correction de l'air, de sorte que les deux motivations se trouvent confondues. O. DE LA HAYE, par exemple, qui n'omet pas lui non plus de mentionner ce préservatif, disant :

"Aussi est ce moult seure chose
Sentir souvent eae de rose
Avec vinaigre, sans mençonge
Portez en boiste ou en esponge"

nous fournit dans son précieux glossaire les raisons de ce choix très délibéré de l'éponge et du vinaigre : nous trouvons à l'article "Eponge" qu'il s'agit là d'"une chose commune de chaulde et sèche nature, qui "sèche fort et attrait et consume les humeurs. " L'éponge semble donc ici être choisie pour les mêmes raisons qui faisaient choisir à l'auteur la soie pour les vêtements.

Quant au vinaigre, dit-il, "il est de froide et sèche nature et de subtile et pénétrant substance", de sorte que la combinaison Eponge-vinaigre semble bien être l'association convenable pour lutter contre l'air corrompu chaud et humide, les 2 corps se complétant d'une part, l'une étant chaude, l'autre froid, de façon à ne pas entraîner de déséquilibre (l'éponge ainsi imbibée ne refroidit ni ne réchauffe), d'autre part ils luttent de concert par leur sécheresse commune qui leur permet d'attirer au maximum l'humidité qu'ils absorbent et neutralisent.

C'est tout à fait dans le même esprit que SAVONAROLE (1384-1440) écrit : "Communis tamen modus est portare spongiam infusam in aqua ros. et aceto : et hoc in magno calore, et fortasse fundatur; quam siccitas prohibet corruptionem, et humiditas praeparat, etc" (4).

Ces textes, comme on le voit, accordent peut être plus d'importance aux qualités premières des éponges et des produits dont elles sont imbibées qu'au rôle d'écran des éponges elles-mêmes. Souvent c'est le vinaigre, élément liquide, qui est considéré comme le corps véritablement actif, auquel l'éponge (du reste parfois remplacée par du pain ou une rôtie) ne sert que de véhicule ou de support. Ainsi, par exemple dans "Le souverain remède contre l'épidémie, bosse ou mauvais air" c'est le vinaigre qui semble privilégié : le texte dit en effet : "... doit-on porter dans sa main un petit d'esponge marine, et qu'elle soit trempée en fort vinaigre et la mettre souvent à son nez, car le vin aigre garde le mauvais air d'entrer au cerveau, et aussi de entrer dedans le corps" (36).

La place occupée par le vinaigre dans la prophylaxie de la Peste est en effet remarquable, et le demeurera longtemps, comme nous le verrons. A l'époque qui nous occupe ici, on le trouve employé sous des formes extrêmement variées : non seulement on en respire l'odeur, mais encore on y plonge des draps ou des linges que l'on étend ensuite dans la chambre, comme on le trouve indiqué par exemple dans le 3^e paragraphe du Consilium de PIETRO TOMMASI (1434) : "... nisi alia vobis obstiterint quo tempore teneantur pannilinei magni appensi infusi in aceto con aqua fontis munda, non infecta et aromatizata cum rosis aut aqua rosata ut tota mansione odor sentiatur aceti " (45). "Sauf empêchement, on étendra en temps de peste de grandes pièces de lin qu'on aura trempées dans du vinaigre mélangé à de l'eau de source propre, non souillée, et aromatisée avec des roses ou de l'eau de roses, de façon à ce que l'odeur du vinaigre se répande dans toute la maison". Cette manière de procéder n'étant qu'une variante de la technique exposée par A. de VILLENEUVE qui conseillait de suspendre aux murs de la chambre 15 à 20 éponges de mer trempées dans un mélange d'eau douce et de vinaigre fort. (48).

Enfin le vinaigre est très souvent ingéré à la fois en tant qu'aliment et en tant que médicament, comme l'explique avec précision la CONSULTATION : "L'usage du vinaigre dans la nourriture et la boisson en temps d'épidémie, est une grande garantie contre le danger même. Il faut donc en temps de peste user de vinaigre à tous les repas, non seulement dans un but d'alimentation, mais encore à titre de médecine; car il a cette double propriété de s'opposer à la putréfaction et à la corruption. Voilà pourquoi quelques auteurs conseillent

d'assaisonner le pain avec un peu de vinaigre; il est utile en effet de prendre le matin un morceau de pain trempé dans du vinaigre ou dans de l'eau et du vinaigre, ou du vin et du vinaigre".

CONCLUSION

Pour conclure cette première partie, deux remarques s'imposent :

1°) Si nous avons été amenés dans ce premier chapitre à sortir du cadre strict du problème du vêtement, tout en essayant cependant de ne pas perdre de vue notre objectif particulier, c'est qu'il nous a paru important de resituer le vêtement dans le contexte prophylactique général (en laissant de côté cependant ce qui concernait la prophylaxie interne, sauf la question du vinaigre, dans la mesure où il était lié à l'éponge, dans la mesure aussi où, considéré comme un antiseptique de valeur, il a toujours occupé dans l'histoire de la peste une place de choix un peu particulière), ce qui nous amenait à dire un mot de la question de la contagion pour le premier paragraphe, à exposer le principe des théories galénistes pour le deuxième paragraphe, pour le troisième enfin à commenter toute une série de mesures connexes qui de près ou de loin, touchaient au problème du costume et pouvaient l'éclairer.

Le Moyen-Age, peu fertile, somme toute, en mentions sur le vêtement dont le rôle préservatif à cette époque demeure modeste, présentait le gros intérêt de donner à notre étude à la fois des bases et un cadre nous permettant une bonne mise en place de la question.

2°) Et ceci peut également servir de justification à notre première remarque, si pour la clarté de l'exposé, nous avons été obligés de séparer le rôle du vêtement en tant que correcteur des qualités de l'air et le rôle du vêtement en tant qu'écran, non seulement ces 2 fonctions sont en fait dans les textes que nous citons, réunies et superposées, mais encore il ne pouvait guère, en droit, en être autrement, car les moyens techniques de l'époque ne permettaient pas d'imaginer une possibilité de s'isoler totalement de l'air ambiant : on ne

pouvait en effet que diminuer la quantité d'air inhalée et il fallait donc penser de toutes façons à corriger par d'autres moyens le danger que présentait cette inhalation, si bien que pour les contemporains de la Peste noire, plus encore que le vêtement, ce sont le régime de vie et les médicaments qui constituent, pour reprendre les termes de S. de COUVAIN, la véritable "armure" contre la peste, dont, comme le souligne PHILLIPPE, il sentait bien la fragilité.

"Le vin vieux et délicat, relevé par des épices; les aliments de facile digestion composent le casque (galeam) et préservent la tête. La terre sigillée ou bolaire, l'ail, le lait, le vinaigre et la thériaque forment le bouclier (clypeum). La lance (lancea) est faite avec du frêne, de la vigne, du romarin, dont la réunion doit avoir la vigueur et la force du fer joint au bois. Le musc, l'aloès, le storax, le calament, l'ambre, le mastic, le camphre et le coste constituent l'espadaon (rhomphaea). Telles sont les armes qui peuvent être opposées à la déesse (Juno), et que l'on doit aux mains habiles d'hommes que leurs connaissances en médecine ont rendus célèbres. Ils affirment qu'avec cette armure, on n'a pas à redouter les coups du dieu Mars (18). "Tel est le costume protecteur proposé par le poète, qui s'empresse d'ajouter cependant que l'on aura intérêt à rester cloîtré dans sa chambre, à éviter les eaux corrompues et surtout à fuir.

Nous terminerons notre chapitre en l'illustrant à l'aide de 3 documents :

1) Le plus ancien est un bas-relief de la Basilique de Bâle représentant le martyr de St Vincent et daté du XI^e ou du XII^e siècles. Le Dr SALZMANN qui le reproduit dans son article (9) dit que "les 3 personnages qui déposent le corps du saint se voilent la bouche avec des morceaux de toile pour ne pas respirer l'odeur fétide que dégage le cadavre". Ecran donc qui se situe entre la main nue et l'éponge, mais dont il est difficile de dire s'il est un rudiment de mesure prophylactique ou simplement un geste pour se garantir, comme l'interprète SALZMANN, de la mauvaise odeur dégagée par le cadavre. Notons d'ailleurs que de toutes façons, à cette époque mauvaise odeur et contagion ne faisant qu'un, se prémunir contre l'une, c'était aussi se prémunir contre l'autre.

Rappelons ce que disait à ce propos le COMPENDIUM : "Il faut aussi prêter grande attention à ce que ceux qui sont sains soient éloignés de toutes les

maladies qui répandent une mauvaise odeur, parce que ces maladies sont contagieuses... Ce qu'O. DE LA HAYE reprend en vers, disant qu'on se doit éloigner

" Des maladies mal sentans

Car teles ordes discrasies

Et telz puantes maladies

Sont pour certain contagieuses

En tout temps et moult perilleuses."

2°) Le deuxième document est bien connu : il s'agit de la gravure sur bois du Fasciculus Medicinae de 1491 dans lequel Jean de KETHAM groupait un certain nombre de Traités de son époque. Ces gravures sont célèbres et de valeur esthétique indéniable, ce qui, nous dit SALZMANN les a fait attribuer à Gentile BELLINI ou à un artiste connu sous le nom de Maître au Dauphin (46). Celle qui illustre le Traité de Pietro de TOSSIGNANO est en outre fort intéressante pour les historiens de la Peste, car elle représente une scène qui, étant donné l'ampleur de l'épidémie de Peste de cette époque, devait se reproduire assez souvent : le médecin, les assistants (famille et aides) au chevet d'un pestiféré. Le dessin visualisant le comportement des gens sains vis-à-vis du malade, vient donner forme et précision aux images que les textes avaient suggérées dans notre esprit : le médecin, debout, est revêtu d'un long manteau tombant jusqu'aux chevilles, ample, retenu à la taille par une ceinture (avec boucle et oeillets). Les manches en sont longues et très larges, comme le fait apparaître le bras droit levé et tendu vers le pouls du malade. De la main gauche, le médecin tient une éponge qu'il porte au nez. Sur la tête, il porte une calotte ronde. Sur le même plan que lui et l'encadrant, se tiennent deux aides portant de très hautes torches allumées; celui de droite porte en outre le panier à matula. De l'autre côté du lit, 3 personnages dont une femme portant une cuvette et détournant le visage.

Enfin notons que le malade repose sur un lit surélevé.

3°) Le troisième document n'est qu'une variante du second et illustre l'édition hollandaise du Fasciculus Medicinae. Sur cette gravure de style plus

archaïque, plus fruste, nous retrouvons les 3 plans de la gravure précédente. Le médecin a la même attitude : debout, il tient de la main gauche son éponge sous le nez et de la main droite, tâte le pouls de son malade, mais son manteau est un peu différent de celui qui était représenté sur la première gravure : toujours long et ample avec de nombreux plis, il ne comporte pas de ceinture et il est fendu au niveau des bras (à la manière de nos capes) laissant ainsi les bras libres; encolure et emmanchures sont bordées mais beaucoup plus vraisemblablement de tissu que de fourrure. A droite du médecin une jeune femme, accroupie par terre, tournant le dos au malade, prie, les doigts croisés. A sa gauche, un jeune garçon, lui aussi tournant le dos au malade, tient de la main droite la corbeille à urinal, tandis que de la main gauche il se bouche le nez. De l'autre côté du lit se trouvent 2 personnages dont une femme, tenant de la main droite un récipient et de la main gauche un linge qu'elle porte à son nez.

Le malade repose sur un lit moins élevé que dans la gravure précédente, mais, fait intéressant à noter, au-dessus de sa tête est suspendu au moyen d'un linge replié, ce que l'on peut interpréter soit comme une éponge, soit comme un autre linge plié en boule et probablement imprégné de vinaigre.

Citons enfin pour mémoire (afin de montrer que les précautions dont nous parlons n'étaient pas forcément la règle) : "L'enterrement des pestiférés à Tournay en 1349", miniature tirée des Annales de Gilles Le Muisit, et "Le Médecin au lit du pestiféré" gravure sur bois du Liber pestilentialis de Jérôme BRUNSWIG (Strasbourg 1500) : aucun des personnages représentés ne protège son nez et sa bouche, aucun non plus ne détourne le visage (23).

CHAPITRE II

LA RENAISSANCE

Dans notre premier chapitre, nous avons vu que ce qui avait dominé le Moyen-Age était le galénisme, c'est-à-dire l'idée que la maladie était liée à un certain déséquilibre dans le rapport unissant l'Homme et l'Univers. La Peste était une putréfaction dont la cause était un dérèglement dans les qualités élémentaires de l'air, que venait parfois renforcer une certaine prédisposition du corps lui-même à la putréfaction.

A l'époque de la RENAISSANCE, si le phénomène de la Peste reste toujours étroitement lié aux rapports que l'homme entretient avec l'Univers, le type même de ce rapport n'a plus la même signification. Il ne met plus essentiellement en jeu des qualités sensibles, mais plutôt des qualités invisibles, la redécouverte du Platonisme entraînant les esprits les plus avancés à chercher derrière les apparences, les Idées, ou tout au moins à ne plus se contenter de caractériser la Peste par les signes extérieurs qui l'accompagnent, mais par une cause spécifique, indépendante des bouleversements atmosphériques ou des saisons, et capable de rendre compte de tous les phénomènes qui caractérisent la maladie pestilentielle dont la spécificité se trouve ainsi de mieux en mieux cernée.

Cette cause, d'aucuns se contenteront de dire qu'elle ne peut nullement s'expliquer par tous les mécanismes qui provoquent habituellement les fièvres putrides, mais qu'elle requiert, ne serait-ce surtout qu'à cause de son caractère contagieux, la mise en oeuvre d'un processus occulte insaisissable pour l'esprit humain : c'est la position d'un PARE disant : "Cette putréfaction de

la peste est bien différente de toutes les autres putréfactions, pour ce qu'il y a une malignité cachée et indicible de laquelle on ne peut donner raison, non plus que l'aimant qui tire le fer. Pareillement la malignité occulte qui est en cette putréfaction pestiférée n'est point aux autres choses corrompues de corruption ordinaire" (98).

D'autres au contraire essayeront d'aller plus loin et de construire des modèles théoriques nouveaux précisant tant la nature que le mode d'action de cette cause qui échappe à l'observation. C'est le cas d'un Ficin, d'un Fracastor, d'un Paracelse, dont les démarches d'ailleurs divergentes témoignent d'une façon particulièrement exemplaire du renouveau de la pensée médicale face à la peste.

Certes au XVI^e siècle, la pensée de GALIEN reste encore bien vivante. De nombreux auteurs se contentent seulement de la reprendre ou de la préciser : d'autres ne font que juxtaposer les opinions des anciens et des modernes. Enfin même les auteurs qui sont conscients du caractère dépassé de la synthèse Galéniste n'arrivent pas à se débarrasser complètement du poids de la tradition, soit qu'ils exposent comme Fracastor leurs idées nouvelles en se servant de l'arsenal conceptuel ancien, soit comme Ficin par exemple qu'ils retrouvent comme souvent dans l'histoire des idées, les solutions révolutionnaires nouvelles restent marquées par les thèses mêmes auxquelles elles s'opposent.

Néanmoins, avant d'aborder l'histoire du vêtement de peste au XVI^e siècle, et pour bien comprendre la signification que ce costume pouvait représenter pour les médecins de cette époque, il nous faut prendre acte des bouleversements que ce renouveau théorique impliquait pour la prophylaxie de la peste par le vêtement et pour ce faire, avant d'étudier la nature et le rôle joué par le vêtement, nous réfléchirons à la manière dont les nouvelles hypothèses, telles que les présentent un FICIN, un FRACASTOR et un PARACELSE modifient le cadre théorique grâce auquel on pouvait envisager un moyen de se défendre par le vêtement contre la Peste.

I^è PARTIE

A - MARSILE FICIN

Il nous paraît légitime d'engager ce deuxième chapitre par l'exposé des théories de Marsile FICIN. Bien que né en 1433, et auteur d'un ouvrage sur la Peste daté de 1477-1478, ce médecin et philosophe toscan est déjà un homme de la Renaissance. Son "Contro alla Peste" marque en effet une coupure décisive dans l'histoire de la Peste : il témoigne en effet de la transformation que la redécouverte des concepts platoniciens (tels qu'ils s'expriment en particulier dans le TIMEE et les LOIS (a) va faire subir à la manière dont on se représentait le phénomène Peste. Lu et relu par tous les auteurs du XVI^è, il est très souvent cité ou utilisé par eux, au moins autant, sinon plus, que FRACASTOR. Il ouvre véritablement une tradition, posant le problème de la Peste en des termes nouveaux aussi bien dans la manière dont il définit la Peste que dans la manière dont il se représente les mécanismes de son action.

Qu'est-ce en effet que la Peste pour FICIN ? Et quelles sont les conséquences de cette nouvelle définition ?

La Peste pour FICIN est : 1^o) liée à une vapeur venimeuse de nature spécifique et non plus à un dérèglement des qualités élémentaires de l'air;

2^o) cette vapeur venimeuse n'étant pas à proprement parler encore un venin tant qu'elle n'a pas subi une transmutation, qui d'une part nécessite une source de chaleur et d'autre part une certaine affinité ("Sympathie", "Proportio") entre elle et l'organisme qu'elle attaque.

Reprenons d'un peu plus près les 2 termes de cette définition :

(a) Rappelons l'importance historique du Commentaire que FICIN donne du TIMEE.

1°) "Peste est quelque vapeur venimeuse, qui s'eslève en l'air, prenant son origine de l'air mesme, ennemie et contraire à l'esprit vital. Non que pour cela l'air se contrarie à soy mesme, à cause de quelques qualités élémentaires, mais cela se fait par quelque propriété particulière". (Pestis venenosus quidam vapor est in aere concreatus, vitali inimicus spiritui, non quam propter elementarem aliquam qualitatem sed specifica quadam proprietate...), c'est ainsi que M. FICIN fait débiter son ouvrage sur la Peste. En mettant ainsi en avant non plus la notion de Putrefactio, mais celle de "vapor venenosus", FICIN ouvre au problème de la Peste un horizon neuf : les théories purement atmosphériques de la maladie ne pouvant que faire piétiner la question qui, par le mot de VENIN recouvrant la notion d'un agent particulier, spécifique de la maladie, se trouve du même coup relancée et rénovée entièrement. Non que la menace ne continue pas d'avoir son origine dans l'air, puisque celui-ci d'une part est le lieu où se forme le venin, et d'autre part lui sert de véhicule, mais désormais ce n'est plus l'air ambiant en général qui est en cause, mais "quelque chose" d'invisible, et d'inconnu, certes, mais qui porte un nom et qui est doué d'une individualité, d'une "propriété" particulière. Il importe de remarquer en effet que même si M. FICIN ne parvient pas à tenir un discours très strict et aussi rigoureux que FRACASTOR par exemple, il ne se contente pas non plus cependant, comme beaucoup le feront encore après lui au XVI^e siècle, de renvoyer à une cause "occulte" de la Peste, mais essaie de cerner par des analogies, son essence : "Tout ainsi que la Thériaque est bonne au corps, non pour ce qu'elle est chaude ou froide, sèche ou humide, mais cela est parce que de la composition d'icelle vient quelque forme qui s'accorde à la forme de l'esprit vital. Aussi ceste vapeur pestilente est ennemie de nature, non pas tant pour ce qu'elle est chaude, humide, ou sèche, mais pour ce que sa propriété est comme directement contraire à ceste proportion en laquelle l'esprit vital demeure tant qu'il est dans le coeur".

Cette analogie n'est pas une simple figure de rhétorique; directement inspirée par la physiologie platonicienne, elle marque pour FICIN que l'agent de la Peste est caractérisé par une structure mathématique, une "proportio".

2°) En fait, les choses sont plus compliquées : "Pour bien entendre ceci, dit l'auteur un peu plus loin, il faut noter que quand je dis que ceste vapeur est venimeuse, il ne faut croire qu'elle soit entièrement telle, selon sa forme et nature, pour ce que tous en seroyent infectez, mais elle est de telle qualité que facilement elle se peut convertir en venin. Et proprement ceste vapeur devient ^{venin} lors que par iceluy en un corps humain les humeurs se pourrissent et bouillent en quelque certaine façon".

En effet, comme tous les grands auteurs qui se sont intéressés à la Peste, M. FICIN ne pouvait pas mettre de côté le fait que si la Peste était liée à l'introduction d'un venin dans l'organisme, ce venin frappait inégalement les hommes. Pour résoudre ce problème, 2 solutions s'offraient à lui : l'une, traditionnelle, qu'il se contente de traduire dans le langage de la "nouvelle médecine", à savoir qu'entre le venin d'une part et l'organisme d'autre part, il y a plus ou moins d'affinité, ce qui dans le langage néoplatonicien de FICIN se traduira par le fait qu'un rapport d'harmonie s'établit entre la "proportio" du venin et la "proportio" de l'esprit vital ("Et quand deux luths ou deux petites cordes sont de mesme ton, lors le mouvement et la voix vient de l'un à l'autre"); l'autre solution, plus originale, et probablement inspirée par RHAZES, à savoir que la vapeur venimeuse par elle-même n'est pas un corps actif, mais qu'elle le devient seulement par une transformation "physiologique": la vapeur venimeuse se transforme en venin uniquement lorsqu'un apport d'énergie est fourni par la chaleur, quelle que soit l'origine de celle-ci.

La prophylaxie de la Peste, selon FICIN et le nouveau rôle qu'y tient le vêtement.

Nous trouverons tout à la fois chez FICIN :

1.- Une prophylaxie inspirée par les théories galénistes de la Peste, puisque la vapeur venimeuse est véhiculée par l'AIR et puisque les voies respiratoires sont un des modes de pénétration du venin. Ici FICIN reprend les moyens prophylactiques devenus désormais traditionnels que nous avons vus dans notre chapitre I.:

"... qu'ils se tiennent si loin du malade qu'ils pourront..."

"... Que le lieu où ils habitent soit souvent esvanté et parfumé... ne laissant jamais en arrière la tourmente : qu'ils portent en leur main torches ardantes et charbons alumés de bonnes odeurs ..." "Qu'on porte aussi avec soi en la main des pommes qui sentent bon..." etc...

Enfin on retrouve l'usage des senteurs froides pour rectifier l'air et l'usage de l'éponge. Mais pour ces 2 derniers points, les motivations sont déjà plus compliquées que celles du Moyen-Age : ainsi, pour les odeurs, il faudra tempérer les froides avec les chaudes, "de telle sorte toutefois que les froides soient en plus grande quantité, principalement en temps chaud, pour ce que l'humeur chaude ouvre de soy-mesme les pores, et est propre à inflammation, encore qu'elle purge l'air".

Quant à l'éponge qu'on aura trempée dans un mélange "d'eau de rose, vinaigre rosat, vin de malvoisie, zedoaria, ou escorce de citron" elle sera "liée avec bois de fresne. Pour ce que le fresne a telle vertu qu'aucune beste venimeuse n'ose approcher de son ombre, ny de la senteur d'iceluy, plutost elle se jetteroit volontiers dans le feu qu'elle ne s'aprocheroit de cest arbre". A la combinaison Eponge-Vinaigre fait suite ici une combinaison Eponge-Vinaigre-Fresme qui introduit un 3^e élément dont le rôle est celui d'un anti-venin et l'idée d'un écran s'efface un peu derrière celle de l'anti-venin.

On peut dire que ces mesures prophylactiques inspirées des théories galénistes se trouvent enrichies et rajeunies par la contribution originale qu'apporte FICIN à la peste. Enfin à la Fuite, moyen traditionnel s'il en fut de se préserver de la maladie, FICIN consacre un chapitre entier intitulé : "Fui t'en bien tost loing, et retourne tard", mais là aussi l'idée se perfectionne et surtout s'enrichit de conseils pratiques dont la précision annonce certains Traités de police ultérieurs et les futurs Traités d'Hygiène : "Sois toujours séparé d'avec ton compagnon 2 coudées de distance pour le moins en lieu libre et ouvert.

Et plus éloigné d'un infect, quand tu parleras avec luy, y ayant toujours 6 coudées de distance entre luy et toy pour le moins au serain, et en lieu aéré", etc...

2.- Une prophylaxie véritablement originale dans la mesure où FICIN va chercher à lutter contre la vapeur venimeuse dans ce qu'elle a de spécifique, et ceci de 2 façons différentes :

a) à l'aide d'anti-venins dont il ne faut pas sous-estimer l'importance à l'époque, mais dont nous ne dirons qu'un mot dans la mesure où ils ne concernent pas notre sujet. En effet, la Peste étant considérée comme un venin exactement analogue aux venins animaux de la vipère ou du scorpion, possède de ce fait les mêmes contre-poisons : à savoir l'Émeraude, le Bezoar, le Frêne (comme nous l'avons vu). Nous rejoignons ici le domaine de l'alchimie, le mode d'action de ces corps étant d'ordre magique.

b) par une action physique qui vise elle-même 2 buts :

- d'abord éviter la fixation de la vapeur venimeuse ou du venin à toute une série de corps, ceci avec l'idée (et c'est là l'apport essentiel de FICIN) que la vapeur venimeuse a une affinité particulière pour certaines matières, se conserve plus longtemps ici que là et dans certains cas voit même se multiplier son pouvoir d'action.

Citons ce passage capital du chapitre 24 :

"Je veux aussi que tu saches que le venin demeure 2 mois sur les personnes, les parois, serrements, et tout ce qui est de bois. Et gardent leur venin l'espace d'un an ou par aventure plus, si on ne l'en chasse par lavements, parfums, et feux.

"Les habillements aussi de laine et tout ce qui est de semblable estoffe, (si on ne les lave et parfume souvent, ou qu'on ne les mette près du feu, au Soleil, ou au vent) gardent l'infection l'espace de 3 ans, et quelquefois davantage.

On sait bien que le coffre garde longtemps l'odeur d'une orange qui s'est moisi dedans et que l'odeur du musc demeure longtemps dans du coton, quand une fois il y en a eu.

Et certes comme l'huile nourrit le feu, aussi la laine nourrit le venin, et le nourrit en telle sorte que non seulement elle garde ce venin mais aussi elle l'augmente, et le rend plus fort".

De ces constatations basées davantage sur l'expérience que sur des raisonnements théoriques, FICIN tire une série de conclusions d'ordre pratique :

- Puisque le venin a tendance à se fixer à la peau, il devient important d'avoir une hygiène corporelle stricte : "Qu'on se frotte fort estant encoir à jeun, qu'on peigne bien le poil... qu'on tienne le corps net...", "Que sur toutes choses on aye soing de faire oecy, qu'on mesle du vinaigre blanc rosé, et de l'eau rose en égales portions, avec du vin blanc fort, avec un peu de la racine appelée zedoaria, ou d'escorce de citron, de laquelle chose faut boire souvent quelque peu et en laver souvent les mains et la face" et un peu plus loin" et en laver de cette composition estant tiède, soir et matin tout le corps..." ces conseils généraux sur "la façon de vivre qu'on doit tenir en temps de peste" étant repris au chapitre 24 à propos de la "conservation de ceux qui assistent au malade, et qui le gouvernement".

- Puisque le venin s'attache particulièrement aux vêtements, et plus particulièrement encore à ceux qui sont en laine, il faudra mettre à profit les conseils donnés au chapitre 24, à leur sujet, c'est-à-dire les laver, les parfumer, les eventer, les exposer au soleil ou au feu, enfin en changer plus fréquemment qu'à l'ordinaire ("Qu'ils changent plus souvent d'habillemens et renouvellent plus souvent les parfums, etc...") et allant même plus loin, FICIN nous donne dans son 25^e et dernier chapitre, des règles de temps à observer dans la désinfection aussi précises que celles qu'il exposait un peu plus haut à propos des distances à respecter vis-à-vis de l'autre : "Les hommes, dit-il sont communément nettoyés dans 14 jours, les maisons, bois et autres choses en 21. Les draps, vestemens et autres choses semblables dans 28 jours.

- deuxièmement modifier les conditions de pénétration du venin dans l'organisme en essayant de diminuer les sources de chaleur : nous avons vu en effet

que FICIN conservait la notion de Chaleur Humide, mais cette combinaison qui au Moyen-Age était source directe de putréfaction et en quelque sorte cause première de la Peste, cause formelle déclenchant la maladie, devient ici une cause seconde, motrice, qui intervient à 2 niveaux : d'une part, comme "catalyseur" de la réaction transformant la vapeur venimeuse en venin, d'autre part en provoquant l'ouverture des pores (cf chap.5 : "pour ce qu'il y a du danger aux choses chaudes et humides que la pourriture ne s'ensuyve, que les esprits ne se résolvent et dissipent et que le venin ne s'approche du coeur." Et plus loin : "pour ce que l'humour chaude ouvre de soy mesme les pores...").

Cette chaleur, FICIN s'efforce de la combattre sur 3 fronts :

a) à l'extérieur, au niveau de l'air ambiant, grâce à un usage bien compris des odeurs froides (comme nous y avons fait allusion dans notre 1.^{er}, ainsi qu'on se gardant de "la chaleur excessive du Soleil, et de la chaleur excessive du feu".

b) à l'intérieur, en conseillant d'éviter tout ce qui peut échauffer l'organisme, que ce soit par ce que l'on ingère ("choses salées, especes et médecines chaudes" ou que ce soit par tout ce qui entraîne une sudation trop abondante, et en mettant en garde les "sanguins et robustes" qui se croient à tort plus résistants que les autres et le sont au contraire moins, "pource qu'ils ont les conduits de la poitrine ouverts, le coeur fort chaud, et le sang fort chaud et humide".

c) Enfin, situés entre l'air ambiant et la peau, les vêtements eux-mêmes peuvent être la source d'un surcroît de chaleur dont il faudra également se méfier.

En résumé, pour ce qui concerne la prophylaxie par le vêtement, FICIN met l'accent sur les 4 points suivants :

Il faut : que les vêtements soient propres
qu'ils soient changés fréquemment
qu'ils ne soient pas trop chauds
qu'ils ne soient pas faits d'une matière à laquelle le venin puisse adhérer, comme la laine.

C'est ce dernier point qui est le plus original, celui qui aura le plus de conséquences sur l'histoire du costume de Peste. Nous avons vu que jusqu'à présent les allusions au matériau à employer pour le vêtement étaient rares : nous n'avions noté que les conseils d'utiliser la soie et l'écarlate, et d'autre part ce choix visait à corriger les qualités élémentaires de l'air. Ici encore pas de conseils précis pour des tissus particuliers, mais une mise en garde contre tout ce qui constitue un piège, nous dirions aujourd'hui un "réservoir" à venin.

C'est désormais dans l'optique de FICIN que ses successeurs se placeront quand ils recommanderont tel tissu plutôt que tel autre : nombre d'entre eux ne manqueront pas, pour justifier leur attitude, de citer le fameux passage du "Contro alla Peste", sur la laine, qui, comme le chapitre 3 du traité d'Alexandre BENEDICTUS (53) va devenir un véritable lieu commun sur le sujet(a).

B - JEROME FRACASTOR

FRACASTOR partage avec FICIN ce privilège de la popularité parmi ses contemporains et successeurs, à cette différence que de J. FRACASTOR ce qui est retenu et cité c'est la théorie de la contagion dont il est l'instigateur et qu'il expose de façon remarquablement précise dans son "De contagionibus et contagiosis morbis et eorum curatione libri tres" (1546)

Ce livre du médecin-poète de Vérone ("Unicus FRACASTORIUS" dit de lui du CHES-NE) a une importance considérable sur l'histoire de la Peste.

(a) Dans son "De pestilenti febre liber unus" (édité pour la première fois en 1493) celui-ci écrit : "Tirumque vestimenta, lanca praesertim, hanc postem diu conservare"; et illustre cette affirmation d'un exemple devenu fameux que DUCHESNE (QUERCETANUS) traduit ainsi : "...il y eut une certaine collette de lit en la ville de Venise, laquelle fut gardée longuement dans la maison d'un Sénateur, pour estre suspecte de Contagion, et comme en vinst 7 ans après à la rechercher, à l'ouvrir, et à l'éventer... il en sortit une Peste si estrange et funeste, pour avoir esté si longtemps couvée, et avoir par ce moyen augmenté son infection, que les serviteurs en moururent tout soudainement..."

Dans la Préface de son Livre I intitulé "De la contagion", se situant à la fois face aux Anciens et face aux Modernes pour les critiquer, il remarque que personne avant lui n'a tenté de dire "quelle est la nature des contagions, par quel principe elles infectent, pourquoi les unes laissent un foyer, les autres se propagent à distance...; en quoi la contagion diffère des poisons" (Hippocrate, dit-il lui même "a observé davantage les maladies contagieuses qu'il n'a livré leur nature Et il est vrai qu'il est le premier suivant une démarche assez semblable à celle qu'aura un Galilée face au problème du mouvement à avoir essayé de dépasser l'expérience de la contagion que l'on avait de longue date, pour essayer d'en percer la nature véritable, d'en donner une définition stricte, positive certes, mais également (et cela est presque aussi important) négative, en disant aussi ce qu'elle n'est pas.

"Quid sit contagio" telle est la question à laquelle FRACASTOR répond dans son chapitre I, d'abord par une définition générale et simple : "La contagion est une infection passant d'un individu à un autre", puis poussant plus loin, par la distinction essentielle des 2 notions d'infection et de contagion qui avaient été effectivement confondues pendant longtemps; pour l'expliquer il donne un exemple : ainsi, dit-il, "ceux qui meurent après avoir absorbé du poison, nous disons qu'ils ont pu être infectés, mais nous ne disons pas qu'ils ont subi l'action de la contagion". Enfin, définition plus élaborée et plus complète : "La contagion est une corruption de la substance même du mixte passant absolument semblable de l'un à l'autre, l'infection ayant été primitivement faite dans des particules qui ne tombent pas sous nos sens".

De ce premier chapitre se dégage déjà une partie de ce qui fait l'originalité de FRACASTOR sur ses prédécesseurs et de ce qui fait de lui, comme on a pu le dire, "l'ancêtre de l'épidémiologie". Sa démarche à elle seule, qui consiste à rejeter toute explication occulte, et à s'interroger sur ce que recouvre exactement l'idée de contagion, peut être qualifiée de "moderne".

Moderne, il l'est à cet égard pour 4 raisons :

- d'une part, parce qu'il ne se contente plus de constater que certaines maladies sont contagieuses, mais qu'il donne une définition claire et précise de la notion de contagion.

- d'autre part parce qu'ayant un concept clair de la contagion, il peut séparer les conditions favorisantes de la maladie (intempéries, mauvais état de l'air, mauvais état du corps) de la condition nécessaire et suffisante pour qu'il y ait peste. Comme il le dit, ce qui est formel dans la peste, c'est la contagion. Le fait que celle-ci s'accompagne d'humidité au dehors ou au dedans est secondaire, même si ces faits jouent un rôle aggravant; FRACASTOR est vraiment le premier à soutenir une "théorie contagioniste" de la peste, pour employer la terminologie du XIX^e siècle par opposition aux "non contagionistes" qui feront dépendre la peste non de facteurs épidémiologiques, mais de facteurs hygiénistes.

- troisièmement et c'est le progrès qu'il marque par rapport à FICIN, il refuse d'admettre une analogie entre les maladies dues à un venin et la peste; ceci justement parce que le propre des maladies venimeuses, ce qui est formel en elles, pour reprendre son expression, c'est de n'être point contagieuses.

- Enfin; il va même encore plus loin dans la mesure où il va chercher à déterminer par une méthode dont le seul tort est d'être entièrement déductive et de ne reposer sur aucune expérience, la nature de cet agent qui passe d'un corps à un autre et qu'il va baptiser, en s'inspirant de LUCRECE, des "seminaria" (mais toute la différence réside dans le fait que les "semina" de LUCRECE ne sont pas caractérisés explicitement par la propriété spécifique de pouvoir passer d'un individu à un autre individu).

Mais c'est peut-être davantage encore que sa définition de la contagion, qui, faute de preuves, n'aura pas le sort qu'elle méritait, sa classification en 3 modes différents de contagion, qui trouvera un grand écho auprès de ses contemporains et successeurs, peut-être à cause de sa très grande clarté. FRACASTOR distingue, en les expliquant, les 3 cas suivants :

1^o) La contagion par contact seul (c'est à cette occasion qu'il parle pour la première fois de "particulae illae insensibiles, quae evaporant, calidae quidem, et acres, sed humidae commistione, quae deinceps seminaria contagionum dicantur.") Nous ne nous étendrons pas sur ce point, pas plus que sur :

2°) La contagion à distance, pour consacrer un plus long développement à :

3°) La contagion qui se fait par un foyer, particulièrement intéressante dans la mesure où elle reprend les constatations de FICIN, mais en leur donnant une explication différente. D'accord avec ce dernier sur les très longs délais de conservation du "principe" dans certains foyers, ainsi que sur la nature de ces foyers, "lits, vêtements, boiseries et autres objets de cette espèce", il s'éloigne de lui en ce qui concerne la nature du principe en question, qui n'est plus un venin, mais consiste en ces "petits corps très menus qui échappent à notre vue", et dont le mode d'action, étudié avec minutie, recouvre quelque chose de plus complexe que l'"affinité" de FICIN qui restait mal expliquée et ne donnait pas la raison pour laquelle certaines matières, comme la laine, attireraient et conserveraient plus longtemps le venin. FRACASTOR, lui, donne de ce fait une explication rationnelle : ces corpuscules, d'après lui, pour parvenir à leurs fins, conjuguent 2 sortes de qualités :

1.- la finesse et la subtilité

2.- la puissance et la résistance de leur combinaison.

"Leur finesse, dit-il, rend leur pénétration plus facile dans les corps : ils se cachent dans de petits trous, où soustraits à l'action d'air et à l'action des agents extérieurs qui pourraient les altérer, ils peuvent grâce à la solidité de leur combinaison, résister à beaucoup de cause de destruction". Quant à la solidité de leur combinaison, elle repose elle-même sur 2 facteurs :

- la viscosité ("lentore quodam"): or "ce qui est visqueux s'agglutine et s'attache à ce qu'il touche, et à cause de sa combinaison solide ne s'altère pas facilement".

- et ce que FRACASTOR appelle "un mélange très travaillé ("multa elaborataque mistione constituta"), ce qui se produit dans "des corps très petits agités convenablement ensemble", qui ainsi se "mêlent très intimement et très finement".

Après avoir ainsi défini les "seminaria" qui, selon les cas, vont, soit engendrer directement la contagion, soit se fixer en un foyer susceptible d'en-

gendrer à son tour la contagion, FRACASTOR définit les foyers eux-mêmes :

"Tous les corps ne sont pas aptes à définir des foyers, mais seulement ceux qui sont légèrement poreux et chauds ou peu froids. Dans ces corps, à cause des pores, les germes des contagions peuvent se cacher et n'y être altérés, ni par le foyer lui-même, ni par les agents extérieurs, à moins cependant que ces derniers ne soient très actifs. Par exemple ils ne peuvent se défendre contre le feu". Et les opposant au fer et à la pierre, corps non poreux, il dit : "La laine, au contraire, les étoffes et beaucoup de bois y sont très aptes".

La prophylaxie de la peste chez FRACASTOR

"Ce qui est caractéristique, ce qui est formel (comme on dit), c'est que la fièvre pestilente renferme elle-même des germes de contagion mortelle" (Livre II, chap. 3).

Il résulte de cette définition que le traitement prophylactique de la Peste consistera, soit à empêcher la formation de ces "seminaria", soit à en arrêter la propagation.

Ces "seminaria" peuvent se "former dans l'air... ce qui arrive rarement," soit "se former en nous"; la prophylaxie consistera alors à empêcher cette formation, mais sur ce point, FRACASTOR insiste peu.

Le chap. 7 du livre III, consacré au "traitement des fièvres vraiment pestilentes" insiste surtout sur le fait que d'une part, ces "seminaria" sont contagieux, d'autre part sur le fait qu'ils ont le pouvoir de se conserver dans certains "foyers". Premièrement, les "seminaria" sont contagieux parce qu'ils peuvent passer facilement d'un individu à un autre, non seulement "par contact" mais aussi "à distance" par l'intermédiaire de l'air : on devra donc adopter à l'égard "de l'air où vit un malade", toute une série de mesures prophylactiques traditionnelles.

Deuxièmement, les "seminaria" ont le pouvoir de se fixer à certains matériaux particuliers. En conséquence, on prendra à l'égard de ces

"foyers" de contagion 2 séries de mesures :

- d'une part, on se méfiera de "tout ce qui peut être un foyer de pestilence, comme les bois, les vêtements et tout ce qu'ont touché les pestilents. C'est pour cela que les Républiques agissent avec grande sagesse en établissant des lois qui forcent à brûler tout le mobilier des maisons atteintes et qui en désintéressent les héritiers par les deniers publics. Nous avons vu en 1511, quand les Allemands occupaient Vérone dans une peste où périrent près de 10 000 habitants, environ 25 Teutons mourir en se transmettant un vêtement de fourrure (vestes pellicea, que nous préférons traduire par "fourrure" comme le fait Quercetanus, plutôt que par "peau", comme le fait Meunier); l'un mort, l'autre l'endossait, celui-ci mort, celui-là jusqu'à ce qu'on s'aperçut qu'il était la cause de toutes ces morts; alors on le brûla".

- d'autre part, on veillera à éviter la contamination des "foyers" encore sains et on évitera ceux qui virtuellement sont les plus dangereux du fait de leur texture : "Ayez des vêtements d'une propreté irréprochable, pas en laine, si c'est possible, mais plutôt en soie et changez-en souvent. Indumenta mundissima vestito et non e lana si potes, sed e serico quas etiam saepius mutato".

C - PARACELSE

Ce qu'il y a de commun entre FICIN, FRACASTOR et PARACELSE c'est qu'ils s'opposent tous les trois aux théories galénistes. On peut dire qu'avant eux la Médecine consistait essentiellement en une règle de vie, en une hygiène. En ce qui concerne la peste en particulier, le traitement consistait à agir sur les "6 choses non naturelles". Avec FICIN, FRACASTOR et PARACELSE, cette prophylaxie hygiéniste, sans être abandonnée, passe au second plan. Avec eux, la Médecine s'efforce non pas tant de s'attaquer aux symptômes que directement à leurs causes.

Quant à l'originalité de PARACELSE par rapport à FICIN et à FRACASTOR, elle réside dans le fait qu'il va moins chercher la cause formelle de la Peste

dans un agent extérieur que dans l'attitude de l'homme face au fléau. Certes il est difficile de savoir ce qui dans l'oeuvre de PARACELSE relève du langage mythique et ce qui relève de sa véritable pensée. Mais il semble bien que ce qui est le plus profondément nouveau dans son optique, c'est le rôle qu'il fait jouer à l'imagination dans la genèse de la maladie.

A tout le moins, c'est cet aspect de son oeuvre qui aura le plus d'influence sur notre sujet, influence certes discrète sur les auteurs du XVI^e siècle, mais sensible sur les auteurs du XVII^e et en particulier sur VAN HELMONT et une partie des médecins allemands de la fin du XVII^e. Pour cette raison nous ne ferons pas une étude exhaustive de la doctrine ou des doctrines paracelsiennes de la Peste, telles qu'elles s'expriment dans les traités fondamentaux du "DE PESTE", du "DE PESTILENTIALE" ou du "LIVRE DU TARTRE". Nous nous contenterons de citer un passage du "PARAMIRUM" dans la mesure où celui-ci préfigure ce que diront plus tard un GERSMANN ou un RIVINUS :

"La cause principale de la peste est que le peuple tombe dans un désespoir (pensant) qu'elle doit advenir et ainsi dans un tel désespoir la foi s'ensuit, de telle sorte que porter secours par la médecine est autant au-dessus des forces humaines qu'il est impossible de dévorer une grosse montagne. Ils sont également si puissants dans leur foi, qu'ils empoisonnent le ciel, de telle sorte qu'il donne la Peste à d'autres, selon que la foi est ainsi et la foi opère dans beaucoup de choses, ce qu'elle ne fait pas ailleurs. Nous nous créons nous-mêmes beaucoup de maladies désastreuses et d'afflictions, et nous nous portons nous-mêmes dans nos maladies, de telle sorte que nous sommes semblables à un homme qui est parfaitement muni de toutes ses armes et qui voit un petit homme boiteux devant lui avec une escopette allumée et l'homme craint son arme à feu et se laisse épouvanter. Ainsi il en est de même ici : nous sommes assez puissants contre les astres, mais si nous tombons en affaiblissement la force de la foi vient comme un corps de feu vers nous et nous devons supporter et souffrir ce que nous nous projetons mutuellement.

IIème PARTIE : L'ATTITUDE DU XVIè SIECLE PAR RAPPORT AU VETEMENT

I - LA LUTTE CONTRE LA CONTAGION "PER FOMITEM"

Dès le Moyen Age, on avait pensé , nous l'avons vu, que les vêtements des infects pouvaient être des foyers de contagion, et des règlements avaient dès cette époque été pris pour parer à ce danger. En attirant l'attention sur l'affinité du venin pestilentiel pour la laine, et en développant une théorie de la contagion "per fomitem", VICIN et FRACASTOR n'ont été des novateurs que dans la mesure où ils ont apporté une justification théorique à une expérience déjà ancienne et contribué à donner aux mesures pratiques qui en découlent une extension nouvelle et une plus grande précision.

Plus le XVIè siècle progresse, plus la place occupée dans la prophylaxie par le vêtement devient importante au point même de devenir un lieu commun repris par tous les auteurs mineurs. Dès lors il fallait s'attendre à ce que le développement pris par ces idées nouvelles et l'extension des mesures pratiques qu'elles entraînaient fussent à leur tour l'objet de réserves, sinon de franches attaques de la part d'esprits encore plus évolués.

Au début du siècle, les mesures prises contre les vêtements des infects se généralisent peu à peu : ainsi en 1510, par exemple, une sentence fut rendue contre le Prieur de l'Hôtel-Dieu de Rouen et ses religieux leur enjoignant de ne point se livrer au trafic des habits des malades décédés en leur maison "que premièrement ils ne les facent mettre en touneaulx et pouchons, et porter à l'Aunay, auquel lieu ils seront lavés de nuict par 3 ou 4 foys et ne seront vendus qu'après Paques de l'année suivante" (inventaire des Archives de la ville) (55). LES ORDONNANCES FAITES ET PUBLIEES A SON DE TROMPE PAR LES CARREFOURS DE CESTE VILLE DE PARIS POUR EVITER LE DANGIER DE PESTE en 1531 (63)

interdisent d'apporter en cette ville "aucunslietz, couvertures lourdières, coustepoinotes drap et layne de linge serges custodes coustes simples ne aucuns biens ou la peste se peult retenir" ayant été trouvés dans un logis "ou leur se serait mort de peste". Elles interdisent de même aux "fripiers, priseurs de biens par inventoire, couturiers, rabileurs, etc..." de vendre ou d'exposer

"aucuns desdictz lictz, couvertures, loudiers, custodes, habillements, robbes sayons, draps de laine ne de lange et généralement tous autres biens ou la peste et mauvais air se peult retenir". Dans son De Peste de 1540, MASSA (86) rappelle les règlements pris par la République de Venise à propos de tous les objets qui "facillissime inficiuntur infectaeque diu retinent", à savoir : "les laines et toutes les toisons, le coton, le lin, le chanvre, la soie, le fil et tout ce qui est fait ou tissé à partir de ces matériaux comme les étoffes de laine, de soie, de lin et de toile ainsi que les tapis, les peaux, les plumes et les duvets". Et en 1541, Prosper ALPIN (50) s'étonne au contraire qu'on "se servit au Caire des vêtements et autres choses de laine et de lin et des linges infectés par la contagion. En effet les vêtements et les meubles de ceux qui avaient été emportés par la peste étaient aussitôt vendus dans les comptoirs publics".

Au milieu du siècle, vraisemblablement sous l'influence de FRACASTOR, les mesures se font plus précises. Si J. HENNER dans son DE TRISTISSIMO PESTILENTIAE MORBO de 1551 (80) se contente de rappeler le texte de FICIN et d'en conclure que "nous devons fuir comme étant notre perte la plus certaine les vêtements de tous ceux qui ont été pris de la peste, ou même de ceux qui les ont servi ou ont cohabité avec eux", à la même date, B. TEXTOR (111) distingue les matières selon qu'elles retiennent plus ou moins le venin "Ceste infection, dit-il, se cache facilement et longuement es tas de bois, en paille, au foin, es monceaux de graines, en la farine, mais encores plus es fruits corruptibles et desté, es fromages : item au cheneve et au lin soit tillé ou non tillé, en la filace, es estoupes, en la plume, mais en la laine plus que en la toile, moins au cuir..." Et si, en 1556, DE BONAGENTIBUS (54) explique la propagation de la Peste par des "fomes" et des "seminatia" qui sont propagés par les hommes sains et les malades, s'attachent facilement aux fourrures, aux peaux, aux plumes et à la laine, moins facilement à la soie, au lin, au chanvre, au cuir, à la toile, au drap et à certains bois, pas du tout aux métaux et aux pierres précieuses. Les choses qui sont prises par la peste ne peuvent être conservées sans danger et réutilisées que si on les a bien aérées et lavées et exposées à l'air et au soleil pendant 40 jours", B. TOMITANO, qui comme DE BONAGENTIBUS était médecin à Venise pendant la peste de 1556, se contente de conseiller "d'exposer les

vêtements le matin à l'air et de les parfumer avec de l'eau de rose, du santal et du camphre" (112).

Dans la seconde moitié du siècle, l'importance accordée au vêtement en tant que foyer réel ou virtuel de contagion ne va cesser d'augmenter : d'une part les mesures de police à l'égard des vêtements suspects vont remplir des pages entières dans les traités de peste, d'autre part, la brève indication donnée par FRACASTOR selon laquelle les sains devaient porter un vêtement fait de la matière la moins propice à la contagion, va donner lieu à des prescriptions plus précises. C'est à partir de cette date qu'on peut parler véritablement d'un costume de peste au sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme. Enfin, on peut avoir une confirmation de l'importance accordée à cette question par le fait que pour la première fois, elle donne lieu à des polémiques plus ou moins violentes qui manifestent bien l'intérêt qu'on lui portait.

I°) Développement des mesures prophylactiques contre les vêtements des infects :

Si la plupart des auteurs, comme Claude FABER (69), Antoine SARACENUS (106) ODDUS de ODDIS (95), Andréa GRATIOLLO di SALO (77), Julien Le PAULMIER (99) Estienne GOURMELIN (76), Louis MERCATUS (88), ELLAIN (68), Joannes CASTELLUS (61) Raymond MINDERER (90), ne font que reprendre en quelques lignes les indications données précédemment, d'autres au contraire vont consacrer de larges développements à ce sujet, qui annoncent par leur minutie les traités de Police du XVII^e siècle : c'est le cas de François VALLERIOLE (114) qui intitule un chapitre de son traité ("La manière de nettoyer les maisons, les lieux infectz, les vestemens de laine et toyle, les meubles des maisons infectes. Et combien de temps peuvent demeurer infectz, s'ils ne sont bien nettoyés, éventés, et purgés et dans quel temps ce faisant l'on les peut rendre hors d'infection". Dans ce chapitre, VALLERIOLE, prenant appui explicitement sur A. BENEDICTUS et surtout sur FRACASTOR, se basant sur le fait que "toutes choses qui ont substance rare et molle, et beaucoup de pores sont idoines à recevoir facilement telle infection, comme laine, linge, coton, et plume" et que "la laine, coton, linge pelisse, et plume nourrissent et entretiennent longuement l'infection", en conclut que "tout l'accoustrement tant de la personne durant sa maladie, que de son

lict" doit être "enlevé par les députez de la santé, et mis au feu en lieu hors la ville esventé et patent" : à tout le moins faudra-t-il "laver soudainement tous ses habitz, couvertes de lict, matelas, coultre, non seulement avec eau, ains de forte lessive, et savon, si le patient est riche, & non pas une fois, mais plusieurs, & les faire essuyer au soleil, les monstrier souvent au feu fait de romarin ou genèvre, les esventer nuict & jour à l'air, mesme si le temps est sec & boréal... & ne s'en servir aucunement d'un an s'il est possible, car ilz retiennent l'infection s'ilz ne sont bien lavéz & nettoyés plus de trois & quatre ans..."

G. DACIANO (66) dans son Traité paru à Venise en 1576, fait preuve de plus de précision encore en rapportant les mesures prises par la Cité d'Udine en 1556 et 1572 : après avoir rappelé qu'il avait été absolument interdit de porter à la vente robes de coton, de lin, de laine, de soie, ainsi que plumes et peaux, etc... sous peine de la vie, il montre quel soin on apportait à la purification des vêtements qui, loin de subir un sort uniforme étaient classés et nettoyés de façon différente selon le tissu dans lequel ils avaient été taillés :

"Les vêtements, aussi bien ceux de lin ou de coton que ceux de laine ou de soie, étaient de plus très bien parfumés; mais après avoir été au préalable nettoyés avec le plus grand soin et purgés de leur infection pestifère de la façon suivante. Tout d'abord, on triait tous les vêtements de laine, puis on les enterrait et on les recouvrait de terre pendant 4 à 6 jours consécutifs, puis pendant un laps de temps identique on les lavait dans l'eau courante, et ce plusieurs fois, ensuite on les étendait pendant la nuit sur la terre, pendant le jour sur une corde au soleil et en un lieu où les vents pouvaient les ventiler, en les battant encore chaque jour parfaitement et en les maniant souvent, ce travail et cette purgation ne demandant pas moins d'un mois.

Les vêtements de soie étaient seulement étendus sur une corde à l'air et au soleil, et parfaitement nettoyés avec une éponge fine, et ceux-ci étaient lavés de tout soupçon de contagion en l'espace d'au moins 22 jours.

Les vêtements de lin et autres étaient encore premièrement enfouis pendant 4 à 6 jours au moins, ensuite mis à bouillir dans de la lessive caustique et du savon, ensuite on les saupoudrait 4 ou 6 fois de cendres... en utilisant la cendre caustique obtenue à partir de feuilles de laurier ou de genièvre et d'écailles de Cèdre, après quoi on les lavait dans l'eau courante, puis on les exposait à l'air, au moins 4 jours et 4 nuits, pour les essuyer, puis quand tout cela était fait avec le plus grand soin, on faisait faire la preuve (de la non-contagion) par des personnes saines et non suspectes, lesquelles se tenaient 40 jours au moins dans un lieu sain, destiné à cet effet qu'on appelait la purge, pour manier lesdites robes chaque jour un grand moment, en la présence des magnifiques Seigneurs Proveditori... Mais les lits de plumes, les matelas de laine ou d'autre matière, les lodiers, les couvertures du coton, les tissus pelucheux, les peaux, les tapis, les dossiers et enfin tous les autres vêtements auprès desquels quelqu'un était mort de la peste, ou qui avaient été manipulés auprès de lui, tous sans exception, étaient irrémédiablement envoyés au feu et brûlés, et c'est grâce à ces très grandes précautions que la Magnifique Cité de Udine (que Dieu en soit toujours loué) fut libérée de la plus cruelle des Pestes".

G.F. INGRASSIA (81) dans son "Informatione del Pestifero et contagioso morbo...", relatant la Peste de Palerme de 1575-1576, va même jusqu'à décrire, avec un goût du détail poussé à l'extrême, schéma illustré à l'appui, (auquel le texte renvoie par l'intermédiaire de lettres) la manière dont on doit aménager un terrain de purge. Celui-ci doit être clos de murs le long desquels on disposera des "cadres" dont le nombre variera de 50 à 200 suivant les besoins, distants les uns des autres d'au moins 5 "cannes" (40 pieds). Un ou deux côtés de ces "cadres" prendront appui à l'aide de "chevilles" sur les murs, les autres côtés seront constitués par une ou deux perches (4 pour les "cadres" situés au milieu du terrain) entre ces perches et les murs seront tendues des cordes dessinant un carré avec ses deux diagonales et pouvant coulisser grâce à un système d'anneaux, qui permet de "mettre, retirer, étendre ou retourner les vêtements selon les besoins". Ingrassia n'oublie pas de signaler sur son schéma le petit écriteau portant le numéro correspondant au nom, prénom et adresse du propriétaire. Une galerie couverte est même prévue pour abriter en cas de pluie les vêtements de soie ou de prix, galerie à laquelle on accèdera par un petit escalier.

Les vêtements de lin et autres se trouvent en grande quantité dans les magasins de la ville, ainsi que les vêtements de laine et de coton. On trouve également des vêtements de soie et de velours. Les vêtements de lin et autres se trouvent en grande quantité dans les magasins de la ville, ainsi que les vêtements de laine et de coton. On trouve également des vêtements de soie et de velours.

Les vêtements de lin et autres se trouvent en grande quantité dans les magasins de la ville, ainsi que les vêtements de laine et de coton. On trouve également des vêtements de soie et de velours. Les vêtements de lin et autres se trouvent en grande quantité dans les magasins de la ville, ainsi que les vêtements de laine et de coton. On trouve également des vêtements de soie et de velours.

Les vêtements de lin et autres se trouvent en grande quantité dans les magasins de la ville, ainsi que les vêtements de laine et de coton. On trouve également des vêtements de soie et de velours. Les vêtements de lin et autres se trouvent en grande quantité dans les magasins de la ville, ainsi que les vêtements de laine et de coton. On trouve également des vêtements de soie et de velours.

Les vêtements de lin et autres se trouvent en grande quantité dans les magasins de la ville, ainsi que les vêtements de laine et de coton. On trouve également des vêtements de soie et de velours. Les vêtements de lin et autres se trouvent en grande quantité dans les magasins de la ville, ainsi que les vêtements de laine et de coton. On trouve également des vêtements de soie et de velours.

2 - Les précautions vestimentaires à prendre pour se préserver de la contagion "per fomitem" :

Remarquons d'abord qu'en ce qui concerne les vêtements non infectés, la quasi-totalité des auteurs, sinon tous, sont unanimes à recommander qu'ils soient tenus propres, changés souvent et parfumés.

D'autre part, on ne va plus se contenter de se méfier de certains types de vêtements plutôt que d'autres, mais, suivant une indication déjà donnée par FRACASTOR, on ira plus loin et on conseillera à ceux qui approchent les infects et en particulier au médecin et à ses assistants de choisir comme étoffe des matières particulièrement peu aptes à servir de "fomes", matières qui ne cessent par la suite d'être privilégiées. Deux textes sont capitaux à cet égard : celui de L. JOUBERT et celui d'A. PARE.

En 1567, Laurent JOUBERT (82) dans son "De Peste liber unus" écrit (a)
"On loue beaucoup en ce lieu les habillemens qui seront faits de matière espesse, bien tissue & serree : car ils gardent alors, que l'air infect ne puisse entrer bonnement dans nostre peau. Les habits donc qui seront faits de cuir des animaux, principalement des boucs (que l'on nomme Marroquins) seront fort convenables. En outre toutes ces estoffes, qui ne monstrent point le poil, comme sont (après les velours (b) tous draps de soye, & les camelots (c) (dits ainsi à cause du

-
- (a) Nous donnons ici la traduction française que fit du texte original écrit en latin, Guillaume des Innocents, en 1581. Cette excellente traduction quant à l'esprit du texte n'est cependant pas toujours littérale en particulier en ce qui concerne les noms des étoffes, montrant la très réelle difficulté qu'il y a à trouver l'équivalent français de certains termes techniques latins. Difficulté au second degré, car, il est important de le noter, l'auteur lui-même, pensant en français et écrivant en latin, avait déjà dû soit utiliser des mots de bas-latin ou de grec, soit forger de toutes pièces des mots nouveaux.
- (b) Le texte latin est le suivant : "praeter holosericam materiam quae villati nomen habet". Octavio FERRARI (72) dans son "De re Vestiaria (1670) dit que les vêtements "holosericae" cad "tout en soie" furent ainsi nommés par les Romains pour les distinguer des vêtements "subsericae" cad "mi-soie" (dans lequel la chaîne était en lin et la trame en soie) Quant au mot velours (de villosus ou villus-velu), il fut créé, d'après DU CANGE, pour désigner des étoffes de laine, ou mieux de soie, qui étaient velues. Littré, par ailleurs, en donne

poils des chameaux, de quoy ils sont faicts) à ondes & sans ondes (d). Davantage les draps que l'on appelle samis(e) mi-ostades (f) sont fort propres. Car d'autant que les costez de ces draps sont lices tant dehors que dedans, & bien sorrez, & tissus, c'est pourquoy l'air infect & venimeux n'y peut entrer facilement & s'y arrester beaucoup. C'est pourquoy telle sorte d'habits est ordinaire aux medecins en tout temps, & le doit estre : afin qu'en visitant & frequentant journellement les malades, ils ne soyent surpris de leurs haleines puantes, ni de la feteur de leurs excremens. Au moyen de quoy nous defendons ici tresexpressément les robes fourrees de peaux, & les habillemens doublez de coton ou de fustaine." (g).

la définition suivante : "étoffe dont l'endroit est plus ou moins velu, et l'envers est ferme et serré; il se fabrique en employant 2 chaînes; l'une pour le corps de l'étoffe, l'autre pour le velouté; on en fait en soie, en coton et en laine. "Dans les textes du XVI^e siècle, il s'agit toujours de velours de soie, ce que L. JOUBERT explicite ici parfaitement. Cependant, si, pour nos auteurs le velours est à base de soie, il ne faut pas perdre de vue que c'est un tissu également poilu, c'est pourquoi la traduction de G. des Innocents nous paraît contestable; étant donné le contexte, il nous paraît plus vraisemblable que JOUBERT ait voulu dire : "exception faite des velours" (sous entendu : bien qu'ils soient à base de soie) plutôt que : "après les velours".

- (c) Camelot ; étoffe forte et solide qui se fabriquait dans le Levant avec le poil de chameau ou celui des chèvres et qui s'est fait depuis dans plusieurs contrées de France, avec de la laine ou du poil de chèvre. Les uns étaient tout laine ou tout poil; les autres avaient la trame en poil et la chaîne moitié soie et moitié poil; d'autres enfin avaient une trame de laine et une chaîne de fil (LAMI : Dict. Encycl. et Biograph. de l'Industrie et des Arts Industriels).

L'estime dans laquelle on tenait ce tissu (pourtant fabriqué à base de poil animal) vient du fait que la soie entraînait plus que vraisemblablement dans sa composition (c'est ce qui ressort des différents textes étudiés); d'autre part c'est un tissu à poil ras et non long, à la fois solide et léger. Enfin il n'est point spongieux et à ce titre ne retient pas la sueur à la manière d'une éponge, qualité qu'il partage avec le marroquin et le bougran comme nous l'apprend cette réflexion de PARE : "On met sous le malade une pièce de marroquin ou de camelot ou de bougran, estoffes qui ne retiennent que bien peu la chaleur". (XXI, 2) Nous reviendrons plus loin sur ce dernier point.

- (d) Vestes undulatae : O. FERRARI trouve le terme insolite, ses explications à ce sujet sont assez confuses. Le dictionnaire allemand TOBIER-LOMIATZSCH donne comme traduction : "changeant, moiré". Il est vraisemblable que le mot désigne les tissus que la calandre a ondes.
- (e) Le samit est une étoffe de soie sergée plus riche que l'étoffe de soie cendral.
- (f) Ostade : espèce de serge ou d'etame, sorte de brocatelle mêlée de laine et de poil.
- (g) Fustaine : étoffe croisée et tirée à poils dont la chaîne est en fil et la trame en coton.

Ambroise PARE, de son côté, dans son "Traicté de la Peste de la petite Vérolle et Rougeolle" (98), écrit en 1568 à propos des chirurgiens :

"Leurs habillements seront de camelot, sarge d'Arras (a), satin (b), taffetas (c), ou semblables. Et s'ils n'ont la puissance, ils auront du marroquin, ou trylli (d) d'Allemagne, ou autre belle toile noire, & non de drap (e), ny de frize (f) ou de fourrure, de peur que le venin n'y soit réservé, & qu'ils puissent porter la mort aux sains".

L'importance de ces deux textes pour notre sujet vient du fait qu'ils constituent une transition entre la pensée de FRACASTOR et le "costume de peste" tel qu'on le concevra au XVIII^e siècle.

Comme FRACASTOR, PARE et JOUBERT considèrent que les vêtements les plus convenables en temps de peste sont les vêtements de soie et comme lui, pour justifier cette préférence ils mettent en avant le caractère lisse de ce tissu mais ils innovent dans la mesure où ils signalent tous les deux les avantages du marroquin, et pour PARE du treillis. Or on sait que le costume de De l'ORME sera fait de maroquin, quant au treillis, il est certainement l'ancêtre des vêtements en toile cirée qui seront portés dans les lazarets jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

-
- (a) Sans doute PARE veut-il parler ici des serges de soie; en effet LITTRE indique qu'il existe "des serges de soie qui portent ce nom parce qu'elles sont travaillées et croisées comme la serge de laine".
 - (b) Satin : Etoffe de soie plate qui est fine, moelleuse et lustré (LITTRE).
 - (c) Taffetas : étoffe de soie unie et brillante (LITTRE)
 - (d) Treillis est ainsi défini par le Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'Industrie et des Arts Industriels de E.O. LAMI : "Toile de lin fabriquée surtout en Suisse ordinairement teinte en noir, gommée, calandré, satinée ou lustrée.
 - (e) Drap : étoffe dont la chaîne et la trame sont en laine et dont le tissu est couvert d'un duvet plus ou moins fin, produit par les opérations du lainage et du foulage (LITTRE)
 - (f) FRIZE : sorte de toile venant de la Frise en Hollande (LITTRE).

Si PARE et JOUBERT préférèrent encore la soie au maroquin et à la toile cirée c'est sans doute non seulement parce que ce type d'étoffe a une trame très serrée, mais aussi parce qu'il était recommandé depuis toujours comme nous l'avons vu au chapitre précédent. Notons enfin que JOUBERT réserve ce vêtement au médecin, et PARE au chirurgien.

Pendant la seconde moitié de la Renaissance, très nombreux sont les Traités de Peste qui vont reprendre en les modulant ces prescriptions. Pour tous, il s'agit essentiellement de retenir comme matière de vêtement les tissus les plus lisses : c'est le cas d'un A. SARACENUS (106) qui précise : "Il faut choisir non pas les étoffes dont les deux côtés sont laineux ou celles qui sont velues d'un côté, mais celles qui sont tissées serrées des deux côtés et sans poils qui dépassent telles que les soies obtenues à partir du duvet que l'on avait coutume autrefois de détacher des feuilles à l'époque où Virgile vivait, mais aujourd'hui obtenues à partir du travail des vers à soie, que l'on appelle seras ou bombukas et qui sont fabriquées non seulement chez les Sères mais dans toute l'Europe de façon différente (a)... Ne sont pas moins à l'abri des injures de l'air ambiant tous les vêtements qui en tous lieux sont préparés à partir de cuirs de bouc, ceux qui sont ondulés (b), et autres du même genre dont la surface est lisse des deux côtés et non couverte de poils comme celle des tissus de velours (c) et de laine".

(a) Voir à ce propos le "De Re Vestiaria" d'O. FERRARI : "On est d'accord, dit-il, pour faire dériver ce mot (serica vestis) des Sères, peuples de l'Inde d'où cette soie a été importée". Il rapporte également les deux courants d'opinion qui divisaient les Anciens au sujet de la fabrication de la soie : les uns, dont Virgile, Plinius et Marcelin croyant que les Hindous l'obtenaient en détachant le duvet blanc des feuilles, les autres en faisant l'oeuvre des vers à soie. Il donne enfin l'origine des deux termes utilisés pour désigner la soie : bonbycinum et sericum, le premier ayant servi d'abord à nommer la soie obtenue à partir des vers à soie, et le second la soie fabriquée en Inde à partir du duvet des feuilles, puis une fois éliminée l'origine végétale de la soie les deux mots ont servi à distinguer le lieu de provenance de celle-ci : l'Inde pour le sericum, l'île de Coos ou l'Assyrie pour le bonbycinum.

(b) Ondulés : voir la note (d) p. 61

(c) Le texte latin parle de vêtements "holoserici" textuellement "tout en soie" mais cette traduction littérale n'est pas défendable, puisque les vêtements de soie sont au contraire ceux que l'on prise le plus. Si nous traduisons par "velours" c'est en nous appuyant sur le texte de JOUBERT (cf note b) p. 60

INGRASSIA, après avoir recommandé les mêmes matières et condamné comme étant la pire de toutes la "bayette" (a), ajoute même : "les meilleurs seront les tissus un peu usagés, élimés, à condition qu'ils ne soient pas tâchés" (81).

MERCURIAL, après avoir conseillé les vêtements de cuir et de soie et condamné ceux de laine, de lin, de coton et de fourrure parce qu'"ils prennent et retiennent facilement les vapeurs pestilentiellles", invoque cette même raison pour proscrire les "vêtements longs": peut-être est-ce pour cela, ajoute-t-il que tant de médecins sont morts à Venise pour avoir visité les malades avec des tuniques trop vastes". (89).

A partir de 1575, nous retrouvons dans toute l'Europe que ce soit chez les grands auteurs ou les modestes praticiens de province, les mêmes conseils, parfois même exprimés dans les mêmes termes : ainsi en France, pour n'en citer que quelques uns, un Esaïe LE LIEVRE, Vermandois auteur d'une Epydiomachie (83), ou encore un Pierre SORDES (110), parlant d'expérience pour avoir vu la peste de 1587 à Figeac et qui a le mérite de nous donner une double explication de la faveur dont jouissait le maroquin : "Pour les habits, dit-il, on trouvera bon qu'ils fussent de burat d'Auvergne (b), camelot gros d'Escot, taffetas, toille de flandres, et autres belles étoffes, le corps desquelles n'estant point espongieux, comme le drap; la sarge (c), le velours, etc... ne peut recevoir le mauvais air. Le marroquin de senteur y estoit fort propre, mesmes d'en porter un colet : car outre que son corps est plus solide que le drap, l'odeur qu'il rend repousse l'air contagieux, et ne le laisse approcher". (d). Tandis qu'à

-
- (a) Bayette : espèce d'étoffe qui est une revêche de Flandres ou d'Angleterre (Furetière). La revêche étant elle-même "une étoffe de laine qui n'est point croisée, mais qui est une espèce de frise ou de ratine frisée à poil long, et qui est moins serrée".
- (b) Burat : étoffe de laine légère plus forte cependant que l'étamine (LAM).
- (c) Sordes entend probablement ici serge de laine (et non de soie comme PARE).
- (d) Thérapeutique par les odeurs, dont nous avons vu un exemple au Moyen Age qui combattait la mauvaise odeur de la maladie par son contraire ; mais ici, avec l'usage compétitif des mauvaises odeurs, c'est le raisonnement inverse que l'on tient. On sait que, de l'Antiquité au XVIII^e siècle, un tel raisonnement eut de fidèles partisans et que les allusions à l'élevage d'un bouc dans la maison en temps de peste sont fréquentes, procédé que raillera non sans verve un Rivinus.

la fin du siècle les médecins dijonnais (64) conseillaient "des pourpoints de peaux et habits parfumés pour les riches, et pour les moindres, un citron tout lardé de clous de girofle... Que chacun se tienne fort nettement et blanchement, et porte des habits et étoffes les moins épaisses : les riches, satin, taffetas et autres étoffes de soye, évitant le velours; de la pane (a) et toutes sortes de draps; les moindres le camelot, serge et autres étoffes rases et légères, et les pauvres la toile".

A Paris, César MORIN (92), le Collège des "Maistres Chirurgiens jurez de Paris" (84) ELLAIN (68), QUERCETANUS (103), recommandent, qui, "la soye (qu'il faut préférer au drap, l'étoffe rase à la cotonée, le buffle ras, la toile, le camelot, le treillis", qui, "le satin, taffetas, camelot, trilly & bougran (b) qui "le camelot, sarge d'Arras, taffetas ou pour ceux qui n'auront le moyen, du marroquin; du treillis d'Allemagne, ou autre belle toile noire" (on reconnaît ici le texte de PARE), qui enfin les vêtements de "soye, et entre ceux de soye, les tafetas, satins, camelots, velours rats..." (c).

Hors de France, les mêmes propos sont tenus, que ce soit en Allemagne avec Roderic de CASTRO (62), en Espagne avec Luis de MERCADO (88), en Italie avec Antonius PORTUS (101) et un peu plus tard Diomède AMIOUS qui parle longuement des vêtements dans le chapitre XXXVIII de son Traité (51) : s'appuyant lui aussi sur la doctrine de FRACASTOR, il donne son approbation pleine et entière aux "vêtements qui sont préparés à partir de cuirs animaux, comme les peaux de chèvre que l'on appelle marroquin et surtout les peaux qui sont préparées avec de bonnes odeurs et que l'on travaille de façon si parfaite en Espagne ainsi qu'ailleurs quoiqu'avec moins de talent". Il recommande les tissus "qui sont sans poils, à base de soie, comme ceux que l'on appelle armoisin (d), damas (e) et également

-
- (a) Pane ou panne: employé seul, dit Littré, s'entend toujours de la panne de soie; sinon cette étoffe ressemblant au velours, mais à poil plus long, n'aurait pas sa place ici.
 - (b) Bougran : du vieux français boquerant, dér. de Boukhara : toile forte en gommée employée dans les doublures de vêtements (Robert).
 - (c) Ceci indique bien que pour les auteurs du XVI^e siècle, ce qui est important dans tous ces tissus différents, c'est qu'ils sont à base de soie.
 - (d) Le mot latin "armesinum" a été forgé sur le mot italien "ermesino" sorte de drap léger.
 - (e) Damascus ou damacius: Bombycinus pannus operis Damasceni, dit Du Cange, il s'agit ici encore de damas de soie et non de laine.

camelot...". Il désapprouve les vêtements de fourrure (a), et "si l'on est obligé, dit-il, de les utiliser, que l'on choisisse des fourrures à poils assez ras, comme le vair, l'hermine, le lapin ou l'agneau, que l'on devra parfumer assez souvent sont censurés également et pour les mêmes raisons, les velours et les tissus faits de laine et soie (ex bombace et lana) qui, si l'on est forcé de les utiliser, doivent être au moins rectifiées, autant que faire se peut, par de bonnes odeurs".

En conclusion, on peut dire qu'à l'époque de la Renaissance ce sont les vêtements à base de SOIE que l'on recommande expressément aux personnes fréquentant les pestiférés et parfois même de façon plus précise au médecin. Tous les auteurs qui abordent le sujet de l'habillement citent la soie et la citent en premier lieu. Les qualités essentielles qui la font rechercher sont sa trame serrée et sa surface lisse qui semblent la rendre impénétrable par le venin ou les semences de peste; mais à ces raisons d'inspiration fracastorienne il est probable que s'ajoute le souvenir des qualités de sécheresse et de chaleur que le Moyen-Age attribuait à cette étoffe.

Après la soie, les deux matières le plus souvent recommandées sont le cuir et la toile cirée, qu'elles soient mentionnées à titre substitutif, pouvant remplacer la soie trop chère ou qu'elles soient citées sur le même plan que celle-ci. On leur reconnaît en effet les mêmes qualités, le même rôle d'écran vis-à-vis de l'air infect, grâce à leur absence de porosité et à leur caractère lisse : ce sont également deux matières solides.

En outre pour le cuir, nous avons vu également (p.61) que PARE en faisait avec le camelot un groupe de matières ayant la même propriété de ne pas "retenir la chaleur". En outre pour le cuir, et en particulier le maroquin, le rôle de l'odeur n'est pas à négliger.

Quant à la toile cirée dont on sait le succès futur, simplement mentionnée dans les textes que nous avons cités, elle semble avoir dès cette époque été utilisée (comme elle le sera plus tard) en tant que sur vêtement à endosser

(a) On sait (voir en particulier W.J. BISHOP (2) et A. CABANES (59) que la fourrure resta jusqu'au XVI^e siècle un élément important du costume de médecin.

sur l'habit porté à la ville, à la manière de nos blouses médicales actuelles : c'est ce qui ressort de deux textes, celui d'INGRASSIA (1576) qui en fait la tenue des purificateurs : "qu'ils revêtent dit-il, par dessus leurs habits un surtout de toile cirée, très bien tissée" ("che si facciano una coverta sopra i suoi vestiti di tela incerata, molto ben allisciata" (81), celui de Nicolas HABICOT (1607) qui conseille au médecin devant approcher les pestiférés de porter "par dessus son habit une quasaque de traillis noir" (79).

3°) Réserves apportées à la contagion "per fomitem"

En effet, dès le XVI^e siècle, le rôle joué par le vêtement dans la contagion pestilentielle n'est pas accepté par tous sans réserves. A. MASSARIA (87) par exemple, bien que d'accord avec les principes fracastoriens de la contagion "per fomitem" et avec sa justification rationnelle par la porosité de certaines matières, s'étonne cependant de l'arbitraire avec lequel on déclare les "seminaria" encore vivants dans les foyers au bout d'un temps variable mais le plus souvent trop long d'après lui : "On s'étonne, dit-il, de voir proclamer et fixer des délais si variés et si éloignés de toute raison qu'il ne manque pas de gens pour différer la décision jusqu'à la septième année. Les plus nombreux fixent ce délai au soixantième et au quarantième jour". Pour lui, vingt à vingt cinq jours devraient suffire, "mais si, ajoute-t-il, dans une question pleine d'incertitude et qui s'appuie sur la seule expérience, on préfère prendre un parti plus sûr et suivre l'opinion médicale la plus commune, on peut se contenter d'un délai de 40 jours".

MERCURIAL, quant à lui (89) dans ses "De Pestilentia lectiones" (Venise, 1577) porte une atténuation plus franche à la théorie de FRACASTOR : les "fomites" ne seraient dangereux à son avis que dans la mesure où ils sont échauffés : "Font une grave erreur, à mon sens, ceux qui pensent que les étoffes contaminées peuvent sans discrimination en contaminer d'autres. Par contre si les étoffes demeurent ensemble de manière qu'elles s'échauffent, il ne fait pas de doute qu'elles peuvent alors en infecter d'autres, parce que la chaleur subtilise cette fameuse vapeur, la met en mouvement, et par conséquent peut la faire passer d'un lieu à un autre.

Mais, direz-vous, comment ces étoffes peuvent-elles s'échauffer ? Par la compression, car cet air comprimé à l'intérieur, cependant non seulement s'échauffe mais peut même s'enbraser; le grand Hippocrate, dans son "De natura pueri" disait avoir vu des vêtements doriens serrés être entièrement consumés. Sylvio FACIO (70) dans ses "Paradossi della pestilenza" (Gênes, 1584) où trois personnages confrontent courtoisement leurs opinions sur le mode de propagation de la Peste, sous forme de conversations réparties en 10 journées, est plus catégorique encore : pour lui, la liaison observée entre l'introduction d'un vêtement contaminé dans une ville et l'éclosion d'une épidémie de peste dans cette même ville n'est nullement significative; pure rencontre fortuite, nullement établie scientifiquement puisque les canons baconiens ne s'y appliquent point : le contact avec un vêtement infecté ne provoque pas toujours la peste et il y a peste même lorsqu'on n'a touché aucun vêtement. F. porte-parole de FACIO, dit en substance : "L'opinion que les hommes ont conçu de la contagion des habits est si forte qu'elle ne permet point de voir le contraire en l'expérience de tant de personnes qui nettoient les maisons infectées, de tant qui ont porté et manié les habits des infectez et en fin de tant qui ont esté deputées en Brevei pour essorer grande quantité de soye ou de draps de soye, qu'on tiroit trestout comme des entrailles des infectés : outre ceux qui estoient occupés au même exercice à l'hospital Cloaque de toute ceste Peste". Et plus loin F. pose la question suivante : "... si vous désirés de sçavoir si cette Peste vient de l'air ou d'un fomes pestilent, dictes-moy par courtoisie, Monsieur, quelle preuve en feriez-vous pour en sçavoir la vérité ? " A quoi M. répond : "On la ferait facilement en mettant dans une ville les habits des personnes infectez et les faisant manier par 100, pour exemple condamnez à la mort par la Justice, de mesme façon qu'on espreuve la force d'un venin, et la vertu d'un contrepoison, en donnant le venin à plusieurs des condamnez : que s'ils mouroient tous ou la plus grande partie sans qu'ils peussent mourir par autre voye... il semble que le venin seroit fort puissant; et n'en faisant mourir aucun, qu'il seroit sans force faisant la preuve aussi du contrepoison en ceux qui seroient prests à mourir". F. renchérit, car pour lui "on ne s'infectoit point pour toucher les vestements des infectes, "mais par contre "les malades et les morts multiplioient durant le règne des vents meridionaux, non seulement

parmy les corbeaux, mais parmy ceux qui ne manioient pas, ains fuyoient comme la mort tels vestements, signes évidents qu'ils n'en estoient pas la cause".

Ces positions marginales appellent 2 remarques :

1°) Elles ont probablement des motivations politiques et économiques, les raffinement de la prophylaxie étant à l'origine d'exactions d'une part, d'un ralentissement dans les échanges commerciaux d'autre part.

2°) Du point de vue théorique, elles sont intéressantes dans la mesure où elles se font souvent au nom de l'expérience contre des hypothèses aventureuses.

II - LE VÊTEMENT DANS LA LUTTE CONTRE LA CONTAGION PAR CONTACT ET A DISTANCE

Si le vêtement joue à cette époque un rôle contre la contagion à distance ou par contact, c'est généralement en tant qu'on lui donne une valeur de SIGNAL qui permet aux sains de s'écarter soit des pestiférés, soit de ceux qui par leur contact avec les malades peuvent être suspects de contagion.

En revanche, comme au Moyen Age, c'est par des moyens qui ne sont pas directement vestimentaires qu'en général on essaiera de se préserver du contact avec les pestiférés et surtout des dangers de l'air infecté.

A - Le vêtement comme signal :

Cet aspect du costume est vraisemblablement ancien; si nous n'en avons pas parlé jusqu'ici c'est que les textes théoriques sur lesquels nous nous sommes essentiellement appuyés n'en faisaient pas mention. Seuls, parmi les médecins de la Renaissance, A. PARE (98) et un peu plus tard Julien LE PAULMIER (99) y font une discrète allusion : le premier dit des Magistrats qu'"ils doivent faire pendre une nappe ou un signal aux fenêtres des maisons où aucuns seront morts de peste. Il faut aussi que les chirurgiens et ceux qui conversent avec les pestiférés portent une verge blanche en la main, afin qu'ils fassent retirer

le peuple derrière eux. "Le second, dans son "Bref discours de la Praeservation et curation de la Peste" traduit par Jacques de Cahaigues, Caen, 1580) fait à propos du rôle de la frayeur dans la peste, une critique de ces signaux nous indiquant qu'ils étaient en effet utilisés (tout au moins par les malades)" :
... comme nous ne l'avons que trop souvent expérimenté en bon nombre de nos amis lesquels pour avoir seulement veu de loin un malade porter une baguette blanche, se sont par une violente apprehension et frayeur trouvez incontinent saisis de la peste".

En revanche les historiens de la Peste qui ont pu avoir accès aux Archives de telle ou telle province, nous fournissent une abondante moisson d'Ordonnances et de Règlements dont les premiers se situent autour de la fin du XV^e siècle.

En France, la première mesure de cet ordre dont nous ayons trouvé la trace date de 1479 : cette année-là, LILLE ordonna que "tous ceux et celles qui gardent les malades, qui les portent en terre, tiennent à la main en allant dans les rues une blanche verge de 3 à 4 pieds de long de façon qu'on en voie le bout par dessus leur chef " (108). A. AMIENS, d'après CABANES (5) alors qu'en 1464 on enjoignait simplement au fossoyeur de changer de vêtements quand il venait d'enterrer un pestiféré, en 1501 on affecta au transport des cadavres des porteurs spéciaux auxquels on imposa le port d'un costume permettant de les reconnaître au premier coup d'oeil.

Par contre hors de France, les mesures-signal semblent dans certains cas avoir été un peu plus précoces : c'est ainsi que d'après A. FAIDHERBE (71) les villes de BRUGES et YPRES auraient eu au début du XIV^e siècle "des médecins rouges en service régulier depuis plusieurs années" (ces "roode meesters" étant vêtus de drap rouge et devant tenir ostensiblement un bâton de couleur vive, rouge, blanc ou vert suivant les villes), tandis qu'une ordonnance du Marquisat d'ANVERS en date du 1^{er} Avril 1472 obligeait au port de la verge blanche ceux qui dans leur maison ont eu un décès de peste et défendait à ceux qui avaient soigné des pestiférés de se rendre au marché etc... sans être porteurs de la verge blanche, ordonnance qui fut renouvelée plusieurs fois par la suite (115).

Pour GENEVE, c'est en 1492 nous apprend DOUMERQUE, que les infects furent tenus de porter des marques distinctives (67).

Mais c'est surtout à partir du XVI^e siècle que ces mesures vont se multiplier. Ainsi il semblerait d'après L. BOUCHER (55) et L. PORQUET (100) qu'à ROUEN les Sergents de la Charité chargés de "marquer" les maisons des pestiférés et de transporter les meubles devant subir la désinfection, aient été institués dès les premières années du XVI^e siècle; ils portaient une "sorte de robe de couleur perse ou violette avec une croix blanche sur la poitrine et sur le dos ou sur les manches", et "ne s'approcheront des gens, mais iront de l'autre côté de la rue qu'ils les verront".

A LILLE encore, une ordonnance prise le 19 Août 1514 complète celle de 1479 de la manière suivante : "Que ceux et celles qui gardent les malades qui sont demeurant ou conversant avec eux; que les porteurs et porteuses ayant (outre la verge blanche) un escarpulaire rouge autour d'eux à vue, de une palme de large et ne aillent à églises paroissiaux de ceste ville oyr messe..." (108).

A TROYES en 1517, le Conseil de Ville édicte un Règlement d'après lequel suivant BOUTIOT "les chirurgiens désignés pour le traitement des pestiférés ne doivent soigner personne d'autre, ont leur maison marquée d'une croix blanche doivent marcher au milieu de la rue, se détourner avec soin des passants, ne pas se trouver dans les marchés, à l'église, se tenir à l'écart.

Les gens qui assistent les malades, ceux qui les portent dans la maison de secours, ceux qui les mettent en terre, ceux qui ont la charge de brûler les meubles, les linges et les vêtements des pestiférés sont vêtus d'une jaquette de cuir rouge. Ils ont à la main une baguette de même couleur et ils s'en servent pour éloigner d'eux les gens qui voudraient les approcher. A leurs jambes sont attachées des clochettes ou des cymbales dont le bruit doit faire fuir les personnes qui par mégarde ne les auraient aperçus. Comme celles des chirurgiens, leurs maisons sont marquées. Ceux qui ont approché des pestiférés, sont tenus de porter une baguette blanche..." (56).

Du Nord au Midi, ce sont partout à peu près les mêmes prescriptions. Il s'agit toujours de signaler à l'attention du public, afin qu'il les évite, les personnes que leurs fonctions rendent dangereuses.

Pendant la Peste de FLORENCE de 1522-1529 les Officiers de Santé portaient à la ceinture ou sur l'épaule un mouchoir ou un bandeau blanc (65).

En Bourgogne, lorsque la Peste gagna AUXERRE en 1530, la Mairie enjoignit aux chirurgiens de peste de porter une bande jaune sur leurs habits, comme les "maugoguets" (infirmiers et corbeaux à la fois) et les malades (64).

A PARIS, la fameuse ordonnance du 26 Août 1531 (dite "à son de trompe") enjoint aux malades et à leur famille de porter une verge blanche et au dire d'A. CHEREAU, les officiers sanitaires, leurs aides et archers "ne marchaient dans les rues que portant une casaque d'étoffe noire avec une croix blanche " (63).

A DUNKERQUE, une ordonnance de 1533 républié en 1577 prescrit à toute personne habitant ou fréquentant une "maison contagionnée" de porter à la main une "baguette blanche longue de 4 pieds au moins, bien à découvert, pendant le terme de 40 jours après que la dernière personne morte ou malade aura été emportée ou conduite dehors " (149).

A DIJON, en 1544, est donné ordre aux "maugoguets" de porter des bonnets jaunes et un bâton noir et à leurs femmes des "gorgias" jaunes (64).

A EVREUX, en 1561, il est défendu aux pestiférés de sortir "jusqu'à un mois après leur parfaite guairison et portant une verge blanche éminente en leurs mains". (100).

En 1563, à NEVERS, les médecins chargés de donner leurs soins aux pestiférés conduits en un lieu réservé qui est la Chaussée des Cordeliers" seront revêtus d'une robe rouge avec un écusson aux armes de la ville". (105).

La même année à RENNES, le Parlement ordonne aux deux barbiers de la ville de ne jamais aller visiter les malades "sans avoir sur leurs bonnets aux chapeaulx un escuzon emynent des armes de la ville et une gaulle blanche en main" (131).

A GRENOBLE, en 1565, "les consuls devaient bailler (au chirurgien Lyonnet) un serviteur de ville, qui, avec une baguette blanche, irait quérir dans sa maison ledit Lyonnet et le conduirait où besoin serait "(125).

En 1563-1565 à DIJON il est ordonné que les prêtres des pestiférés ne fréquentent plus les églises, "et affin que l'on se puisse donner garde d'eulx et que l'on ne soit surpris, il leur est enjoint, comme aux chirurgiens desdiz pestiférés et aux saccards et malgoguets de ne plus aller par les rues au long des maisons, ains par le milieu des dites rues, et porteront chacun une sonnette telle qu'elle leur sera donnée; et aussi les dicz chirurgiens et barbiers des pestiferez en feront porter à leurs chevaux. Et quand les saccards porteront par la ville quelque corps mort du dit danger de peste, ilz feront marcher ung homme devant eulx et par le milieu de la rue, avec une clochette et une verge pour faire détourner le peuple, et ceulx qui viendront après porteront encore une autre clochette pendue à la bière..."

A ALX-en-PROVENCE, FOULQUET SOBOLIS dans sa description de la Peste de l'année 1580 raconte que les croque-morts étaient précédés par des "guides portant ung baston blanc" et que "il y avoit ung chirurgien grec ou de Genève que alloit par la ville visitant les mallades et avant luy avoit une guide portant une petite cloche..." (109).

En 1581, à PARIS, le paragraphe 17 des "Moyens et Advis pour prévenir et remédier à la maladie dangereuse, requis par Messieurs de la Police à Messieurs de la Faculté de Médecine et à eux présentez par le Doyen d'Icelle le deuxième Mars 1581" dit : "Les barbiers et médecins seront marquez et les gardes, lesquels imprudemment fréquentant les lieux publics infects et gastent les autres" (93).

A HONFLEUR, en 1582, le gardien de l'hôpital se fait payer "une robe de drap pers merchée au devant et doreyère ensemble sur les manches de grandes croix blanches..." (100).

Enfin, en 1606, le Traicté de la Peste des Maistres Chirurgiens Jurez de Paris déclare : "Il faut que les Médecins, Chirurgiens, Apotiquaires, Gardes, Porteurs

& autres ministres qui assistent les malades, portent quelque signal ou marque, afin de se retirer d'eux"(84).

B - La place du vêtement comme protection vis-à-vis du contact et de l'air :

Dans ce domaine, les médecins de la Renaissance n'apportent guère d'innovation par rapport aux médecins du Moyen-Age. En général, ce n'est pas au vêtement qu'on demande une protection contre la contagion par contact ou la contagion à distance mais aux multiples procédés que nous avons exposés au chapitre I.

En ce qui concerne le contact, la précaution essentielle à prendre consiste toujours à éviter le plus possible de toucher soit au malade, soit aux objets lui appartenant. Rares sont les allusions à des précautions plus précises : citons seulement celles de JOUBERT (82) G. BRIET (57), BULLEIN (58) recommandant l'usage des gants et celle de César d'ANGERVILLE (52) conseillant d'utiliser des tenailles, tandis que A. PORTUS (101) parle de crochets.

En ce qui concerne la contagion à distance, par l'air infecté, nous nous contenterons de citer un extrait des "Singuliers Secrets et Secours contre la Peste" d'Antoine MIZAULD (1562) : "Pourautant que tous corps (comme a dict nostre bon pere et grand docteur Hippocrate) sont par tout et en tout transpirables, ouvers et fluxiles, il sera bon et utile en temps pestilent et air contagieux, de munir et fortifier les parties extérieures desdictz corps afin qu'elles se puissent défendre contre l'air infectionné, lequel (comme nous avons dict) fault qu'elles recoivent et attirent ribonribaine et tout en despit d'elles, signamment celles qui ont conduictz et souspireaux patentz et descouvertz : ainsi que la bouche, le nez, les yeulx et les oreilles : ou bien occultes et invisibles, mais transpirables, comme le cuir du visage, col, mains et autres parties du corps descouvertes et exposées à l'air ordinairement nous environnant, quelque part que nous soyons. Parquoy il est très nécessaire ayder ausdictes parties, afin qu'elles ne recoivent attirent et convoyent dedans le corps air infect ou pestilent, ainsi plustost le corrigent par le moyen et ayde que nous leur donnerons. Qui se fera lavant souventes fois ledict visage, col et mains de bon vin blanc ou vermeil, meslé avec eaue rose, et un bien peu de camphre choisi. Et si l'on y veult faire tremper racine de angelique,

qui est fort suave et odorante, sera très bon, comme aussi y adjouster peu de vinaigre rosat. En la bouche fauldra tenir quelque antidote de ceulx que nous avons descripts au commencement, et au nez avec le bout du doigt inserer une goutte d'huile d'aspic, qui a merueilleusement bon odeur, comme aussi dedans les oreilles : ce faisant vous roborer de un mesme traict le cerveau par le moy. de ladicte huile. Ceux qui seront peu douilletz et delicatz feront beaucoup pour eux (qui est chose experimentée) s'ils veulent oindre les artères des bras, des temples, et du col, avec le gosier, l'orifice d'estomach et region du coeur, de bonne et vraye huile de scorpion, comme il s'en faict en Provence : et en pourront aussi instiller une gouttelette dedans les narilles et oreilles, qui est chose non moins proufitable aux malades que sains : ainsi que l'expérience mere de verite l'a mille fois confirmé" (91).

Comme on le voit dans ce texte, pour se défendre contre l'air infecté, on ne cherche pas tellement à établir de véritables écrans qu'à veiller à ce que l'air inspiré soit corrigé par le feu (MIZAULD, avant le passage que nous citons, avait recommandé "chandelles, cierges ou torches de senteurs") et par de bonnes odeurs. Comme le dit JOUBERT : "il y a deux moyens à rectifier l'air, l'un desquels propose la desiccation, l'autre de luy donner une bonne odeur et suave. "Si l'on veut trouver une difference entre les textes du Moyen-Age et ceux de la Renaissance, on dira simplement qu'à l'époque de la Renaissance les auteurs font habituellement un compte plus précis de toutes les ouvertures par lesquelles l'air peut-être inspiré et veillent à ce que sur chacune de ces portes d'entrée soit appliqué un antidote.

En particulier il semble que les frictions ou onctions d'huile, locales ou générales, aient joué un rôle important, mais ambigu, dans la mesure où on ne sait pas exactement si l'huile est utilisée comme film protecteur ou comme excipient dans des préparations à base de parfums ou de contre-poisons, suivant que les auteurs auront une position théorique s'inspirant de GALIEN ou de FICIN (huile de lavande mêlée de vin blanc ou huile de costum pour MANARDO de FERRARE (85) huile de cire chez FIORAVANTI (74), huile de mastic chez A. ROYET (104) huile d'aspic chez MIZAULD (91) et d'ANGERVILLE (52).

Soul Nicolas de NANCEL (94) semble dans son "Discours très ample de la Peste" de 1581, se placer dans la perspective qui sera celle de De l'ORME et avoir eu l'idée d'équiper ceux qui "sont contraints de demeurer és villes pestiférées" d'un rudiment de masque en essayant de trouver un moyen de fixer de façon permanente sous le nez les bonnes odeurs rectificatrices qu'ordinairement on utilisait sous forme de pommes de senteurs, d'éponges ou de rôties. "Les dames et Demoyselles (qui ont ici plus de privilège que les autres) porteront quelque senteur devant leurs masques et bavouseaux, droit sous le nez. Les hommes inventeront quelque moyen honeste, pour en faire tenir dedans le nez, ou aux moustaches, en sorte qu'ils en puissent recevoir l'odeur, sans deformité et deguisement de contenance virile". Dans l'"Advertissement particulier à Messieurs de Tours" qui fait suite au "Discours", de NANCEL revient sur le sujet : "Aucuns trouveront incivil, ce que je vais dire : mais la nécessité doit être préférée à la civilité. C'est que je conseille à ceux, qui sont contrains de demourer és villes pestiférées ; que cheminant par les rues principalement infectes, voire toutes, ils portent un bouquet tousiours au nez, ou qu'avec un ruban large, ou une petite bande ou cude de taffetas, tendus au devant de la bouche et du nez, ils accomodent quelque senteur, pour la flairer assiduellement, et pour altérer l'air, et comme couler, avant que l'inspirer".

On peut s'étonner que l'idée du vêtement comme écran soit si discrète à cette époque, mais on peut trouver à ce fait 3 raisons plausibles :

1°) comme le fait remarquer de NANCEL, un tel accoutrement peut paraître incivil ou grotesque.

2°) on considérait au XVI^e siècle le port du masque comme dangereux dans la mesure où il pouvait permettre aux infects de passer inaperçus (ce que fait remarquer par exemple INGRASSIA (81) qui s'élève contre le port du masque en temps de carnaval parce qu'il donne la possibilité aux "infects d'aller incognito répandre la contagion à travers la cité toute entière"; de même que, lors de la maladie contagieuse de 1426, il était défendu de sortir "embruginé" (cad la tête couverte d'un voile) comme le rappelle PAGART d'HERLIANSART (96).

3°) Enfin un costume qui recouvrirait le corps entier constituerait une entrave à la transpiration, ce qui, ainsi que nous allons le voir, était un vice majeur pour les médecins de la Renaissance.

III - APERÇU SUR LE PROBLÈME DES PORES ET DE LA TRANSPIRATION

On se ferait une fausse image de la Renaissance, si on estimait qu'elle marque une coupure radicale avec l'époque qui l'a précédée, car en réalité, les auteurs du XVI^e siècle cherchent en général à intégrer les conceptions nouvelles qu'ils peuvent se faire du phénomène de la Peste dans les cadres anciens et en particulier ils restent la plupart du temps attachés à la physiologie arabo-galéniste. Leur doctrine du vêtement ne pouvait manquer d'en être marquée. Pour n'en donner qu'un exemple, le vieux conflit entre la théorie attribuée à GALIEN selon laquelle la putréfaction pestilentielle provient essentiellement de l'obstruction et en particulier celle des pores, et la thèse attribuée à AVICENNE selon laquelle ce qui est à craindre c'est la pénétration de l'air pestilentiel dans l'organisme, donc une trop grande ouverture des méats et des pores, continue à être vivace jusqu'à la fin du siècle.

C'est ainsi que certains comme FICIN ont tendance à voir le danger essentiel dans l'ouverture des pores et donc à se méfier des vêtements chauds au même titre que de tout apport excessif de chaleur quelle qu'elle soit, d'origine externe ou interne, tandis que d'autres insistent davantage sur les avantages de l'"apertio opilationis" comme le dit ULSTADIUS (113) : ainsi Jehan GUINTER d'ANDERNACH (78) revient à plusieurs reprises sur la nécessité qu'il y a en temps de peste à "destoupper les conduitz du corps".

Mais les partisans de la transpiration eux-mêmes ne la défendent pas inconditionnellement, car elle leur pose deux types de problèmes :

- d'une part celui d'éviter un contact prolongé de la sueur (et plus particulièrement encore des vêtements trempés de sueur) avec la peau..

- d'autre part celui de l'ouverture des pores : en effet pour transpirer il faut que les pores soient ouverts mais s'ils le restent, une fois la sueur éliminée, ils risquent de servir de porte d'entrée à l'air infect ou au venin ce qui est aboutir au résultat inverse de celui qu'on escomptait.

G. POTEL en 1623, exprimera fort bien ce dilemme et en tirera même des conclusions sur l'épidémiologie de la peste qui mettent bien en lumière la

complexité de la question posée : ayant dit qu'en été, la peste était plus contagieuse et moins mortelle, il ajoute : "et néanmoins il y a ici une contrariété pource que les porres du cuir estans ouverts la qualité maligne se peut introduire aux parties nobles, ainsi que j'ay dit, Et tout de même que le mal a es contracté il peut estre rejetté par le moyen de la sueur et l'ouverture desdits porres es saisons chaudes : Et pource on peut conclure que la peste est plus contagieuse l'Esté, et moins mortelle, et l'Hyver elle est plus mortelle pour ceux qui en sont espris, et moins contagieuse pour le general : car l'air froid fait le bien et le mal, il fait le bien pour empescher que la contagion ne se communique pas d'un corps à l'autre si aisément, mais il tue celuy qui est frappé, pour deux raisons, la première pource que bouchant les porres il revoque le venin au dedans, et la deuxième il empesche la sueur, encore qu'elle vienne en un jour crityque..." (102).

De ces deux ordres de difficultés la première est la plus facile à résoudre : les procédés techniques pour l'"exiccatio superfluae humiditatis" pour reprendre les termes d'Ulstadius ne manquent pas.

Le plus souvent il s'agira essentiellement de veiller à la propreté des vêtements : ainsi que l'écrit JOUBERT (82) : "il faut avoir autant de soin & encore plus grande des habillemens que des maisons", car ceux-ci "sont les plus proches estuis & fourreurs du corps... & surtout les pourpoints & les chemises. Car on doit estre soigneux principalement de ce qui de plus près touche le corps d'autant qu'il reçoit les excremens fuligineux d'iceluy, par le moyen des artères qui poussent : & puis le communique à l'habillement qui touche le plus près le corps, & celuy-là à l'autre, & jusques au dernier ils s'entredonnent ce qu'ils ont". AMICUS (51) tient le même langage, assurant d'une part qu'il faut laisser au corps la possibilité de transpirer si l'on veut éviter dans le meilleur des cas la simple réplétion et pour les organismes déjà affaiblis, la putritude et s'efforçant d'autre part de rendre inoffensive la sueur une fois qu'elle a été éliminée : c'est la raison pour laquelle il conseille de parfumer les vêtements et "plus particulièrement les chemises faites de lin fin et les dessous qui sont en contact avec notre corps et en reçoivent les sécrétions fuligineuses éliminées à l'extérieur par le battement des artères, sécrétions qui, à leur tour, communiquent au corps leur pouvoir".

HABICOT (79) dans ses conseils à l'usage du vulgaire dit qu'il "ne faut laisser croupir ny refroidir la sueur sur soy" et qu'"il ne faut être paresseux de se faire essuyer, ou au moins sécher sa chemise et habillemens soit au feu ou au Soleil".

Porcell SARDO (107) insiste sur le fait "qu'il faut toujours être vêtu proprement et changer de chemise chaque jour et chaque nuit... Je veux dire par là qu'il ne faut pas dormir avec la chemise qu'on a portée dans la journée de même qu'il ne faut pas porter dans la journée la chemise avec laquelle on a dormi pendant la nuit..." et trouve un moyen original de pallier les inconvénients de la transpiration au niveau des pieds : "Parce qu'il serait plus néfaste qu'utile de supprimer cette évacuation, écrit-il, puisque c'est une élimination que la nature a l'habitude de faire et fait en cette partie du corps comme étant appropriée, je donne ce conseil et ce remède si bon et si merveilleux que je ne puis en dire plus pour le vanter. En effet, tout en ne supprimant pas la sudation, il permet d'avoir les pieds toujours secs et sentent bon et il est si facile à appliquer que j'ai peur que cette simplicité n'entraîne la négligence. Mais celui qui est intelligent et sujet à une telle affection ne manquera pas d'y avoir recours : le remède consiste à avoir sous son lit un vase rempli en permanence d'un onguent bien épais et le matin, quand on se chausse, à enduire d'un peu de cet onguent l'intérieur de l'escarpin et le soir, à nettoyer les escarpins en enlevant l'onguent qui, ayant durci, aura la forme d'un pain; le lendemain, à remettre de l'onguent que l'on enlèvera le soir et ainsi chaque jour".

Enfin un auteur un peu plus tardif comme Moyse CANADELLE (60) se situe tout à fait dans la ligne des auteurs que nous venons de mentionner lorsqu'il montre le danger qu'il y a à laisser macérer la sueur : "Est aussi à propos de... se retblanchir, souvent, à cause que le linge, qui de soy est susceptible de l'infection, envelopant nostre corps, reçoit et retient toutes les exhalaisons que nature journellement déchasse, comme nuisibles et excrémenteuses, par les pores de la peau, qui est comme un cloaque universelle de nostre corps : mais beaucoup plus doit-on être soigneux de souvent se rechanger de linge, lorsqu'on est enclin à suer, étant chose en temps de contagion très dangereuse de retenir sur soy une chemise, ou autre linge, tant soit peu moite de sueur,

car c'est alors comme une éponge qui, soit du dedans de nostre corps, soit du dehors, de l'air vitié ou infect, attire promptement à soy la venenosité qui y peut estre".

Par ces différentes solutions que sont le changement fréquent de vêtements leur lavage, leur assèchement, leur préparation à l'aide de parfums, tous ces auteurs essaient d'éliminer les dangers d'une macération prolongée.

Quant au problème de l'ouverture des pores, il est beaucoup plus difficile à résoudre : certains, comme AMICUS adoptent une politique du juste milieu et prônent un équilibre à vrai dire assez fragile et instable, à rectifier constamment, pour maintenir un état intermédiaire entre une transpiration excessive et une transpiration insuffisante : "Il faut donc que les vêtements soient tels qu'ils nous préservent de dommages de l'air, tout en étant cependant adaptés à l'époque de l'année, en prenant toujours soin qu'ils ne nous tiennent pas trop chaud afin d'éviter une laxité des pores plus grande qu'il n'est convenable et une respiration trop rapide; nous prendrons toujours soin également qu'ils ne provoquent pas de lassitude du fait de leur pesanteur et de leur poids et ne débilitent pas un organisme dont les forces sont déjà suffisamment grovées par une si dure maladie; cependant il ne faut pas non plus que les vêtements soient légers et rares au point de laisser pénétrer la froideur de l'air, afin que les pores de la peau ne soient pas fermés (ce qui est précisément le cas quand la température se refroidit) et qu'ainsi la transpiration ne soit pas empêchée ce qui est nuisible quelque soit le temps..." (51).

D'autres, comme HABICOT (voir en appendice) préfèrent opérer en deux temps : dans la cure de sudation surveillée qu'il fait faire au médecin des pestiférés, après avoir provoqué la transpiration pendant un laps de temps donné, il propose ensuite un lavage astringent destiné à resserrer les pores.

Mais cette politique du juste milieu à observer dans la "quantité" de vêtement peut, avoir une autre raison d'être, d'ailleurs présente dans le texte d'AMICUS cité plus haut, mais plus explicite encore chez JOUBERT : si pour lui la "quantité" de vêtements doit varier selon les saisons, c'est pour ne pas mettre l'orga-

nisme en état d'infériorité, devant le fléau pestilentiel : des vêtements trop lourds et trop chauds en été débilitant l'organisme, des vêtements trop légers en hiver empêchant la défense naturelle qu'est la sudation.

On voit, et ceci nous servira de conclusion, à la façon dont un auteur complet comme JOUBERT ou ALICUS pose la question du costume en temps de peste que les problèmes touchant les vêtements, à savoir leur quantité, leur qualité, leur rapport avec la transpiration, avec les saisons, avec les théories concernant l'origine de la peste et son mode de transmission, avec la physiologie de l'époque, renvoient aux deux directions selon lesquelles on peut et on a en effet de tout temps envisagé la lutte contre la maladie infectieuse : d'une part, lutter contre l'agent causal, d'autre part raffermir les défenses de l'organisme. C'est sur le premier point, en ayant introduit les notions de venin et de "fomes" que les auteurs de la Renaissance se montrent les plus originaux ; sur le second ils ne font que perfectionner et rationaliser une attitude ancienne.

APPENDICE

LA VISITE D'UN MEDECIN DE PESTE A LA FIN DU XVI^e SIECLE

Nous reproduisons ici un texte d'HABICOT qui décrit en détail l'attitude que doit adopter le médecin lorsqu'il doit visiter les pestiférés. Ce texte est en effet représentatif de nombreux autres qui consacrent à la description de la visite du médecin de peste des développements sensiblement identiques, au moins quant à l'esprit, et nous permet de resituer l'attitude face au vêtement dans son contexte prophylactique global.

Le médecin devra d'abord se purger puis prendre une decoction et "se mettra au lict et se fera mediocrement couvrir et appliquer aux pieds et à l'endroit des deux espauls trois bouteilles d'eau bouillante : puis comme la sueur l'aura tenu quelque demie heure se fera essuyer et se mettre nud en un drop à l'autre costé du lict, demie heure après prendra la chemise puis un bouillon... une heure après se lèvera et dinera avec... gardant la chambre, à soupper environ

les six heures prendra... et sur les dix heures au soir prendre une demie dragme de l'oppiate descrite. Le cinquième jour il se reposera, il s'il n'avait été à la selle prendroit un clystère émolliet; et le lendemain matin se fera laver tout le corps avec une esponge trempée dedans du bon vin vermeil tiède, où on mettra un tiers d'eau rose, et un petit jus de citron : afin que comme on a ouvert les pores pour faire sortir la sérosité, on les reserre pour fermer la porte au venin : estant ainsi partout bien lavé sera enveloppé d'un linceul chaud, et se reposera deux ou trois heures au lict, usant de la manière de vivre et de son oppiate, tablette, ou trociscques alexitaires, tantost de l'un, autrefois de l'autre, s'appliquera au bras gauche un cautère, et un autre à la jambe droite au lieu le plus commode pour luy, car s'il alloit à cheval il serait mieux dehors jambe. Extérieurement portera sur soi escussions, pommes, chappelets ou boules perforées ainsi qu'il a esté dict au mesme Problème ne s'exposant encores de sept ou huit jours au pansement desdicts pestiferez qu'il n'ait rengendré des esprits nouveaux, et des forces valides, portant un habit non trop chaud ne trop froid, et surtout que l'estofe en soit lissée et non découpée...

"Estant armé comme il vient d'estre dict au premier point, doit recognoistre son champ de bataille, et faire en sorte qu'il n'ait jamais la poussière ny le Soleil à la visière, c'est-à-dire que l'halaine des malades, ny les vapeurs de leurs excréments ne soyent attirées par le flair. Avant que de les abborder aura déjeuné ou pris des alexitaires, et par dessus son habit une grande quasaque de traillis noir, tiendra en sa bouche cloud de girofle, canelle, angélique, Thériaque et semblable : afin qu'en l'inspiration l'air soit corrigé avant que d'aller au coeur : commandera aux gardes d'oster les excrements d'autour du lict et de soulever deux ou trois fois le drap avec la couverture de chacun malade pour faire sortir le mauvais air qui se serait engendré et croupy la nuict ou le jour. Aura ses appareils tout faicts, qui seront portez devant luy avec un réchaut dans lequel on meslera poudre, ou scobes de cèdre, d'orangers, citronniers ou quelque chose faisant fumée cordiale, fera jetter les appareils sortant des ulcères et tumeurs dedans le feu, se donnant de garde d'en avoir la senteur. Ayant faict, retournera en sa chambre changer d'habits, ou du moins se mettre devant le feu et se laver les mains et le visage de bon vin vermeil, puis prendra son repas ou s'en ira promener, et continuer ainsi chaque jour.

Finalement la contagion estant cessée doit faire une honneste retraicte, en rendant graces à Dieu de l'avoir libéré d'un tel naufrage, mais avant que de retourner chez soy, laissera écouler vingt ou trente jours, changera d'habits et d'air, se fera purger et saigner (si besoin est) continuera une bonne manière de vivre; puis estant retiré chez soy sçaura de Messieurs de la Police, quand ils trouveront agréable qu'il les aille saluer...

(Nicolas HABICOT : Problèmes sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentielle PARIS 1607).

CHAPITRE III

LE XVII^e SIECLE

Ce qui frappe à la lecture des Traités de Peste du XVII^e siècle, c'est de constater à quel point la prophylaxie et en particulier la prophylaxie par le vêtement reste constante. Les auteurs qui abordent le sujet se contentent en effet généralement de reprendre à leur compte des mesures bien codifiées à l'époque de la Renaissance. Certes c'est très vraisemblablement au XVII^e siècle qu'a été porté pour la première fois le costume avec masque à bec, mais ce costume ne marque pas une rupture dans la conception que l'on se faisait de la peste; il apparaît davantage comme une amélioration technique apportée à un problème posé dans des termes qui n'ont pas changé.

D'autre part les traités de Peste n'en parlent guère et les descriptions les plus connues des grandes pestes qui ont affligé l'Europe n'y font guère allusion. Rares sont les documents qui en attestent l'existence au XVII^e siècle et encore ceux-ci sont-ils souvent des documents de seconde main. Il semble qu'au XVII^e siècle, un tel costume apparaisse surtout comme une curiosité : il faut attendre la fin du siècle pour que l'attention se focalise sur ce fameux costume qui commence alors à apparaître, ainsi que cela sera le cas pour tout le XVIII^e siècle, comme le symbole de la survivance au coeur du XVII^e siècle d'une pensée moyennageuse non critique.

Bref, pour schématiser, on peut dire qu'au XVII^e siècle, on assiste à un maintien de l'arsenal prophylactique traditionnel : pour faire face au fléau, on fait feu de tout bois, juxtaposant des mesures hétéroclites issues de contextes théoriques différents; certains même, comme Diemerbroeck (133), qui pour leur propre compte réduisent au strict minimum les mesures prophy-

lactiques, n'hésitent pas à recommander aux autres les mesures de protection les plus classiques; il est vrai que la pensée des novateurs ne les poussait généralement pas à envisager l'étude de la Peste d'un point de vue prophylactique : si l'usage du microscope pousse un KIRCHER (145) à rechercher l'origine de la Peste du côté de la Parasitologie et par là à remettre à l'honneur les mesures fracastoriennes, le plus souvent c'est le développement de la Physiologie, et en particulier les travaux de HARVEY qui modifient les conceptions sur la Peste et donnent à la pensée iatrochimique un semblant de rationalité expérimentale ; c'est dans des modifications de la crase sanguine par les minéraux qu'un SYLVIUS de la BOE (172) et un Charles de La FONT (135) (dans des hypothèses d'ailleurs contradictoires) vont chercher l'explication du fléau. Mais de telles hypothèses ne pouvaient que donner le pas à la curation sur la préservation. L'échec de telles explications et surtout celui des remèdes qu'on en déduisait, poussait les auteurs à un scepticisme généralisé, à une remise en question de toutes les hypothèses et de toutes les prophylaxies, soit que l'on se tourne vers une attitude empiriste génératrice du nouvel hippocratismes de SYDENHAM, soit que l'on élabore comme RIVINUS une étiologie psychosomatique de la Peste.

I - LE VÉNÉMENT SOUS LOUIS XIII (1610-1643)

Si nous divisons le XVII^e siècle en 2 parties correspondant à peu près avec le règne de Louis XIII et celui de Louis XIV, c'est que tant du point de vue des doctrines que des attitudes pratiques l'époque de Louis XIII reste encore très imprégnée des conceptions de la Renaissance : la manière dont Guy de la BROSSE (122) présente, en 1623, dans son Traicté de la Peste les "deux générales opinions de la cause efficiente de la Peste", à savoir la Pourriture cause manifeste, dépendant des Eléments, et le "specific venin contagieux" cause "très cachée et occulte", aussi bien que la synthèse qu'il tente de réaliser entre ces deux opinions, faisant de la Pourriture une cause auxiliaire de la cause occulte ("la cause efficiente de la Peste, conclut-il, est une substance venimeuse et contagieuse, laquelle engendre le plus souvent la pourriture, comme un moyen pour la conduire à sa fin"), illustre la permanence au début du siècle des catégories de la Renaissance.

A - Les "Classiques"

En ce qui concerne la prophylaxie par le vêtement une grande partie des textes étudiés reprennent en effet largement les prescriptions dont FICIN et FRACASTOR avaient été les instigateurs, consacrant aux tissus ne risquant pas de constituer des "fomites" un paragraphe ne s'éloignant guère ni pour la forme ni pour le fond, de ceux qu'avaient consacré au même sujet PARE, JOUBERT ou MERCURIAL : si certains de ces textes très brefs ne font guère preuve d'imagination (tels sont ceux de E. LABADIE (146), de Fr. CITTOYS (127), de J. COTTIN (128), de P. MARCELLIN (154), de Ph. GUYBERT qui reprend PARE mot pour mot (28), de V. ALSARIO della CROCE enfin (130), d'autres sont un peu plus précis ou s'enrichissent de quelques remarques portant sur des points particuliers : ainsi le maroquin ne semble plus être recherché aussi souvent pour son odeur "sui generis" que l'on essaie de camoufler par des parfums plutôt que de l'exalter (BIENASSIS (119), MARCELLIN, (154), CHEVALIER (126), R. LYONNET (151) qui réserve une mention spéciale aux fourrures de chèvre et de bouc doublement dangereuses parce que ce sont des fourrures et parce que par leur mauvaise allure elles attirent le venin). Le même R. LYONNET qui recommande dans l'ordre les vêtements de lin, de cuir et de soie, ajoute cette précision à propos des vêtements de cuir : "surtout si on les enduit d'alun ou de noir de cordonnier (chalkanthon) parce que leur sécheresse s'oppose à la viscosité ("lenton") pestilentielle. D'autres, se souvenant des leçons de MERCURIAL, songent au problème de l'ampleur des vêtements : ainsi L. SEETALA à Milan dans le chapitre XI de son "De Peste" signalant au milieu des conseils habituels inspirés par la théorie fracastorienne des vêtements-fomites, le détail plus intéressant des doubles manches et celui des pieds nus : "Ils (les vêtements) seront donc de préférence, si la chose est possible, de soie, d'un tissage bien serré dans les deux sens et sans poils qui dépassent, sans doubles manches (non amphaschala), ni d'une étoffe lainieuse sur ses deux faces avec des poils des deux côtés et que nous appelons peluche et velours. Sont sûrs les vêtements de cuir, ceux dont est lisse au moins la face externe, de même que ceux que l'on prépare à partir du poil des chèvres ou d'autres animaux semblables, vêtements lisses et de texture bien serrée, comme ce que l'on nomme camelot, qu'ils soient unis ou bien ondés; les habits et les manteaux de laine ne sont pas sûrs. Il n'est pas du tout

prudent de marcher les pieds nus". De même Gio Fr. FIOCHETTO en nous énumérant les 7 règles que les médecins chargés du soin des pestiférés devaient observer lors de l'épidémie de peste de TURIN en 1630 nous apprend que le souci du vêtement y était au premier plan, puisqu'il fait l'objet de la première des mesures préventives prises à cette occasion, mesure qui porte non seulement sur la matière de ce vêtement mais aussi sur sa forme : "Premièrement, les Médecins comme aussi les Chirurgiens, et les Barbiers devront aller continuellement vêtus de soie, ou d'un autre drap ayant peu ou point de poil, avec des manches étroites et courtes, et sans cape ni manteau" (134).

RANCHIN reprenant peut-être INGRASSIA note que "les habits les plus usés, et pelés sont les meilleurs pour visiter les malades" (163).

Notons également que de plus en plus souvent se trouve indiqué, non plus le conseil un peu vague de changer fréquemment de vêtements, mais le conseil plus précis d'en changer après la visite du malade : ainsi, dit LAMPERIERE (148) "Aussitost qu'ils ont achevé leurs visites, il faut quitter ces habits, et les faire parfumer, avant que les reprendre. Il serait bon pour cet effet, d'en avoir plusieurs à changer et un lieu particulièrement destiné, où ils les laissent". RONDINELLI, dans sa relation de la peste de Florence (168) indique un fait analogue à propos des Capucins : "Ils avaient deux habits, l'un qu'ils portaient au lazaret et dont ils se débarrassaient le soir, le faisant parfumer à l'encens, parce que trop de soufre finit par écoeurer, et ils endossaient l'autre. "Les mesures de désinfection auxquelles ces vêtements sont soumis sont elles-mêmes plus poussées; ils sont aérés et surtout exposés à la fumée de feux odoriférants avec autant de soin ou presque que des vêtements portés par des malades, c'est ce qu'explique avec verve le Maître Barbier J. CHALOPIN (124) qui s'adresse ainsi au médecin rentrant chez lui après sa visite au pestiféré : "Et commandés faire bon feu dans la sale ou chambre, et dans la basse-court, s'il y en a aucune. Et despouillés vos habillements et les passez et repassés par ledit feu. Et vous aussi sauterés au travers du feu, et passerés par dessus vos jambes et bras. Il seroit bon que le dit feu fust de Genevrier ou de Laurier, Romarin, Armoise, Sauge, Origan, Calament, Fenouil et autres choses odoriférantes. Ce faict mettés vos habits en l'air : et faictes

souvent fumigation d'encens, et autres odeurs... Et quant et quand troussés moy une gambade joyeuse, pour l'amour du bon Gargantua".

C'est ainsi que peu à peu se dégage l'idée d'un vêtement que l'on prend et que l'on quitte pour le désinfecter : ce ne fut pas au début un vêtement particulier, mais le vêtement porté habituellement par le médecin allant faire ses visites à ceci près qu'il devait être taillé dans les matières que nous avons vues, parfumé, et si possible exister en double exemplaire. Ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'on voit apparaître un costume particulier, que ce soit sous la forme d'un surtout de toile cirée jouant le rôle d'une blouse médicale d'aujourd'hui (dont quelques rares auteurs comme INGRASSIA et HABICOT avaient déjà eu l'idée), soit sous la forme d'un costume expressément conçu pour résister à l'infection pestilentielle, non seulement dans sa matière mais dans sa forme.

B - Deux précieux

Ce sont en effet certains médecins de la première moitié du XVII^e siècle qui eurent l'idée d'un costume strictement réservé aux soins des pestiférés faisant en ceci preuve de plus d'imagination que la plupart de leurs contemporains, non pas que les mesures préconisées par eux soient inspirées par des réflexions nouvelles sur les causes de la peste mais parce qu'elles témoignent d'une plus grande ingéniosité technique et d'un certain raffinement : tel est le cas essentiellement de LAMPERIERE et de DE L'ORME (et dans une certaine mesure des médecins de LUCQUES, au dire de PONA).

1°) LAMPERIERE :

J. DE LAMPERIERE (148) dans son "Traité de la Peste, de ses causes et de sa cure, avec les moyens de s'en préserver et les controverses sur ce sujet" paru en 1620, développe très longuement les mesures préservatrices qui, bien qu'elles s'inspirent pour le fond largement de FRACASTOR et surtout de QUERCETANUS, présentent cependant un caractère bien particulier auquel l'ouvrage doit son ton et sa saveur; LAMPERIERE est un "précieux" et cette préciosité (qui est un des points sur lesquels son adversaire JOUYSE appuiera sa critique)

n'est pas seulement une préciosité de langage ; elle imprègne la pensée elle-même de LAMPERIERE expliquant sans doute que de la masse des connaissances qu'il avait acquises (il ne renie rien de ce que le passé lui a enseigné), certains points aient trouvé en lui un écho particulier, une résonnance en accord avec sa propre façon de sentir; c'est ainsi que le chapitre 37 de la seconde partie de son traité, intitulé : "quelques avis pour ceux qui ont à conserver avec les pestes" résume avec maîtrise une série de mesures prophylactiques déjà connues parmi lesquelles certaines ont séduit l'esprit ingénieux de LAMPERIERE qui les a aussitôt perfectionnées et mises en relief. Telles sont le "sparadrap cordial" ("et surtout n'oublieront le sparadrap, ou mouchoir ciré, approchant des malades, qui les deffendra de leur expiration"), les mélanges à base de corps gras et de plantes aromatiques pour enduire les régions du corps pouvant servir de porte d'entrée, les gants; "il faut porter des gands lavés et renduits de la mesme composition que le mouchoir, et les couper, afin de donner la commodité sans déganter, de toucher le pour".

En effet qu'est-ce que le "sparadrap cordial" sinon une variante élaborée du mouchoir imbibé de vinaigre, ou, plus proche, une variante de la bande de taffetas parfumé portée sous le nez, dont parlait DE NAICEL? Mais son originalité nous apparaît lorsque nous complétons la définition qu'en donne LAMPERIERE : "Vous ferez aussi préparer un linge en forme de mouchoir, duquel vous frotterez la bouche , les temples, le nez et tout le visage et en boucherez le nez et la bouche, quand vous irez par la rue, : principalement quand vous passerez devant les maisons infectées ou suspectes", par l'exposé fort détaillé qu'il nous fournit de son mode de fabrication : "Mouchoir ou sparadrap cordial."

Racines d'Iris commun

que vous coupperez par morceaux, et ferez bouillir avec une livre d'eau de rose, 2 onces de vin blanc et demie once d'eau de vie, tant qu'elles viennent en pulte, que vous passerez par le tamis, puis y ajouterez Poudre de diambre

Poudre d'aurone

De racine d'asclepias

Poudre d'iris de Florence

Poudre d'angélique.

Vous incorporerez toutes ces poudres avec la paste d'Iris et la décoction en laquelle elle a boüilly, et jetterez dedans des linges assez dorts, mais deliez,

que vous y ferez tremper, et pestrir avec le bistortier de bois; tant q' ilz ayent pris de ce malgama tout ce qu'ilz pourront recevoir et les ayant tirez vous les étendrez et renduirez encor avec la spatule de bois, de la mesme pulte dessus, et dessous, et les laisserez ainsi sécher à l'ombre, pour vous en servir comme il est dit".

Définition et recette nous font bien voir d'une part qu'il s'agit là d'un écran "voilant les conduits de la respiration" mais d'autre part que cette préservation d'ordre mécanique se double d'une préservation tout aussi importante sinon plus, d'ordre médicamenteux : le mouchoir de naguère a effectivement fait place au sparadrap (a) c'est-à-dire que le linge(ou l'éponge) simplement trempé dans le vinaigre ou autre liquide, est ici "traité" chimiquement pourrait-on dire, de sorte que les préparations qu'il subit le transforment dans sa substance même, les différents ingrédients utilisés à cet effet pénétrant les fibres du tissu de façon si intime qu'ils ne fassent plus qu'un avec lui.

Quant aux corps gras, huiles aromatiques et résines, LAMPERIERE leur accorde une place importante : non que dans ce domaine il soit un novateur Prosper ALPINO (50) signale déjà les onctions de tout le corps à l'huile d'olive comme étant pratiquées de son temps en Egypte" à la manière des anciens"; MANARDO de FERRARE (85) recommandait les onctions à l'huile de lavande et l'huile de costum, FIORAVANTI (74), l'usage de l'huile de cire etc... mais ces usages étaient généralement très peu commentés. LAMPERIERE, non seulement n'en fait pas fi, mais leur accorde des développements assez amples où il tente de donner l'explication de leurs vertus préservatrices : ainsi, dit-il, "il se faut frotter les temples, le dedans du nez, les lèvres; les paumes des mains, les carpes où battent les artères, mesme le coeur, avec de bon baulme du pérou, qui par son adstriction ferme l'entrée au mauvais air, par sa vertu balsamique resiste à la corruption, et par son expiration spiritueuse, et odorante, resjouit le coeur et les esprits". Un peu plus loin, il vante les vertus des "préservatifs spécifiques" (b)

(a) Rappelons la définition du sparadrap : "Feuille de papier ou tissu de toile, de coton, de soie, qu'on recouvre uniformément d'une couche médicamenteuse ou qu'on imprègne de quelque mélange résineux ou emplastique" (LITRE).

(b) LAMPERIERE les nomme ainsi par opposition aux préservatifs "analogiques" cad ceux que l'on utilise en faisant une analogie, entre la peste et les venins, soit animaux (c'est le cas de la thériaque) soit végétaux (c'est le cas des alexipharmques). Ces "analogiques" sont d'après lui assez peu efficaces.

que sont "l'huile du soleil" et "l'huile de camfre" (ou le mélange "beurre et sucre de camfre"), ce dernier groupant six qualités dont LAMPERIERE détaille ainsi les effets : par sa "vertu spiritueuse, "il se joint soudain aux esprits" par sa subtilité, il pénètre, par sa sécheresse, "il corrige la pourriture", par sa "vertu balsamique" il purifie, par sa "qualité ignée", il "consomme", par sa qualité froide, il tempère.

Enfin il fait une large place à toute une série de produits "dans la nature des balsamiques, souphres, bitumes, larmes et gommes" qu'il classe dans la catégorie des "préservatifs accidentels" ou "de la seconde espèce", c'est-à-dire n'ayant "aucune valeur formelle contre la peste, ny qualité bezoardique pour fortifier le coeur, mais seulement par leur onctuosité oppilative, empeschant que l'infection pestilente n'entre au corps ou par transpiration ou respiration... Toute leur vertu consiste à boucher les avenues du coeur, empescher que le venin ne se saisisse de ses passages, et par les pores, et par les spiracles, et événements de l'air". C'est dans la même perspective qu'il cite les "parfums gras et fuligineux" dont les vapeurs pénétreront dans l'organisme par l'intermédiaire des pores, devançant ainsi le "mauvais air", et prenant sa place (ce qui fut, nous dit-il, pratiqué à Paris lors de la Peste de 1596) ou encore la coutume du "commun peuple" en Sicile qui "se frotte tout le corps à même dessain avec la mine, ou le plomb, pour ce qu'il bouche et desseche le cuir".

Que ce soit à l'aide de son sparadrap, des gants ou de ses onctions, LAMPERIERE poursuit le même but : mettre l'organisme à l'abri en interposant entre l'air ambiant et les ouvertures de la peau ou des voies respiratoires soit un tissu enduit, ciré, soit des produits végétaux, qui, placés à même la peau (voire la bouche : "Quelques uns se sont servi utilement d'huile, tenant sa bouche plaine soit d'olive ou d'autre comme les urinateurs, et plongeurs, lesquels au plus profond de l'eau, prennent l'air par ce moyen, sans que l'eau les offense") rempliront le même office, que ce soit par leurs qualités astringentes en resserant les pores de la peau, que ce soit par leur pouvoir pénétrant en bouchant le passage au venin; certains de ces produits joignant par dessus le marché à ces propriétés mécaniques les vertus de leurs qualités premières ou leur pouvoir de fortifier le corps.

L'originalité de LAMPERTIERE réside dans la très large utilisation qu'il fait de cette série de corps que sont les huiles, les cires, les gommes et les résines dont il conjugue ou complète les effets dans des compositions savantes et complexes et dont il étend l'usage à des domaines variés : il ne se contente pas d'en faire enduire le corps ou certaines pièces du vêtement, il s'en sert pour la rectification de l'air (gommes à faire brûler, flambeaux de cire gommée) ou pour l'ensevelissement des cadavres de pestiférés ("il faut ensevelir le corps en de la toile cirée et gommée avec galbanum").

Mais c'est sans aucun doute dans la fameuse "chemise préservatrice" que l'utilisation de ces produits à des fins "oppilatives" mais également "spiritueuses", trouve son apogée. On ne s'étonnera pas que LAMPERTIERE ait été séduit par cette solution dont (il le fait remarquer) il n'est pas le premier à avoir eu l'idée, mais qu'il adopte en la faisant sienne, comme en témoigne le commentaire qui fait suite à sa description : "j'ay vu, écrit-il au chapitre 38 de sa seconde Partie, pratiquer et avec grande raison à l'hostel-Dieu de Paris, et ailleurs en beaucoup d'endroits : ce qui se fait mesmes par toutes les provinces estrangeres, que ceux qui assistent et servent les malades de peste, comme ils entrent en leur exercice, vestent par dessus leurs accoutrements ordinaires, une certaine sorte d'habit, comme une chemise ou tunique froncée, en façon de rochet (a) trempée et poistrie dedans de certaines liqueurs préservatives, qui empêchent que le mauvais air n'entre en leurs autres vestemens".

Suit une description succincte de la façon dont le tissu est fabriqué et quelques métaphores destinées à prévenir les éventuelles critiques que l'idée même de recourir à un vêtement protecteur pouvait à elle seule susciter :

"Ils font dissoudre les sucs ou liqueurs avec de la cire fondue, et puis jettent la toile, ou l'estofe de laquelle on les désire faire dedans, en les remuant souvent, tant qu'elle en aye beu tout ce qu'elle peut, et puis la font sécher et tailler comme ils veulent, pour s'en servir. Non comme d'une chemise de maille, pour se garder des coups de main; non comme de ces chemises charmées,

(a) Surplis à manches étroites que portent les évêques et plusieurs autres ecclésiastiques.

trempées dans le sang et de venin de lerne, telle qu'on donna à Hercule d'où il vint furieux.

Non lana assyrio tinctoria vel saturata veneno.

Mais comme le voile d'Ysis qui gardait et couvrait le feu de son temple, c'est-à-dire qui conserve le flambeau de la vie et le préserve de la rigueur d'un air ennemy".

Là encore nous ne pouvons pas affirmer que LAMPERIERE est à proprement parler un novateur : nous avons vu que la toile cirée est utilisée dès le milieu du XVI^e siècle et que l'idée de la porter par dessus les habits de ville se trouve déjà chez INGRASSIA et pour les médecins français chez HABICOT. Mais que LAMPERIERE consacre un chapitre de son Traité à la "description d'une chemise préservative pour ceux qui visitent les malades" est déjà un fait digne d'être noté, car il n'a pas de précédent (jamais jusqu'ici les chapitres ou plus souvent les simples paragraphes intitulés : "De la manière de se vêtir en temps de peste" n'avaient été aussi précis). Le terme lui-même de "chemise préservative" choisi par l'auteur est également une innovation significative. Baptisé par LAMPERIERE, le costume de Peste a désormais droit de cité. Mais plus que dans ces questions de forme et de présentation, la nouveauté réside essentiellement comme pour le sparadrap cordial qui n'est au fond qu'une variante en miniature de la chemise, dans le mode de préparation qui inclut dans la matière même de la chemise les principes médicamenteux lui conférant ses vertus préservatives, alors que dans les textes que nous avons cités jusqu'à présent, la toile cirée n'était que nommée (le plus souvent sous le terme de treillis) parmi d'autres étoffes à surface lisse et trame serrée, sans autre commentaire. Ici il ne semble pas que ce soit ses qualités qui soient mises en avant : ce sur quoi LAMPERIERE insiste, ce n'est pas la caractéristique matérielle de son tissu, bien que dans son chap.37, il ait, lui aussi, cité le treillis dans cet esprit : "Il ne faut point porter en faisant les visites, avait-il écrit, d'accoutrements de laine, ny d'autre étoffe de texture lasche... mais il faut choisir des étoffes légères et serrées, comme celles qui viennent de la Chyne, du tamis de soye, et taffetas bien serrez, ou de treillis pour les pauvres";

trempées dans le sang et de venin de l'orme, telle qu'on donne à Hérode.
il vint furieux.

Non sans avoir été bien soignée.

Leur femme la veuve d'Israël fut sa seule amie,
c'est-à-dire elle conserva la mémoire de la vie et la pureté de la vie.
sur terre.

La science nous ne pouvons pas affirmer que l'ÉPIQUE est à proprement parler
un roman : nous avons vu que la toile cirée est utilisée dès le milieu
du XVIII^e siècle et que l'idée de la porter par dessous les habits de ville se
trouve chez nous LUCASIA et pour les médecins français chez HABICOT. Mais que
l'ÉPIQUE, comme un chapitre de son livre à la description d'une chambre
proprement dite pour ceux qui visitent les malades, est déjà un fait digne d'être
noté, car il n'est pas de préférence (jamais) pour les capitaines ou fins
vers les simples personnes initiées : "De la manière de se vêtir en temps de
guerre" n'est-ce pas ? Le terme est donc de "chambre proprement dite".

Cherchez par l'histoire une invention épique. Épique par
l'ÉPIQUE, le costume de l'époque a été de style, mais plus que dans
ces questions de forme ou de présentation, la nouveauté réside essentiellement
comme pour la question de style, qui est en fait une variante de miniature
de la chemise, dans le mode de présentation qui inclut dans la matière même de
la chemise les principes fondamentaux qui conduisent aux vertus proprement
dites que dans les textes que nous avons cités jusqu'à présent, la toile cirée
n'était pas connue (le plus souvent sous le nom de toile) pour l'ÉPIQUE.

Étoffes à surface lisse et trame serrée, sans autre ornement. Ici il ne
semble pas que ce soit ses qualités qui soient mises en avant : ce qui doit
l'ÉPIQUE insister, ce n'est pas la caractéristique matérielle de son tissu,
bien que dans son usage, il est, lui aussi, cité en toile dans cet
esprit : "Il ne faut point porter en faisant les visites, avait-il écrit,
d'habit de chambre de laine, ou d'autre étoffe de texture lâche... mais il faut
choisir des étoffes légères et serrées, comme celles qui viennent de la Grèce,
du tulle de soie, et surtout bien serrées, ou de toile pour les pauvres";

on le voit, pour LAMPERIERE le treillis n'est pas un tissu qui par lui-même s'impose de préférence à d'autres (il est même réservé aux pauvres), s'il l'utilise ici c'est comme support à ce qui est pour lui vraiment l'essentiel savoir la préparation magistrale dont il l'imprègne et dont il donne une recette extrêmement détaillée : faire fondre de la cire "grenée" avec un mélange de baume blanc, d'huile de camphre, d'huile de Millepertuis, de suc de Gentiane, de suc d'Asclepias, de suc de Ruta capraria; ajouter peu à peu des poudres d'Angélique, d'Iris, de Rue, d'Aurone, de contrahierve, de diambre, de liberant. Si le mélange est trop sec y verser une quantité suffisante d'huile muscatelin.

"Puis jetez vostre toile, ou autre estofe deliée toute taillée, et la pillez avec le bistortier de bois, doucement, pour empescher qu'elle ne se rompe, et lui faites prendre tout ce qu'elle pourra recevoir de cette liqueur : puis estant encor chaude, retirez-la, l'estendez sur les aiz, et la polissez avec la lice, trempée en huisle d'amandes douces : et la laissez ainsy sécher, et faut par après coudre les pièces en la forme que vous désirerez. Cette façon d'habit comme nous avons dit couvre tous les autres, et empêche que l'air ne s'y puisse retenir, car beaucoup ont tenu, encore que la cire soit poreuse et grasse, que le mauvais air ne s'y pouvoit prendre, parce que la substance est aérée, et faisant part d'une autre qui resiste grandement à la corruption".

Cette préparation comme on le voit, unit à des produits doués de vertus "oppilatives" n'ayant qu'une action mécanique, des produits doués de vertus "spiritueuses" qui renforcent les esprits parce qu'ils sont apparentés à leur nature, en en possédant par exemple l'incorruptibilité : sur ce point, LAMPERIERE se situe dans une perspective "hermétique".

L'agilité intellectuelle de LAMPERIERE était peut-être séduisante et dans sa fameuse polémique l'opposant à JOUYSE, c'est lui qui est certainement le plus brillant; néanmoins les arguments avancés par son adversaire, s'ils ne sont pas toujours très cohérents ni très élégants ni même de très bonne foi, ne sont pas cependant sans intérêt. LAMPERIERE a vraisemblablement raison contre JOUYSE quand il dit que lors de l'épidémie de Paris, les médecins utilisaient un survêtement de toile cirée puisque HABICOT nous confirme le fait, mais JOUYSE voit bien le caractère précieux, nous dirions maintenant trop intellectuel de

LAMPERIERE lorsqu'il écrit : "... laissant l'usage de vos parfums et cassolettes pour les Sardanapales effeminez et des Héliogabales trop délicats, SCALIGER a noté CARDAN pour pareilles délicatesses qui ressentent plus les Parfumeurs que les Médecins... Car rendre familiers à nos sens ces esprits odorants, puis sortir en public, où bien souvent l'air n'est musqué, c'est courir à l'offense. Pour faire bien sentir de vostre Medecine vous ne la deviez faire sentir si bon". Et plus loin : "Vous mettez en la main du Chirurgien qui seigne oy pense les bubons, un mouchoir ciré, ou sparadrap, et au chapitre suivant vous luy donnerez une dalmatique, tout cela est ridicule, vous estes trop délicat pour façonner les gens qui se doivent endurcir au mal, et s'accoustumer à l'air de la Peste avec lequel nos esprits prenans quelque familiarité, ont un très grand avantage et très assuré préservatif quand Dieu le permet. Il faut savoir et reconnoistre l'odeur de la peste..." "Et parlant de sa propre expérience il ajoute : "Je n'ay point faict de ceremonies, quand j'ay esté à mes sollicitations... et si je n'avois ni sparadrap ny cassolettes, un peu de bonne racine d'Angélique ou une goutte d'essence d'anis en la bouche, congédie toutes vos boufantes curiositez..." (144).

L'attitude de JOUYSE est intéressante dans la mesure où elle manifeste l'hostilité que les médecins de cette époque ont eue souvent pour toutes les inventions prophylactiques jugées trop compliquées : il y avait là quelque chose qui choquait la décence à laquelle la corporation des Médecins a toujours été attachée depuis Hippocrate. D'autre part l'excès de précautions paraissait la marque d'un manque de courage devant la maladie, indigne du médecin et contraire à la vieille idée hippocratique selon laquelle pour résister à la maladie il faut avoir une forme d'âme exemplaire, "robur et aes triplex circa pectus" et habituer son corps à la maladie.

2°) De l'ORME

Nous le plaçons aux côtés de LAMPERIERE, bien que le costume proposé par lui soit fort différent de la "chemise préservative". C'est à Charles de l'Orme que revient le mérite d'avoir véritablement "inventé" ce que l'on va appeler le costume de médecin de peste, celui qui inspirera un peu plus tard les graveurs.

Mais ce n'est pas par hasard si ces deux hommes par ailleurs bien différents occupent tous deux une place privilégiée dans l'histoire du costume de peste. Nous avons vu que JOUYSE faisait reproche à LAMPERIERE de sa préciosité et que celle-ci directement perceptible au niveau du style était sous-jacente à la pensée elle-même de LAMPERIERE, inspirant et orientant ses choix.

Que dire alors de DE L'ORME ? Celui qui fut successivement médecin de Henri IV de Louis XIII et de Louis XIV, était plus que LAMPERIERE encore (dont la carrière réussie est cependant moins brillante, moins "mondaine") un homme sensible aux modes littéraires de son époque. En relation avec les poètes précieux, d'alors, lui même auteur de sonnets à ses heures, amateur d'estampes, coexiste en lui, parallèlement à sa compétence médicale, ce que plus tard on aurait appelé un certain dandysme, avec ce que cela comportait peut-être de vanité, de désir d'être à la mode ("il gentilhommaît la médecine" disait de lui Henri IV), mais aussi de goût réel pour les arts, d'ouverture aux recherches esthétiques de son temps. Si ces qualités devaient lui permettre un accès facile aux oeuvres de l'imagination, ce qu'il y avait également en lui de sens pratique, peut expliquer la coexistence de ces deux tendances qui se trouvent réunies dans son costume de peste : en effet c'est à partir d'une situation réelle : l'épidémie de peste de 1619 et l'habit de maroquin tel que la tradition l'avait fixé, que De l'ORME, ayant conçu l'idée d'une protection qui aurait intérêt à être plus complétée et donc plus efficace, laisse travailler son imagination, puis, faisant retour au concret, donne existence et réalité à ce qu'il avait imaginé; nous pouvons même dire qu'il ose réaliser, car c'est essentiellement à cette audace bravant ridicule et décence (valeur que le XVIII^e siècle, comme on sait, place probablement avant toute autre), que reste lié le nom de l'Orme. Il n'est pas étonnant en définitive que ce soit un homme du siècle de Louis XIII qui ait pu passer par dessus les canons de la bienséance (peut-être avec un brin de malice, un certain désir de surprendre, de choquer, de se distinguer) pour concevoir et réaliser un costume "extravagant" par son aspect, mais qui était le fruit d'un raisonnement logique et parfaitement sensé.

On connaît le texte dans lequel l'Abbé de St. MARTIN (169) zélé biographe et admirateur sans réserves de De l'ORME, rend compte de l'histoire de ce costume reprise sous forme dialoguée par BERNARDIN (II8).

Abbé de St MARTIN : "Mais est-il vrai, monsieur, ce qu'on m'a dit, que pendant la peste de 1619 vous avez porté un habillement tout à fait extraordinaire?"

De l'ORME : "Rien n'est plus vrai, et si l'on m'eût écouté, la contagion n'eût pas fait tant de ravages" (Suit une série de prescriptions concernant "les 6 choses non naturelles") "Je proscrivais à ceux qui visitaient les malades de s'habiller de camelot, de serge d'Arras, de taffetas, ou s'ils avaient assez de bien, de maroquin ou de treillis d'Allemagne. Joignant l'exemple au conseil je me fis faire un habit de maroquin, que je ne quittai plus, et je pris l'habitude de ne jamais sortir sans avoir dans la bouche de l'ail, dans le nez de la rue, dans les oreilles de l'encens, sur les yeux des besicles. Plus tard même je fis faire un masque du même maroquin que l'habit, où j'avais fait attacher un nez long d'un demi pied, afin de détourner la malignité de l'air. J'ai donné habit et masque à mon bien cher ami, feu M. REYNAUD, premier chirurgien du Grand Roi Louis le Juste. S'il vous amuse de les voir sa fille les a conservés".

Ce texte est intéressant à plusieurs égards : en nous montrant :

1°) qu'un médecin de l'époque de Louis XIII continue de privilégier les mesures prophylactiques classées selon les "6 choses non naturelles".

2°) que De l'ORME n'a pas conçu d'emblée l'idée du costume complet avec masque à bec mais que celui-ci est le résultat d'un tâtonnement ; dans un premier temps en effet, de l'ORME prescrit, comme la majorité de ses contemporains les tissus habituels, dont le maroquin et le treillis. Lui-même nous dit-il utilise alors un habit de maroquin, qui, doublant le revêtement cutané, empêche (suivant les théories en usage à l'époque) la pénétration de l'air infect par les pores de la peau, tandis que par ailleurs il veille à munir d'une protection particulière les autres portes d'entrée que sont bouche, nez, oreilles et yeux ; ceci grâce (en ce qui concerne la bouche, le nez et les oreilles) non pas à un procédé mécanique (point de mouchoir tendu en devant de la bouche par exemple) mais grâce à des préservatifs végétaux tout à fait traditionnels : l'ail, la rue, l'encens.

Cette association d'un costume faisant office d'écran imperméable pour le corps, et de médicaments à vertus anti-venins et roboratives pour les orifices

de la face, n'aurait rien de particulier pour l'époque, si De l'ORME n'avait pas songé à la protection des yeux. Le point est capital : en effet si à la Renaissance, nous avons plus d'une fois relevé le conseil soit de boucher le conduit auditif avec du coton, soit de l'enduire d'un corps gras, nous n'avons jamais rencontré d'allusion à une éventuelle protection oculaire par des lunettes.

Comment expliquer le fait ?

Pour le plus grand nombre d'auteurs, et ceci durant des siècles, la contagion de la peste "à distance" utilise deux portes d'entrée : la peau, c'est-à-dire les pores et certaines régions particulières à partir desquelles le venin parvient plus rapidement au cœur par la voie des artères (pouls, tempes, région précordiale, région stomacale) et les voies respiratoires ; nez et bouche sont à ce titre rarement oubliés ; un peu moins nombreux déjà sont ceux qui ajoutent à ces voies d'accès les oreilles, et plus rares encore ceux qui font mention des yeux. De plus, lorsqu'ils mentionnent la possibilité d'une contagion par l'oeil, celui-ci ne joue pas le rôle d'une porte d'entrée banale (a) : il s'agit alors d'un mode de transmission de la maladie particulier parce que spirituel, à la façon dont le concevait le Praticien de Montpellier au Moyen Age. C'est dans cet esprit que LAMPERIERE répond par l'affirmative à la question qui sert de titre au Ch.12 de sa Première Partie : "Si les rayons et aspects fixes peuvent contagier".

-
- (a) Voyons par exemple comment la concevait en 1349 le Praticien de Montpellier (un des rares auteurs à avoir développé assez longuement ce sujet) : celui-ci dans sa Consultation (32), exposait 2 théories de la contagion : l'une matérialiste se faisant par l'air inspiré, l'autre spiritualiste, se faisant par les yeux, ceux-ci étant à l'origine des épidémies les plus virulentes et les plus meurtrières. D'après cette théorie, l'"humidité" et la "ventosité" montés au cerveau parviennent par l'intermédiaire des nerfs optiques jusqu'aux yeux du malade qui sont alors frappés de fixité ; à ce niveau la "ventosité" devient une force spirituelle qui demeure sur place en attendant de trouver quelque habitacle où elle puisse se loger. Un homme sain vient-il à passer qu'aussitôt il est intoxiqué par cet "esprit diaphane" et frappé plus vite et plus cruellement que s'il avait inspiré l'haleine du malade". L'auteur étaye cette théorie spiritualiste sur un raisonnement de Physique considérant l'oeil du malade à l'agonie comme un miroir concave qui réfléchit sur l'oeil de l'homme sain son "esprit toxique" et fait suivre cette explication d'une comparaison avec le basilic qui a la faculté de tuer celui qui le regarde, ce que l'on peut éviter en utilisant un subterfuge basé sur la propriété qu'à le basilic de "toujours regarder les choses les plus claires à savoir les yeux" : il suffira de se placer au-dessus de la tête une lanterne allumée, et devant les yeux un écran ; le basilic regardera alors la lanterne et non les yeux. De cette théorie, le Praticien de Montpellier tirait la conclusion pratique qu'il fallait, lorsqu'on visitait un pestiféré, lui demander de fermer les yeux et de se couvrir d'un drap.
- (suite p.suivante)

Mais si le regard est quelquefois cité comme mode de contagion possible au même titre que le contact, l'haloine etc... les auteurs n'en déduisent presque jamais une attitude prophylactique. En effet que proposer contre une force spirituelle ? Le Praticien de Montpellier est encore le plus discret sur ce point, bien que, nous l'avons vu, c'est au malade qu'il demande de prendre les précautions nécessaires pour ne pas exposer le médecin à la contagion. Plus tard, on rencontrera parfois le conseil de placer l'urinoir à mirer entre les yeux de l'observateur et le soleil, et la constatation qu'"il est plus dangereux de fréquenter les pestiférés de nuit que de jour" remarques dictées par le même raisonnement à savoir que la lumière (que ce soit celle du soleil, du feu ou des yeux) attire le venin. LAMPERIERE, constatant la réalité de ce mode de contagion, se contente de dire qu'il faut prendre "garde de ne se rencontrer en diamètre, ny en ligne directe, avec les yeux et la bouche du malade" (ce que JOUYSE n'avait point laissé passer : "car voulez-vous, s'écrit-il, qu'il les regarde en ligne Eliaque ? Par les cendres d'Hippocrate"). C'est pourquoi l'idée conçue par De l'ORME d'utiliser des besicles paraît d'autant plus originale (b).

C'est dans un second temps seulement (selon le texte de BERNARDIN : "Plus tard même...") que De l'ORME conçoit son costume dans sa forme définitive. Notons le fait : l'existence de ces deux costumes successifs a son importance : elle montre la progression qui s'est faite dans l'esprit de De l'ORME qui commence en quelque sorte par "faire comme tout le monde", suivre la mode de l'époque, ajoutant cependant au costume traditionnel un élément personnel; et qui ensuite, perfectionne son accoutrement par l'adjonction d'un masque muni d'un nez postiche. L'évolution semble logique. En effet le premier costume couvrait le corps,

suite (a) :

Notons que le passage se fait par le regard échangé entre l'homme malade et l'homme sain; c'est-à-dire de l'oeil à l'oeil : le point est bien précisé par le praticien de Montpellier dans son exemple du basilic : "l'esprit visible, aérien et vénéneux sortant de l'oeil du basilic passe dans l'objet, c'est-à-dire dans l'oeil de celui qui regarde le basilic". Par sa théorie du regard cet auteur nous fournit un des premiers exemples de l'application à la peste des théories platoniciennes. Notons que Guy de CHAULIAC mentionne également ce mode de transmission par le regard et que CEDRENIUS, avait déjà, d'après ANGLADA, attribué au regard le pouvoir de transmettre la maladie épidémique du III^e siècle.

- (b) On peut s'étonner cependant que nul n'ait songé avant lui à l'utilisation des verres de lunettes dont l'usage est antérieur au XVIII^e siècle puisque leur invention est généralement attribuée à R. BACON (1266) et qu'elles furent probablement connues avant, dès l'année 1150. En tous cas, au XVI^e s. leur usage est tout à fait répandu.

mais le visage (c'est-à-dire la peau de ce visage mais aussi les orifices de la face) restait à découvert sauf les yeux protégés par l'écran des verres (l'ail, la rue, l'encens ne servant qu'à corriger l'air et non à l'empêcher de pénétrer). Le second costume comble les déficiences du premier en protégeant celui qui le porte de la tête aux pieds, recouvrant le visage, qu'il fait bénéficier lui aussi d'un écran parfait en cuir, comme le reste du corps.

C - Il nous reste maintenant à essayer de savoir si ce costume si original a été porté, dans quel pays et avec quelle fréquence, s'il a rencontré une large audience ou s'il est resté le fait de quelques isolés.

Les témoignages positifs que nous avons à ce sujet, outre le texte de St. MARTIN, sont très rares.

Nous n'avons guère trouvé, sous le règne de Louis XIII, qu'une mention allant dans ce sens : c'est celle qui est faite dans un texte de Francesco PONA connu au XIX^e siècle grâce à FRARI qui le reprend sans du reste en donner la source : dans son ouvrage intitulé : *Il gran contagio di Verona* (Verona 1631), Pona fait en effet allusion à un costume qui n'est d'ailleurs pas (comme nous allons le voir) exactement identique à celui de De l'ORME.

"La cité de Lucques, dit-il, suivant l'usage des Médecins de Franco, soumis au même mal, décida que les Médecins requis revêtiraient un long manteau de drap fin ciré et qu'ils porteraient un capuchon de la même matière, avec des verres de cristal devant les yeux pour s'approcher des malades. Ainsi la voie à l'offense est moins patente ; car l'haleine maligne ne trouve pas si facilement le soupirail par où elle puisse s'insinuer pour être attirée par la respiration. Une telle sagacité ne fait supposer qu'ils utilisaient aussi des vinaigres médicamenteux, des plantes odorisantes et des antidotes appropriés. Je n'omettrai pas cependant de signaler que la majorité de ceux qui avaient accoutumé d'utiliser familièrement la Thériaque, ont péri; un tel médicament ne convenant pas aux corps impurs, surtout en été..." (161).

Nous ferons à propos de ce texte, les remarques suivantes :

1) Le costume décrit ici ne correspond pas tout à fait à celui que portait De l'ORME : il est beaucoup plus simple, fait de toile cirée et non de maroquin il ne comporte pas de bec mais seulement des verres de cristal.

2) PONA attribue la création de ce costume aux médecins français dont les médecins italiens se seraient inspirés.

3) C'est la seule mention du port d'un tel costume en Italie que nous puissions dater avec certitude de la première moitié du XVII^e siècle. En effet le masque du Lazaret de Venise dont Raphaël BLANCHARD donne une image (3) (d'après une aquarelle du Dr L. SAMBON) et que G. SALZMANN dans son article (9) décrit comme étant "fait d'une sorte de toile cirée très souple, enduite d'une substance jaune ayant la couleur et la malléabilité du diachylon (a) ajoutant : "le bec est en bronze et consiste en 2 lamelles latérales, fermées en bas par un grillage : on mettait à l'intérieur des substances aromatiques, ce masque peut avoir aussi bien été porté au XVII^e siècle qu'au début du XVIII^e.

Ce qu'on peut dire c'est que dans sa description de la Peste de Milan; G. RIPAMONTI (166) ne fait allusion à aucun costume particulier, tandis que dans sa description de la Peste de Florence, RONDINELLI (168) qui est beaucoup plus explicite sur ce sujet, donne des indications qui par leur précision même montrent bien que les Florentins utilisaient l'arsenal devenu classique depuis la seconde moitié du XVI^e siècle; s'il nous dit simplement à propos des médecins : chirurgiens et pharmaciens qu'ils "étaient vêtus de toile cirée, habitaient à part, ne pouvaient soigner d'autres malades et tenaient sur la porte de leur maison une petite affiche où était écrit en lettres capitales : "Médecin de la Santé", il est plus précis en ce qui concerne les Capucins dont il dit, nous l'avons vu, qu'ils avaient deux habits et utilisaient comme préservatif "du coton compact qu'ils trempaient dans l'Elixir et dont ils se bouchaient les narines et les oreilles tandis que les Prêtres : "s'ils voulaient s'exposer pour donner les sacrements aux infects, habitaient à part, et pour

(a) Rappelons la définition du diachylon : sorte d'emplâtre à base de cire térébentine et poix.

aller dehors portaient leur insigne ", sans parler des précautions habituelles (avoir dans la bouche quelqu'aromate, faire ouvrir les portes et fenêtres dans la chambre du malade, faire faire des feux odoriférants, surtout écouter la confession d'aussi loin que possible, se tenir de côté, interposer quelque chose "fra amendue", tenir en main une torche). Quant aux croque-morts, ils habitaient également à part et étaient également vêtus de toile cirée et "en entrant dans la chambre infecte, ils se bouchaient la bouche et le nez avec un mouchoir trempé dans du vinaigre".

Il semble donc que l'affirmation de PONA selon laquelle les médecins italiens n'avaient vraisemblablement pas utilisé avant ceux de Lucques le costume, qu'il décrit est vraisemblable.

Que penser de son allusion aux médecins français ?

Nous avons vu dans notre première partie que ceux-ci dans leurs textes théoriques se contentent généralement de prescrire, sans plus, le port d'un costume de toile cirée. Néanmoins la description de la Peste de Lyon d'une part, les relations de la Peste de Toulouse d'autre part, nous montrent que l'idée était en quelque sorte dans l'air, non pas peut-être l'idée de porter masque à bec et lunettes de cristal, mais celle de recouvrir la tête.

Ainsi à Lyon, si G. CHEVALIER (126) (qui avait été Commissaire de la Santé de 1628 à 1638) dans son "Ordre public pour la ville de Lyon" daté de 1643 mais relatif à la peste de 1628, se contente de dire que les "Chirurgiens plus exposés que les médecins" doivent porter des habits "de soye, treillis, ou drap qui ait peu ou du tout point de poil, ains soit liz et serré, les habits de peaux de senteurs sont bons, l'on peut parfumer les habits avec parfum doux avant que de les prendre et le soir on les quittant... Se faut frotter les narines, les temples, le derrier des oreilles et le poulx avec vinaigre rosat, vinaigre d'aïl, de rue ou imperial ou bien de bonne theriaque ou beaume du peru", par contre le P. J. GRILLOT (140) dans son "Lyon affligé de contagion", évoquant l'aspect des rues de la ville pendant la catastrophe, parle des rares passants qui "marchoient par les rues le visage couvert de leurs manteaux (a), des petites

(a) Détail repris par PAPON dans sa description de la Peste de Lyon (159).

boites de parfums en main qu'ils portoient au nez et à la bouche, tous se tenoient indifferemment pour suspects les uns les autres, quelques parens ou amis qu'ils fussent; mais quand on voyoit les Hospitaliers ou les Religieux deputez pour assister les malades, parez de leurs soutanes de treillis, la baguette blanche en une main, et le Crucifix en l'autre, les plus courageux changioient de couleur et leur quittoient la place en s'esloignant d'eux". On le voit, les indications données par GRILLOT sont très discrètes et on ne peut pas dire que la "livrée funeste" selon l'expression de GRILLOT, dont les Capucins s'empressèrent de se débarrasser à la fin de l'épidémie, ait été autre chose ~~que~~ celle dont parle CHEVALIER.

J. GUIART dans son étude sur la peste de Lyon au XVII^e siècle (141) reconnaît qu'aucun document contemporain n'indique qu'un costume comme celui de De l'ORME ait été porté à Lyon, tout en ajoutant sans preuves à l'appui : "En général ce costume fut employé en France au XVII^e siècle par les médecins soignant les pestiférés et il sera encore utilisé à Marseille en 1720". Il est vrai qu'il ajoute un peu plus loin, en contradiction avec cette dernière phrase (et s'inspirant sans doute des quelques mots du P. GRILLOT à ce sujet) : "Il est probable qu'au XVII^e siècle, les médecins et les chirurgiens lyonnais portaient pour le moins un costume ressemblant à celui des religieux ou des hospitaliers, c'est-à-dire une robe de pénitent, en toile cirée ou huilée, portée par dessus les vêtements avec des gants de même tissu pour explorer le poulx et les bubons des malades. A défaut de masque ils portaient vraisemblablement sous la cagoule, suspendue sous le nez, une éponge imbibée de vinaigre et ils mâchaient un fragment de racine d'angélique...".

Madame LUCENET (150) qui a récemment consacré à la Peste de Lyon au XVII^e, une étude fort détaillée et qui a dépouillé les Archives Municipales de la ville, n'a trouvé trace que d'"une casaque treillis noir avec une croix blanche avant et arrière", mais ne cite aucun document prouvant le port d'un costume avec masque à bec. C'est pourquoi rien ne prouve à notre avis que la gravure reproduite par H. MOLLIERE (156) en frontispice du livre qu'il consacre à GOIFFON et qu'il dit avoir trouvée en tête d'un exemplaire de l'ouvrage de GRILLOT, doive être datée à coup sûr de 1629 : il serait curieux en effet que GRILLOT ne dise rien d'un costume servant d'illustration à son livre,

d'autre part les arguments donnés par MOLLIERE (se basant sur les "Nouvelles Réflexions" de MANGET pour "trancher la question de date") ne nous paraissent pas convaincants : car MANGET, nous le verrons, n'attribue cette invention ni aux français en général, ni à GRILLOT en particulier, mais aux Italiens et la fait remonter aux environs de 1675; enfin cette gravure, identique d'ailleurs à celle du Traité de MANGET de 1721, n'aurait-elle pas pu elle aussi servir d'illustration à une édition de GRILLOT postérieure à 1629, ou bien encore avoir été après coup ajoutée par le relieur à une édition de 1629 ?

Ajoutons que les deux éditions de 1629 existant à la Bibliothèque Nationale, l'une en français, l'autre en latin, ne sont pas illustrées.

En revanche, le texte de P. BIENASSIS publié à Toulouse en 1629 est plus intéressant : commençant par dire tout à fait classiquement qu'"il est nécessaire pour se préserver de l'infection, de changer souvent d'habits, conformément à la saison : qui doivent estre d'estoffe lissee et polie, comme de toile, de trelis, bocaran, de camelot, taffetas, satin, de cuir, et surtout de marroquin parfumé et non de laine, de cotton, de velours, ny de panne", insistant surtout en ce qui concerne le médecin sur les mesures traditionnelles à prendre pendant et après la visite au malade, il mentionne dans la dernière partie de son Traité comme par accroc et presque incidemment, ce détail intéressant à propos des purificateurs : "Premièrement donc ayant un habit de bocaran, avec un capuçon en teste de mesme estoffe ; et estant muni de tous les remèdes et preservatifs portez en la precaution, apres avoir tiré quelques arquebuzades...", ce qui nous autorise à supposer que d'autres auteurs ont pu négliger de signaler le port de capuchons sur la tête, alors que semblable pratique n'était peut-être pas exceptionnelle.

Il reste néanmoins que dans leur ensemble, les textes historiques, pas plus que les textes théoriques, n'attirent à cette époque l'attention sur un vêtement aussi singulier pourtant que celui de De l'ORME. En effet si l'on parcourt les historiens qui ont étudié les Archives des villes de France atteintes de la peste à cette époque, on se rend compte que les mesures dont on a pu relever les traces ne font le plus souvent que reprendre des indications déjà données au XVI^e siècle :

- soit qu'elles enjoignent au médecin des pestiférés de porter des vêtements d'une couleur particulière, avec souvent une prédominance pour le rouge, ainsi, les Archives Municipales de Grenoble signalent qu'en 1628 on acheta pour le chirurgien des pestiférés "un costume de couleur amaranthe" (121) ; c'est un "chapeau rouge" et non une baguette blanche que l'on faisait porter en 1621 en Normandie à ceux qui préféraient rester en ville au lieu d'aller au Lieu de Santé (164); en Agenais, d'après COUYBA (129), les infects devaient porter outre le bâton blanc, un ruban rouge sur la tête; à Troyes, en 1632, il est spécifié que les Frères de la Charité devront dans l'exercice de leurs fonctions porter un "chaperon rouge sur l'épaule"(56) à Rouen, les conventions passées avec le médecin de la Santé en 1649 indiquent que celui-ci "sera tenu de porter robe de telle couleur telle qu'il luy sera baillée et livrée par laditte ville" (158); un peu plus tard, en 1666 lorsque la peste sévit à Dunkerque, on y trouve comme en Flandre, des "Rougemaîtres"; un extrait des Archives de Bergues daté de 1669 (149) précise bien, parmi les conditions fixées au rougemaître engagé par la ville, qu'il "recevra 100 florins par mois, un manteau rouge écarlate et une baguette blanche "; ces vêtements de couleur n'ayant, comme la baguette comme les clochettes, qu'une valeur de signal.

- soit qu'elles indiquent la nécessité pour le médecin de peste de se vêtir d'un costume préservatif de genre traditionnel.

C'est ainsi qu'à Auxerre en 1627, à l'approche de la peste, on nomme un chirurgien auquel on fournira "s'il y avoit contagion, "un habit de camelot"" (64).

Pour la région d'Agen, le Dr COUYBA (s'appuyant en particulier sur le mémoire daté de 1629 d'un Maître tailleur donnant le détail de ses dépenses pour "les chirurgiens exposés" indique que les "chirurgiens portaient la bourguignotte, la culotte et le gilet de treillis noir; les aides, la casaque; les corbeaux, le "cazaquon" de toile de maison" (129).

A Dunkerque, en 1666 les religieux portaient par dessus leur robe un second costume de toile cirée (l'un d'entre eux, qui se dévoua particulièrement à Lille en 1667, fut surnommé de ce fait le "Père Luisant" (149).

A Aix-en-Provence, un Règlement daté du 17 Juillet 1629 indique à propos des habitants qu'ils "se vêtiront de Camelot ou Toile selon la condition et commodité d'un chacun, en changeant d'habits chacun jour et plus souvent qu'ils pourront, en exposant ceux qu'ils quitteront au devant du feu, et iceux parfumer pour à l'après diné en prendre d'autres..." (art.LII) et à propos des Parfumeurs qu'avaient d'entrer dans les maisons infectées, ils "feront des habits de Trelis ou grosse Toile, lesquels iront jusques à demi jambe en forme de Casaque avec les bas de même..." (Art.LXII), tenue complétée par un mouchoir trempé dans le vinaigre qu'ils "mettront devant les yeux et la bouche, en laquelle tiendront encore de racine d'Angélique ou écorce de citron ou gerofle, et porteront de plus chacun un petit Fagot allumé au tour d'un bâton..." (art.LXXI) (116).

Tandis qu'à Gap où la peste fit son entrée en 1630, les capucins désignés pour le soin des pestiférés "passèrent par dessus leurs habits des casagues de toile grise, qui descendaient jusqu'à mi-jambe, chaussèrent des bottines, et mirent des gants qui avoient seulement les deux doigts sacrés ouverts afin d'empêcher autant que possible le contact avec les pestiférés" (136).

Le seul texte historique donnant l'indication d'une protection plus particulière du visage est celui que fournit PORQUET rapportant à propos de l'épidémie de peste à Elbeuf l'ordonnance du 23 Septembre 1636 par laquelle les Frères de la Charité furent autorisés à continuer les inhumations de pestiférés à condition de prendre les sages précautions de se vêtir pour leur triste besogne de "casagues, chaperons et toques de toile gommée, qu'ils déposeraient sous les galeries du cimetière après l'inhumation faite, et qu'ensuite les frères passeraient dans les flammes d'un feu qui serait fait dans une cuisine de cimetière pour après vaquer à leurs affaires" (100).

En conclusion, nous pouvons affirmer que le costume préservatif qui est le plus souvent cité à cette époque est l'habit de treillis ou de toile cirée, ce passage de F. RANCHIN de Montpellier auteur du très célèbre "Traité nouveau, Politique et Médical de la Peste", publié en 1640, réédité en 1720 et considéré à cette époque par les Marsoillais comme un livre de référence, nous paraît plus représentatif de l'attitude adoptée vis-à-vis de la préservation pendant la première moitié du XVII^e siècle que le costume de De l'ORME :

"Premièrement, je trouve fort bon de passer les habits sur le feu au retour des maisons infectes, et les souliers aussi, parce que l'on peut marcher sur les crachats : même les Pères pourront présenter le visage sur la flamme en passant. Se serviront d'un habit de treillis, comme n'étant pas susceptible des vapeurs infectes. Je regarde aussi qu'il sera bon de bander un linge délié jusques au dessus du nez, afin que l'air infect ne se communique pas sitôt à la respiration, à condition néanmoins que celui qui confesse puisse parler. Et quant aux flambeaux aromatiques, il faudra mettre en poudre du benjoin, du storax, de l'encens et en saupoudrer bien les meiches, puis les couvrir de cire blanche. Il est vrai que cette fumée ne sera pas si agréable, ny aux Religieux, ni aux malades, mais c'est assez qu'elle chasse l'infection. Quant aux préservatifs de la bouche, je trouverais à propos de faire prendre avant que partir du logis, une cuillerée d'eau thériaque, ou du mithridat, ou d'Opiata Salomonis, ou une tablette d'Alkermes, et tenir à la bouche un petit bout de la racine d'angélique; et pour le demeurant, il se faut recommander à Dieu". (63).

II - LE SIECLE DE LOUIS XIV ET LA GRANDE PESTE DE 1656

Si la première moitié du XVII^e siècle ne nous apporte guère de témoignages concernant le costume de Peste tel que l'avait imaginé De l'ORME, il en va différemment de la seconde moitié du siècle. En effet plusieurs documents nous donnent l'affirmation qu'un costume de ce type a bien été porté, en particulier par les médecins italiens et ceci à l'occasion de la Peste de Rome de 1656.

A - Le plus important de ces documents est l'Histoire LXXI de la Centuria V des "Historiarum anatomicarum et medicarum rariorum" de Tjonas BARTHOLIN.

Ce chapitre a pour titre "Habitudo Medici in Pestilentia". BARTHOLIN, après avoir renvoyé à Hippocrate dont on sait le désir de sobriété et de décence qu'il avait en ce qui concernait le vêtement de médecin ("haud curiosum, dit Bartholin, nec diffluentem aut superfluum sed... decenter compositam, explicatam, aequalam in cubitis et humeris" : (il demandait que le vêtement ne soit ni recherché, ni négligé, ni surchargé, mais... arrangé avec décence, vague, uni, sur les épaules et les bras), ajoute : "Si la contagion pestilentielle requiert

la présence du médecin ou du chirurgien, il faut choisir un vêtement assurant plus de sécurité que celui qui est conçu pour l'élégance de la parure. Je me souviens qu'en France les chirurgiens lors d'une épidémie de peste avaient revêtu un costume singulier, taillé non dans de l'étoffe ou de la laine, auxquels les semences du venin adhèrent facilement, mais dans du lin tissé serré et lisse, vêtement tout uni et sans poils, qu'ils déposent lorsqu'ils sont de retour après avoir soigné les malades contagieux. Les Italiens imitent cette technique et dans la peste qui ravagea récemment la ville de Rome et les cités voisines en 1656 nous avons appris que les Médecins étaient munis d'un singulier costume, comme le révèle la gravure qui nous a été transmise." Après une digression sur le costume des médecins de l'antiquité (bonnet d'affranchi et dans la main gauche un bâton sans noeuf) BARTHOLIN reprend : "Devant le visage est placé un masque enduit de cire et également sur toute la tête, afin que les cheveux ne s'impregnent pas de miasmes" (ici se place une remarque sur l'avantage pour le médecin de sacrifier barbe et cheveux longs "auxquels adhère l'haleine fétide des malades"). Enfin leurs yeux sont protégés par des lunettes et leur nez dissimulé sous un rostre allongé, plus long que lui, de façon à contenir des substances alexipharmiques et parfumées, destinées à être inhalées par le médecin. Ces parfums, Rod. de CASTRO dans sa Méd. Polit. livre 3 chapitre 4 les condamne en partie parce qu'ils sont désagréables aux femmes, en partie parce qu'ils correspondent à un luxe effeminé. Mais il est digne de pardon le Médecin qui se pourvoit du nécessaire pour survivre plus longtemps dans l'intérêt des besoins d'autrui"... C'est donc protégés par ce costume correspondant davantage à la nécessité et à la sécurité qu'à la décence que les Médecins visitent les infects et que les chirurgiens touchent en toute sécurité les bubons, palpent un corps que ses phlyctènes rendent repoussant et prognostiquent une issue fatale s'ils ont senti ces bosses (le hoquet s'y ajoutant de surcroît) qu'un chirurgien engagé pour le soin des malades m'a assuré avoir été constamment de pronostic mortel dans notre grande épidémie de peste de 1619" (II7).

Dans ce texte mêlant à plaisir et dans le désordre Anciens et Modernes, comportant des contradictions, des incohérences et des imprécisions, BARTHOLIN nous apporte cependant :

1°) Confirmation d'une part de ce que nous disions au chapitre précédent concernant la France, à savoir que les médecins n'y portèrent point l'habit avec masque à bec. BARTHOLIN ne parle pas non plus, il est vrai, de toile cirée, ni de maroquin mais simplement de lin "compressum et aequale", de "vestis simplex et glabra". Les indications données par BARTHOLIN sont encore une simplification par rapport aux textes que nous avons vus.

2°) Une date et un lieu de naissance pour le costume de Peste avec masque à bec : Rome, 1656;

3°) Une illustration faisant pendant à son texte, qui nous met sous les yeux un costume complet, comportant effectivement bec et lunettes, plus complet que la description décousue et coupée de nombreuses digressions qu'il nous donne. Remarquons cependant que BARTHOLIN considère avec logique que barbe et chevelure sont au même titre que la laine et autres, susceptibles de retenir l'infection. Notons également la mention du bâton dont il juxtapose la signification symbolique qu'il pouvait avoir pour les médecins de l'antiquité et la signification pratique (commerce avec les infects) que lui donnent les Modernes comme DIEMERBROECK.

4°) Ce texte pose un problème dans la mesure où il n'établit pas de solution de continuité entre le costume qu'il prête aux chirurgiens français et le costume porté à Rome en 1656 ("idem artificium aemulantur Itali"). Ce qui peut nous amener à faire deux hypothèses : ou bien nous demandons aux auteurs de cette époque des renseignements précis alors qu'ils n'avaient pas en fait le même souci d'exactitude que celui que nous pouvons avoir aujourd'hui, ou bien ce texte indique que dans l'esprit de son auteur le costume des médecins romains s'apparente à celui de la Renaissance, dans la mesure où il répond aux préoccupations d'inspiration fracastorienne, point que l'on retrouve dans le texte de Sb. MARTIN sur De l'ORME où les deux versions du vêtement nous sont présentées à la suite l'une de l'autre comme des variantes plus ou moins compliquées d'un même modèle.

5°) Enfin, comme dans de nombreux textes sur le costume (en particulier celui de De NANCEL) nous retrouvons dans le texte de BARTHOLIN l'idée que le

port de ce costume "singulier" "extraordinaire", disait St. MARTIN, pose presque un problème d'éthique médicale : le médecin doit-il sacrifier la dignité recommandée par Hippocrate à l'efficacité exigée par sa tâche ?

6°) Ajoutons qu'une certaine popularité restera attachée à cette Histoire 71 de BARTHOLIN : c'est sur elle que RIVINUS, vingt ans plus tard, s'appuiera pour illustrer sa théorie selon laquelle la peur est responsable de la Peste, comme nous le verrons plus en détail un peu plus loin; citons seulement ici le paragraphe 9 du chapitre V de sa Dissertation sur la Peste de Leipzig année 1680 dans lequel Rivinus écrit : "C'est pourquoi il ne faudrait pas s'étonner si le malade mourait subitement en voyant apparaître cette espèce de spectre italien difforme et horrible à voir avec son rostre gigantesque, ses yeux de verre, sa cagoule déplacée et son manteau lui tombant jusqu'aux talons masque diabolique sous lequel s'avançaient les Médecins pendant la peste de Rome de l'année 1656, comme on peut le voir dans Thomas BARTOLIN, Cent.V, hist. 71". (167).

B - Le poème populaire, daté du XVIII^e cité par NOHL (35) et que nous traduisons ici indique que des gravures représentant le "Docteur-Boc" devaient circuler en Europe à cette époque.

"Comme on peut le voir ici représenté
C'est ainsi qu'à Rome les médecins apparaissent,
Quand auprès de leurs patients ils sont appelés,
Dans les lieux où la Peste consterne,
Leurs chapeaux et leurs habits, de nouvelle façon,
Sont faits de tissu huilé, de couleur sombre,
Leurs bonnets sont dessinés avec des verres,
Leurs becs remplis d'antidotes,
Que l'air vicié ne peut traverser,
Ni au médecin causer la moindre alarme,
La baguette à la main doit servir à montrer
Leur noble tâche partout où ils vont".

De fait, on connaît, outre la gravure de BARTHOLIN, deux gravures très voisines : celle de GERHART ALTZENBACH de Cologne et celle de PAULUS FURST de Nuremberg (qui, d'après la mention faite sur la gravure de FURST ont pour origine une esquisse "ad vivum" de J. COLUMBINA).

La gravure d'ALTZENBACH (160) est identique quant au personnage représenté à celle que reproduit BARTHOLIN; il s'y ajoute seulement une légende en 3 langues : latin, français, allemand, expliquant qu'il s'agit là (nous respectons l'orthographe de la légende en français) : d'"un habit contre la morte, lequel portent les Docteurs en Médecine à Rome quand illz vont visiter Les infectes de la peste pour les guerir et ayder se conservant ainsi hors de L'infection L'habit est long iusques au talon, faict de la toille enciré. Le visage est tout couvert : devant les yeux port il des lunettes du crystealle devant les narines comme un long bec d'oiseau, plein des bons espices et odeures. Les mains sont couverts des gants, en la main portil une Longe vergette par quelle Luy donne a connoistre ce qui fault faire".

La gravure de Furst reproduit le même personnage inversé que le graveur a situé dans un décor représentant à droite une ville (probablement Rome), à gauche le même médecin en miniature dont l'approche fait fuir une bande d'enfants. Enfin, au-dessus du bâton tenu de la main droite par le médecin est dessiné un sablier flanqué de deux ailes, surmonté de l'impératif "dele" (détruis). Le titre de la gravure est : "Der Doctor Schnabel von Rom." c'est-à-dire : "Le Docteur-Bec de Rome". Un petit poème mêlant mots latins et allemands entoure des deux côtés le personnage; le contenu en est le suivant : "Prenez comme une fable ce qui est écrit du Docteur-Bec qui fuit la contagion et augmente ainsi son salaire. Il cherche à rogner les cadavres comme les corbeaux sur le fumier. Ah croyez-moi, n'allez pas là-bas, car à Rome règne la Peste. Qui ne devrait pas s'effrayer de sa baguette ou bâton avec lequel il parle alors qu'il était muet et exprime son avis. Comme plus d'un il accorde foi sans doute à la tentation d'un noir démon. Son enfer s'appelle Bourse et Or, l'âme qu'il va chercher". Enfin au bas de la gravure on lit :

"Habit contre la Mort à Rome année 1656"

"Ainsi vont les Docteurs en Médecine à Rome quand ils visitent les personnes frappées de la Peste pour les soigner et les questionner; pour se protéger contre le venin un costume de toile cirée, le visage est masqué, aux yeux ils portent de grandes lunettes de cristal; contre le nez un long bec rempli d'aromates dans la main gantée ils tiennent un long bâton avec lequel ils indiquent ce que l'on doit faire et utiliser".

Enfin le Musée Médico-Historique de Zurich conserve d'après l'article de C. SALZIANN (9) une gravure à peu près semblable à celles dont nous venons de parler; intitulée en allemand : "un vêtement contre la Mort", elle s'accompagne d'une légende dans laquelle on lit : "gravure originale du vêtement avec lequel Messieurs les Docteurs en Médecine visitaient et soignaient dans la ville de Rome les malades infectés de Peste; l'habit et le chapeau sont de toile cirée avec des yeux de cristal fixés; à la place du nez un bec, lequel est plein de choses odoriférantes contre l'infection. Ils portent dans la main un bâton avec lequel ils indiquent leur profession et opération. Année 1656".

(Notons que ce dernier texte donne au bâton une signification plus conforme à la vraisemblance historique).

On le voit, ces gravures sont toutes d'origine germanique. Le commentaire qui y est joint se réduit pour celle d'ALTZENBACH et celle de ZURICH à une description sommaire de la gravure qu'elles datent et localisent, tandis que celle de FURST y ajoute un poème ironique que n'aurait pas renié un RIVINUS.

C - Plus tardivement au début du XVIII^e siècle, MANGET ou plutôt l'éditeur de son Traité de la Peste en 1721 signale à propos de la fameuse gravure ornant la page de garde de cet ouvrage (sur lequel nous reviendrons dans notre chapitre suivant) : "L'habit exprimé dans cette figure n'est pas une chose de nouvelle invention, et dont on ait commencé l'usage dans la dernière Peste de Marseille : Il est d'une plus vieille date, et Messieurs les Italiens ont fourni à peu près de semblables figures, depuis fort longues années..." (152).

Dans ses "Nouvelles Réflexions sur la Peste" parues à Genève en 1722, MANGET lui-même cette fois, précise à nouveau :

"Messieurs les Médecins Italiens se sont avisés depuis assés long-temps, outre la pratique des autres methodes préservatives, de se servir d'habits accompagnés de masques garnis d'un nés en manière de bec, dont ils remplissoyent la pointe de drogues aromatiques, d'une odeur propre à combattre la force du venin pestilential." Puis, un peu plus loin, après avoir fait remarquer qu'il " n'est pas celui qui s'est avisé de mettre cette figure à la tête de son Traité", il ajoute que cette figure "n'est pas cependant tellement nouvelle, que lui-même Auteur du-dit Traité, n'en ait déjà veu des estampes il y a plus de cinquante cinq ans, et lor qu'il étoit jeune écolier en Philosophie" (153).

D - Les textes - En conclusion, on peut dire à propos du port de ce costume lors de la Peste de Rome qu'il y a au moins une certitude : c'est qu'un certain nombre d'estampes ont circulé de par le monde médical et ont donné créance à l'idée qu'à Rome en 1656 les médecins avaient porté un tel costume.

Qu'en est-il en fait ? Et faut-il avoir devant ces estampes le même scepticisme que MANGET ? Quelles explications plausibles pouvons-nous donner de la prolifération de ces images ? Un point en effet reste troublant : les textes les plus importants sur la Peste de Rome ne parlent guère d'un tel costume qui, s'il a été porté, a dû l'être exceptionnellement.

En effet Pierre de CASTRE dans son "Pestis Neapolitana, Romana et Genuensis annorum 1656 et 1657" (123) ne parle nulle part de vêtement, se contentant simplement de rappeler l'usage de pommes odoriférantes, de sachets à porter sur le coeur, de lotions dans lesquelles on se lavera chaque jour les mains et le nez, d'onctions à l'huile d'amande.

Carolus VALESIIUS dans ses "Commentarii de Peste et exanthematibus" (47) ne fait à propos du vêtement que reprendre des théories désormais classiques : "Il faut, dit-il, tenir le plus grand compte des vêtements : en effet ceux qui sont abondamment pourvus de fourrure, recueillent facilement les miasmes ou corpuscules visqueux contenant le venin et ne sont pas faciles à aérer; tandis que ceux qui sont glabres, dépourvus de poils, tissés serré ou moirés d'ondulations, ont moins de faculté de retenir ces corpuscules; ou bien si par hasard ceux-ci s'y

attachent, un léger souffle d'air les emportera pour les pousser ailleurs..." et il conseille par ailleurs l'usage de l'éponge trempée dans différentes préparations. G.B. BINDI dans sa "Loimographia centumcellensis..." (120) conseille lui aussi que "les vêtements doivent être parfaitement propres et faits, s'il est possible, non de laine, mais de camelot, et les dessous de sois non poilue..." Quant aux orifices de la face, il les protège lui aussi à l'aide d'une petite éponge trempée dans du vinaigre rosat, par l'usage de pommes d'ambre et il fait enduire d'huile anti-venin "narines, tempe, mains, plantes des pieds, région précordiale, creux poplités et aisselles".

G. GATTA ("Di una gravissima peste" (138) ne consacre que quelques lignes au sujet de la préservation, recommandant aux médecins et aux confesseurs de "se tenir à l'air libre, contre le vent, en portant au nez la bonne odeur d'un vinaigre fort ou de la thériaque, sans prendre l'haleine des malades, ni l'air sortant de la literie..."

Le Père Maurice de TOULON qui fut appelé à Gênes lorsque l'épidémie gagna cette ville, pour y mettre en pratique les mesures de désinfection préconisées par lui, écrira dans son Traité de la Peste connu sous le nom de "Capucin Charitable" "Leurs vêtements seront d'étoffes serrées et rasées qui ne montrent point le poil, comme de tafetas, de tabit, de camelot, afin que le mauvais air ne s'y attache pas aisément. Ils vêtiront leurs valets de trolis ou toile cirée. Leur linge et ceux de Table et du Lit seront très blancs et changés souvent" (155).

Le célèbre Père Jésuite Athanase KIRCHER qui était présent à Rome en 1656 dans son "Scrutinium physicomedicum" (145) insiste bien sur la capacité pour les petits vers responsables de la peste qu'il avait cru observer au microscope, d'adhérer à toutes sortes d'objets et en particulier aux "tissus, morceaux d'étoffes, vêtements, peaux, tapis, cuirs," mais n'en tire dans son livre aucune prophylaxie spécifique concernant le vêtement.

Enfin et surtout, l'ouvrage monumental du Cardinal GASTALDI qui fut nommé lors de la Peste de Rome Commissaire Général des Hôpitaux, puis Commissaire Général de la Santé, ouvrage qui contient non seulement un récit de la Peste de Rome, les textes des Décrets pris par la ville, mais encore des considérations per-

sonnelles du Cardinal, ne font pas d'allusion explicite au costume représenté par les gravures. GASTALDI donne pourtant des indications extrêmement précises sur la tenue qui doit être adoptée par les "Ministri Loemocomiorum" : ceux-ci "doivent quitter, dit-il, les vêtements de laine qui sont poilus et retiennent les germes de Peste, ils doivent déposer aussi les vêtements souillés de taches de graisse auxquels les miasmes pestiférés adhèrent facilement et de façon tenace ils doivent utiliser des vêtements de soie, mais fins et légers ou encore des vêtements de lin enduits de cire, ou bien de cuir ce dernier est ce qu'il y a de mieux tant à cause de son caractère lisse que de la trace de chaux laissée dans sa préparation, trace qui a le pouvoir de préserver de la souillure de l'air. Gregorius ROSCIUS, qui soignait les infects lors d'une épidémie à laquelle il échappa et qui supporta sans dommage l'haleine des malades, enduisit les vêtements dont il se servait d'huile de graine de lin, de litharge et de vert de gris ; il faut de plus purifier par ces fumigations à base de vinaigre les vêtements qu'on vient de dépouiller afin de dissiper les miasmes qui ont pu, dans la journée, s'y accrocher. Il est bon en outre de se protéger les mains et le visage par des adjuvants externes, secs et froids, et pour ce, le meilleur sera de laver ces parties d'eau très froide, mêlée de vinaigre, de jus de citron et d'autres liquides de ce genre qu'on y versera; quant aux autres parties du corps qui sont dissimulées par les vêtements il ne faut pas les recouvrir complètement afin de ne pas empêcher l'évaporation de la transpiration. Il ne faut pas approcher des infects à jeun mais se refaire des forces avec quelque nourriture et un peu de vin. Quelques uns prônent la figue sèche, la rue, l'ail, la noix, ou d'autres choses de ce genre afin que si quelque exhalaison maligne s'est insinuée dans le corps, elle en soit chassée par la chaleur de cet aliment; de fait ce genre de substances, une fois avalées, répandent dans le palais de nombreuses exhalaisons et la bouche qu'elles ont occupée les premières, ne peut plus recevoir les exhalaisons nocives provenant de l'extérieur, ou, si elle en reçoit quelque une, la chasse plus facilement. En même temps, il faut utiliser des parfums pour obstruer les narines; mais il existe deux sortes de parfums : les uns plus chauds, à base de baume, musc, ambre jaune, zibeth et d'autres substances semblables très agréables qui dilatent en quelque sorte les narines, les autres sont froids comme ceux qui proviennent du vinaigre, du jus de citron et autres produits du même ordre qui semblent plutôt contracter les narines; la première

catégorie de parfums n'est pas à recommander car les narines trop largement ouvertes sous l'effet du plaisir risquent d'aspirer en même temps que le parfum le miasme pestilentiel provenant de l'air, aussi vaut-il mieux utiliser la seconde catégorie de parfums que nos Médecins avaient l'habitude de préparer sous forme d'éponges pleines de vinaigre, imprégnées parfois de soufre; pour leur propre protection, lorsqu'ils visitaient les malades, détournant toujours le visage, ils filtraient l'air par des éponges de ce genre.

Jean Luc JANET, premier médecin pour toute la Bourgogne, prônait les parfums à base de vinaigre rosat avec une égale quantité de fleurs d'oranger, parfums qu'assurément peuvent employer non seulement les Ministres qui se dévouent auprès des infects, mais aussi tous les habitants de la Ville frappée par l'épidémie. En outre les Ministres des Lazarets doivent veiller à ne toucher les malades qu'avec des doigts imprégnés de vinaigre et à ne leur parler qu'en tournant la tête du côté opposé, de préférence du côté où il n'y a pas de courant d'air se dirigeant vers le bien portant; bien plus il sera utile, s'il n'y a aucun courant d'air, d'agiter l'air avec un éventail dans la direction opposée à celui qui parle afin de refouler les exhalaisons malignes"(137).

Ce texte théorique dont nous donnons un assez large extrait afin de montrer qu'au XVIII^e siècle les mesures prophylactiques demeurent très traditionnelles doit être complété par un décret pris à Rome le 3 Août 1656 et dont GASTALDI nous communique le texte : "Il convient que les Médecins et Chirurgiens sus-dits soient reconnus lorsqu'ils circulent à travers la cité de façon à ce qu'on puisse les éviter, sous peine de la vie, qu'il leur soit imposé quand ils pratiquent de leur plein gré et qu'ils se mêlent aux personnes saines, qu'il leur soit imposé sous peine du même châtement de porter à la main à travers Rome une baguette longue d'au moins 6 pieds et à découvert de façon à ce qu'elle soit vue de tous, et que leur pratique puisse fuir; les serviteurs devront en outre porter l'habit de taffetas et de toile cirée".

Il semble donc si l'on en croit GASTALDI qui était bien placé pour avoir connaissance de ce qui se pratiquait à Rome, que les médecins romains n'avaient à tout le moins pas l'obligation de porter l'habit avec masque à bec. L'ont-

ils effectivement porté ? Dans son histoire de la Peste de Rome qui ouvre le Traité, GASTALDI n'en parle pas : il cite seulement le cas d'un médecin original qui, dit-il, avait "ordonné qu'on portât devant lui un flambeau de cire et un vase plein de vinaigre dans lequel il se trempait les mains avant d'approcher les malades pour leur prendre le pouls et qui s'était fait faire un habit de lin nouveau trempé dans de la cire qui le recouvrait entièrement de sorte qu'il semblait cousu dedans (ut videretur insutus).

D'autres documents relatifs à la Peste de 1656 nous sont fournis par DE RENZI dans son "Napoli Nell'anno 1656" (165); dans l'appendice de cet ouvrage l'auteur rapporte plusieurs témoignages : l'un nous apprend qu'à Modugno "les prêtres administraient le St Sacrement avec des vêtements longs et avec un capuchon sur le visage et leurs vêtements étaient en toile cirée et avec de la poix (incerate e con pece). "tandis que "les serviteurs (des médecins) allaient vêtus comme des marins (vestiti alla marinaresca) avec des vêtements, des capuchons et des gants cirés et avec de la poix (incerati e con pece) et quoique les dits vêtements fussent peu utilisés, cinq se firent faire l'habit et c'était comme s'ils fraternisaient avec le mal" (Raconto della peste netta città di Modugno, sua origine, governo, medicina, e purificazione del dottor Vitangelo Maffei Deputato della sanità); l'autre texte extrait d'une "Relation écrite par le Curé de Amalsi D. LORENZO de VIVO... dans le Livre ou Registre des Morts de cette Eglise Cathédrale "allant de l'année 1642 à 1734, indique pour l'année 1656 : "Le procédé que j'ai utilisé pour administrer les Sacrements est le suivant,....: après m'être bien lavé les mains, le visage, le cou et avoir aussi baigné mes cheveux de vinaigre et de thériaque, j'ai ôté ma soutane et me suis revêtu d'un sac entièrement mouillé de vinaigre; et comme ce sac mouillé tachait tous mes vêtements de dessous, il me fut nécessaire de mettre sous le sac en question un second sac sec après quoi je me suis attaché sur le nez et la bouche une éponge imbibée de vinaigre avec les lunettes cousues, et avec les mains couvertes par les manches de ce sac mouillé, j'allai, administrant tous les sacrements....".

Ces témoignages, tant celui de GASTALDI que ceux des chroniqueurs rapportés par DE RENZI, montrent bien que lors de la Peste de Rome un certain nombre de

médecins ou de prêtres utilisèrent des procédés de protection un peu plus complexes que les vêtements recommandés par les grands auteurs; ces vêtements se rapprochent d'ailleurs davantage de ceux que décrivent PONA ou BIENASSIS que du costume inventé par De l'ORME et décrit par BARTHOLIN. La raison donnée par GASTALDI selon laquelle il ne faut pas avoir le corps entièrement couvert pour permettre à la transpiration de s'évaporer, explique peut-être que de tels procédés aient été davantage le fait des "empiriques" que des médecins ayant une connaissance approfondie de toutes les spéculations sur la Peste. Si l'on n'accepte pas cette hypothèse, il faut reconnaître au moins que les grands Traités contemporains de la Peste de Rome sont bien silencieux sur le costume avec masque à bec, vraisemblablement parce qu'un tel costume n'a point été la règle en la circonstance.

E - La critique du costume de Peste par l'Ecole psycho-somatique allemande

On peut se demander si les gravures sur la Peste de Rome qui ont inspiré¹ le texte de BARTHOLIN ont connu dans l'Europe entière et en particulier en Allemagne une telle popularité parce qu'elles représentaient pour leurs auteurs un témoignage fidèle de la grande catastrophe qui s'était abattue sur l'Italie et parce qu'elles illustraient un mode de défense reconnu par tous, ou bien au contraire, comme semblent l'indiquer les légendes humoristiques qui accompagnent certaines d'entre elles, parce qu'elles n'étaient qu'un moyen de ridiculiser la corporation médicale dans ce qu'elle pouvait présenter de retardataires pour les esprits les plus avancés du siècle. En particulier on ne peut pas ne pas mettre en liaison ces gravures, la plupart d'origine germanique, avec un courant de pensée qui connaît un certain développement dans l'Allemagne de la fin du siècle de Louis XIV.

Deux textes, l'un de 1680, celui de RIVINUS, l'autre de 1704, celui de GERSTMANN, confirment cette hypothèse.

On sait que A.Q. RIVINUS est essentiellement célèbre dans l'histoire de la Médecine par sa critique des médications traditionnelles ("Censura medicamentorum Officinalium"). Dans sa "Disertatio de Leipsiensi peste anni 1680", il appuie

sa critique de la cure et de la prophylaxie classique de la Peste sur une théorie psychologique faisant de la peur la cause essentielle de cette maladie;

Cette théorie a certes une origine très ancienne mais l'originalité de RIVINUS par rapport à PARACELSE ou VAN HELMONT par exemple, vient du fait qu'il dépouille de tout mysticisme sa théorie psychosomatique; s'il en est partisan, c'est d'une part en raison du caractère hypothétique des diverses théories antérieures de la Peste et d'autre part en fonction d'un examen qui se veut objectif des conditions dans lesquelles la Peste se produit; par ailleurs RIVINUS insiste abondamment non seulement sur la vanité des préservatifs employés mais encore sur leur caractère dangereux : ainsi par exemple blâme-t-il le zèle de ceux qui voulant purifier l'air, ne font que le rendre irrespirable par des fumigations asphyxiantes, de même pour lui l'attitude terrorisée des médecins et les mesures préservatives qui découlent de cette terreur contribuent également à créer ce climat de panique qui, en tourmentant les imaginations de la crainte d'une mort quasi inévitable, les rend par la même victimes de la Peste qui n'est pour RIVINUS que ce que nous appellerions une maladie nerveuse (RIVINUS met en effet surtout en avant les symptômes d'atteinte du système nerveux).

"Que croit-on qu'éprouvera le malade si le Médecin refuse absolument de le voir, ou si, allant le voir, il s'immobilise sur le seuil de la chambre, ou si, après être entré il se bouche le nez et la bouche, ose à peine prendre le pouls, et si s'essuyant et se lavant aussitôt les mains, il défile à toute allure". (167).

On se doute que le costume avec masque à bec ne peut-être que pris à parti par RIVINUS dont il étaye évidemment la thèse.

Positivement, l'attitude du médecin consistera à dissimuler le diagnostic de sa maladie au patient; d'autre part si les parfums en excès sont un mal dans la mesure où ils peuvent corrompre la pureté de l'air, on pourra néanmoins admettre leur usage pour éviter la nausée dont on peut-être saisi dans la chambre des malades; enfin on acceptera que les timides utilisent des "amulettes" "qui n'ont pas d'autre usage que de donner de la grandeur d'âme à ceux qui font

confiance à ces préservatifs et leur font moins craindre la contagion. "Bref RIVINUS veut enlever à tous les préservatifs traditionnels leur caractère soit excessif soit dangereux; pour lui ce n'est pas un moyen de lutter contre une contagion qui n'a d'autre existence que mentale; il admet néanmoins un usage modéré de ceux-ci et détourné du sens traditionnel qu'on leur donnait, dans la mesure où il en fait soit des placebos, soit des moyens de corriger les effets secondaires d'une maladie essentiellement mentale.

On reconnaît dans cette double attitude à la fois positive et négative face aux mesures de préservation, la position qui sera adoptée par la mission de Montpellier lors de la Peste de Marseille : elle aussi reconnaitra la Peste mais la dissimulera au public, elle aussi ne croira pas à l'efficacité des préservatifs, elle aussi justifiera l'emploi des parfums non point tant pour combattre la contagion que pour vaincre la nausée provoquée par l'abondance des cadavres.

Le texte de B.F. GERSTMANN montre que RIVINUS n'a pas une position isolée : dans son "Tumulus Pestis" de 1704, GERSTMANN déclare en effet que pour sa part il n'a utilisé qu'une éponge imbibée de vinaigre de rue, uniquement dans le but de chasser les mauvaises odeurs et l'envie de vomir auprès des malades. Car pour lui aussi "la cause de la peste ne peut être enlevée ni supprimée par aucun médicament, puisqu'elle n'a pas d'existence réelle dans le corps comme les autres causes, mais qu'elle naît précisément quand l'imagination est saisie par l'idée de la Peste ou quand les pestiférés offrent à nos sens un spectacle horrible". Il en résulte qu'il faudra éviter de présenter aux malades des images de tristesse et de désolation et il ne manque pas de remarquer à propos du costume :

"Est-ce que cela rendra courage au malade et le soulagera de voir le médecin arriver auprès de lui avec un rostre affreux, des yeux de verre, des vêtements enduits de cire et ainsi par son aspect terrifiant plus semblable à un diable qu'à un homme ? Ne lui inspirera-t-il pas de la terreur ? Il n'adoucirait pas la maladie puisque le malade voit le médecin se mettre soigneusement en garde contre lui, se retirer loin du lit, refuser de lui prendre le pouls, n'entrer dans sa chambre sans qu'elle ait été auparavant remplie de fumigations et se retirer aussitôt

précipitamment. Il se dira que sa maladie est tout à fait désespérée et désespérera complètement de sa guérison" (139).

F - LA SURVIVANCE DES MESURES TRADITIONNELLES

Néanmoins, de nombreux auteurs continuent de recommander les mesures traditionnelles : c'est le cas en particulier de DIEMERBROECK (133) qui, dans le chapitre VI du Livre II de son Tractatus de Peste, écrit : "A ceux dont l'état de fortune plus brillant permettait des dépenses un peu plus grandes, je conseillai de porter des vêtements de fine soierie (serico) d'une étoffe qui soit ondée ou satinée ou autre chose d'équivalent ; aux autres de moindre condition, des vêtements de fine laine, camelot ou laine et soie (bonbacina), ou de cuir léger ou autre matière équivalente. D'autre part j'ordonnai que ces vêtements soient toujours tenus dans un état de propreté resplandissante, tandis que les autres vêtements faits d'une étoffe de laine plus grossière seraient réservés et conservés pour d'autres temps exempts de peste." Et l'auteur, dans l'Annotation XVII de ce même chapitre explicite ces mesures en prenant appui sur Mercurial et M. FICIN. Cependant, dans la dernière partie de son Traité consacrée à la conduite de Diemberbroeck lui-même lors de la peste de Nimègue, celui-ci ne revient pas sur la question des vêtements, ne mentionnant que les mesures d'hygiène, surtout alimentaires prises par lui, citant quelques préservatifs et terminant par le fameux éloge du tabac : "Sur les dix heures lorsque je le pouvais je fumais une pipe de tabac; et aussitôt après le dîner deux ou trois; ce que je reiterra après le souper, quelquefois même dans le milieu de l'après-midi je ne laissais pas de fumer encore quelque pipe en passant; & si je me sentais incommodé par la mauvaise odeur des pestiférés, alors je quittais tout, & à quelque heure que ce fût, je me mettais à fumer 2 ou 3 pipes. Car je l'avancera franchement, je n'ai point trouvé de meilleur préservatif contre la peste que le tabac; mais il faut qu'il soit bien conditionné & que les cordes qu'on en fait soient faites de feuilles bien mures. C'est par ce moyen qu'avec la grace du Seigneur je me suis préservé de la peste; mais je n'ai plus continué le tabac quand cette maladie a été cessée. Le tabac est un remède dont il faut user par raison, & auquel il est dangereux de s'accoutumer."

Enfin DIEMERBROCK consacre une de ses remarques (Annotation X, ch.III du Livre II) au danger qu'il y a à côtoyer ceux qui sont au contact des infects et en particulier les croque-morts et à l'intérêt de leur faire porter un insigne permettant de les reconnaître et de les éviter.

A. DEUSING, de Groningue, reprend également la théorie des "fomites" citant M. FICIN et FRACASTOR, et termine son chapitre tout à fait classique sur la préservation des particuliers, par la mention de gants parfumés, de pommes d'ambre et d'éponge imbibée de vinaigre aromatique et de thériaque (132).

En France, très nombreux sont les ouvrages du type de celui qu'un Marin HAMEL (142) de Rouen, par exemple, consacra à la préservation de la peste : mais nous citerons plutôt quelques lignes de celui d'Isaac QUATROUX (162) qui, en plus de ses prescriptions classiques : "Un chacun prendra le soin de se vestir d'estoffes lices..." "Lorsque le Pretre administrera les Sacrements aux malades... il se munira de quelques uns de nos préservatifs qu'il tiendra dans la bouche, aux narines et aux oreilles, il y mettra un legere coton imbeu de l'une de nos essences, ou du moins les entrées de telles parties emonctoralles seront frottées de l'une d'icelles"., explique longuement dans un chapitre entier traitant de cette question, (un peu dans la manière de LAMPERIERE), la fabrication de "toiles parfumées" (et préalablement cirées), dont il dit qu'elles "sont non seulement propres pour porter à la Campagne par dessus les vestements, mais aussi à envelopper les marchandises & autres choses propres à transporter... qui seront empaquetées de nos toiles cirées parfumées, les garentissant par ce moyen de contracter ny recevoir aucune mauvaise qualité".

Un ouvrage non médical, comme le Traité de la Police de Nicolas de LAMARE (147) ne nous fournit aucun renseignement supplémentaire : Le Titre 13^e du Livre IV, intitulé "de l'Epidémie, contagion ou peste" ne donne au sujet des préservatifs que les indications suivantes : "Porter pour l'odorat un citron piqué de clous de girofle, une racine d'angélique, de la rue, quelqu'autre herbe forte, ou une éponge imbibée d'un vinaigre composé; ne porter que l'un de ces préservatifs à la fois, et en changer d'une semaine à l'autre; parce que la nature estant accoutumée à un même remède, il ne produit plus d'effet.

Ne point porter sur soy de musc ny de senteur douces ; ne sortir jamais à jeun et sans avoir pris un demi verre de vin, prendre aussi quelque fois de la thériaque mais comme elle échauffe, le meilleur est de ne la prendre que lorsqu'on se croira en danger. Il faut, autant qu'on le peut, s'habiller de soye, de camelot ou de toile, et non pas d'étoffe couverte de laine, où le mauvais air s'attache plusots".

Il ne signale pour les médecins aucun costume particulier mais s'étend par contre assez longuement sur la façon de procéder des Parfumeurs dans les maisons pestiférées.

Nous terminerons ce chapitre par de larges extraits du fameux traité de L.A. MURATORI, "Del Governo della Peste et delle maniere di guardarsene" qui, élité pour la première fois en 1714, appartient par ses allusions aux pestes de Florence, Venise, etc..., au XVIIe siècle.

Dans les développements sur la tenue à adopter en temps de peste, la toile cirée, nous allons le voir, occupe une place de choix, tandis que le masque ne semble jouer qu'un rôle modeste aux yeux de MURATORI :

Ce dernier écrit à propos des croque-morts : "... il fut sagement ordonné par le crieur public que ceux-ci (comme les autres employés des Lazarets) aient à porter tous un uniforme, c'est-à-dire une vareuse de toile cirée de la même couleur, afin que chacun se tienne loin d'eux...", puis à propos de tous ceux qui ont à être en contact avec des infects ou des suspects : "Il serait particulièrement bien, et même nécessaire pour qui doit fréquenter les malades, de porter un surtout de toile cirée, ou encore de Maroquin, et d'un autre cuir mince (ceux-ci sont réputés les meilleurs de tous) ou encore de Taffetas, ou d'un autre tissu de soie, parce que les souffles chargés du venin de la Maladie s'attachent trop facilement aux vêtements de laine, mais ne s'attachent pas, sinon difficilement (à ce qu'on croit) aux Toiles cirées et aux Maroquins, de même qu'ils ne peuvent être retenus longtemps dans la Soie déployée. Il faut remarquer cependant que les habits de soie ne doivent pas être luxueux, ni trop tuyautés, ni comporter trop de plis, mais doivent se faire pauvres, et plutôt

courts, MERCURIAL ayant écrit que certains médecins de la Peste de Venise qui éclata à son époque, allèrent à la ruine pour avoir porté des vêtements longs et larges et de belles fourrures suivant l'usage d'alors. Que celui qui n'a pas de soie, ni rien de mieux, utilise au moins du Lin, ou du Chanvre, plutôt que de la Laine. Certains ont quelquefois pris l'habitude de se couvrir également le visage avec un masque, ou domino, auquel ils mettaient deux yeux de cristal; mais il n'est pas nécessaire d'être si scrupuleux". (157).

Un peu plus loin, MURATORI reprend les mesures préservatrices générales qui s'imposent à tous ceux qui circulent au dehors en période d'épidémie, et aux médecins chargés du soin des pestiférés: "Les médecins peuvent parler aux malades en les faisant venir aux portes, ou aux fenêtres, où ils les entendront décrire leur état et leur prescriront les remèdes appropriés. Si cependant ils veulent ou doivent s'approcher et toucher le pouls des pestiférés, il faut qu'ils le fassent avec les doigts préalablement trempés dans le Vinaigre, qu'ils devront toujours porter avec eux, et en tenant le visage détourné en arrière pour éviter de recevoir l'haleine du malade, en utilisant même un éventail, avec lequel ils pousseront l'air vers la personne malade, veillant à ce que le sujet sain n'inspire pas le vent venant de ce côté. Auront soin de faire de même les Chirurgiens, les Officiers de Santé et les serviteurs.

Ils ne devront pas entrer dans la chambre où se trouvent les infects sans avoir précédemment fait ouvrir les fenêtres pendant un bon moment, fait renouveler et purifier l'air de cette pièce avec quelque parfum. En outre, certains, appelés au service des malades, ont l'habitude de se boucher autant qu'ils le peuvent le nez et la bouche, et tous défendent leurs voies respiratoires (et cela suffit) avec l'éponge imbibée de vinaigre, tandis que certains se couvrent presque tout le visage avec un linge blanc imbibé du même liquide".

On le voit, les mesures de précautions les plus simples, l'éponge ou le linge trempés dans le vinaigre gardent la place prépondérante qu'ils avaient au Moyen Age.

Enfin les Prêtres, eux aussi, utiliseront un certain nombre de procédés pour se mettre à l'abri : membrane ou parchemin changé et parfumé de temps en temps, séparant confesseurs et pénitents, confessions à distance et entre 2 torches, doigts trempés dans le vinaigre au lieu d'eau après la communion, suppression des tentures aux murs de l'église; dans la chambre du malade, mêmes précautions que pour le médecin; confessions en plein air chaque fois que cela sera possible, utilisation par les confesseurs d'un "instrument de bois ou de fer (comme à Florence) pour se protéger de l'haleine des malades"; pour porter le viatique utilisation de vêtements courts, suppression de la chape, parfois même du surplis et de l'étole ("dans les Lazarets les Prêtres ont l'habitude d'approcher les malades avec leur seul habit ciré"), St Sacrement enfermé dans une bourse, etc...

CHAPITRE IV

LA PESTE DE MARSEILLE =====

On sait la place importante que la Peste de Marseille (la dernière grande peste européenne) occupe dans l'histoire de l'épidémiologie pesteuse : non seulement nous possédons d'abondants témoignages directs de ce qui s'est passé à Marseille et en Provence en 1720, mais encore, la Peste de Marseille se signale à l'attention de l'historien attentif au mouvement des idées par l'abondante littérature théorique qu'elle a provoquée dans l'Europe entière. De nombreux historiens s'étant intéressés aux multiples problèmes soulevés par cette épidémie il ne sera pas question pour nous de revenir sur l'histoire elle-même de la Peste de Marseille, désormais bien connue, mais seulement de nous attacher au problème du costume, qui, malgré les études du Dr ALEZAIS ne nous semble pas avoir été entièrement épuisé.

Ce problème, notons-le, ne naît pas seulement du choix de notre sujet, il existe déjà en 1720 sous deux formes qui nous fourniront la ligne directrice de notre plan :

1°) Les médecins ont-ils porté à Marseille à cette occasion un costume particulier ? Question historique sur laquelle les gens même de l'époque s'opposaient avec violence dans la mesure où elle mettait en jeu l'attitude réelle que ceux-ci adoptèrent devant le fléau et la part de responsabilité qu'ils prirent à sa propagation.

2°) Quelles que soient les raisons personnelles pour lesquelles les médecins se défendirent d'avoir porté un tel costume ou au contraire insinuèrent que les autres en avaient fait usage, elles ne doivent pas nous empêcher de voir que ces

conflits de personnes dissimulaient un débat idéologique. Le port du costume ou la critique d'un tel usage et en particulier le port du costume avec masque à bec a en effet une signification autre qu'anecdotique : il est symbolique de la position que chaque médecin prend devant le conflit de doctrines sur les véritables causes de la Peste que précisément l'épidémie de Marseille va raviver dans l'Europe entière.

I - LA QUESTION HISTORIQUE :

On s'est demandé, et les auteurs de "Marseille ville morte" (181) ont encore posé récemment la question, si les médecins utilisèrent lors de l'épidémie de Marseille, le costume qui sert de frontispice à l'ouvrage de MANGET et qui est ainsi décrit par l'éditeur : "Le nés en forme de bec, rempli de Parfums & oint intérieurement de matières balsamiques, n'a véritablement que deux trous, un de chaque côté, à l'endroit des ouvertures du nés naturel; mais cela peut suffire pour la respiration, & pour porter avec l'air que l'on respire l'impression des drogues renfermées plus avant dans le bec. Sous le Manteau, on porte ordinairement des Bottines à peu près à la Polonoise, faites de Maroquin de Levant; des Culottes de Peau unis, qui s'attachent aux dites Bottines & une chemisette aussi de Peau unie, dont on renferme le Bas dans les Culottes, le Chapeau & les Gants sont aussi de même Peau." (152).

Cette gravure et son commentaire eurent, on le sait, une large diffusion et donnèrent à croire à l'Europe entière qu'à Marseille on avait fait usage de ce costume.

Ainsi J.F. BRESMAL de Liège, dans la Préface au Lecteur de son "Avis au Public pour le préserver et le garantir de la Peste..." écrit : "Il me suffit de vous donner ici la figure de l'habillement dont les Prêtres, les Médecins et les autres Ministres dédiés au service des pestiférés étoient habillés à Marseille. Monsieur MANGET (sic) nous dit dans son Traité que cet habit n'est pas de mode nouvelle en pareil cas..." (180).

De même la réédition de 1721 du "Del governo della peste" de Muzabori augmentée d'une traduction par cet auteur de la "Relation succincte" de Chicoyneau comporte une reproduction de cette gravure qui ne figurait pas dans la première édition.

D'autre part, un certain nombre d'estampes et de gravures plus précises encore indiquent dans les quelques lignes de commentaire qui les accompagnent généralement, que le costume a été porté par CHICOYNEAU lui-même : c'est le cas de l'estampe conservée à la Bibliothèque Nationale ainsi sous-titrée : "M. CHICOYNEAU, chancelier de l'université de Montpellier est habillé de cette manière à Marseille pour se garantir de la Peste, cet habit est apété contre la Mort. Il a vu ce masque dont ces yeux sont de Cristal et le nez plein de Parfums ; la Baguette qu'il a à la main lui sert à montrer les opérations qu'il faut faire sur le corps des pestiférés".

C'est également le cas d'une gravure du Germanisches National Museum de Nuremberg intitulée en allemand : "Portrait du Dr CHICOYNEAU Chancelier de l'Université de Montpellier qui l'année 1720 fut envoyé par le Régent en France à Marseille pour visiter les pestiférés..." (suit une description du costume), le cas encore de la gravure reproduite par A. CHEREAU dans ses "Ordonnances à son de trompe" (63).

Quant à la gravure sur cuivre du zurichois MELCHIOR FUESSLIN "tirée de l'oubli par RIEBER" comme le dit BLANCHARD, elle représente un homme en costume de ville et perruque affublé d'un nez postiche volumineux d'où sortent deux petits nuages de fumée et porteur d'un bâton (notons avec BLANCHARD que, quoiqu'en dise la légende, il s'agit là de la verge blanche servant de signal); s'il ne s'agit peut-être pas d'une caricature de CHICOYNEAU lui-même, c'est en tout cas d'une caricature d'un médecin de Marseille ainsi que l'indique la légende disant en allemand : "Image de l'habit en cuir de Cordoue d'un médecin de Marseille pendant la Peste, portant dans l'enveloppe du nez des fumigations, et tenant la baguette avec laquelle il doit tâter le pouls".

Enfin le texte de HECQUET (199) édité en 1722, repris textuellement par Nicolas ANDRY (174) et un peu plus tard par les auteurs du Traité des Causes (216)

comme le texte de CHIRAC (188) daté de 1742, sans faire expressément allusion à l'épidémie de Marseille, visent plus que vraisemblablement celle-ci, ou, à tout le moins les images colportées à cette époque. HECQUET, critiquant les "Barraques et les Infirmeries forcées" dit à propos du transport des malades à travers la ville : "C'est une sorte de cérémonial lugubre, tout propre à jeter les malades dans le désespoir et les spectateurs dans la consternation; lors surtout qu'on même temps on voit des boutiques et des maisons fermées et tristement placardées de croix, d'inscriptions ou de semblables notes affligeantes; ajoutez l'apparition, pour ainsi dire, d'une sorte de spectre qu'on leur fait voir dans les médecins, qu'on habille comme de tristes mascarades...", tandis que CHIRAC dans son "Traité des Fièvres malignes, des Fièvres pestilentiellles et autres", écrit dans le chapitre XIV de son Tome II : "Sur ces fondements, (il vient de traiter de l'effet désastreux de la terreur, tant sur le malade que sur le médecin) il faut que le Médecin ne prenne d'autre équipage et d'autres habits que les ordinaires Tous ces habits singuliers, tous ces masques ridicules, au moyen desquels les Médecins ont voulu se garantir, sont de faibles remparts contre les atteintes de la maladie : presque tous ceux qui s'en sont servi par trop de crainte, ont été les victimes de leurs grandes précautions ; ces habits de marquin, non plus que ces masques assortis d'un nez en cassolette, avec des yeux de cristal, n'ont pu les défendre des funestes effets de la crainte de la contagion; ils ont été percés de ces traits, contre lesquels ils s'étoient prémunis..."

Devant cette abondance de documents, on pourrait croire la question résolue, si à la même époque toute une autre série de textes ne venaient mettre en doute l'exactitude de ces témoignages.

C'est ainsi que SCHEUCHZER (215) dans son commentaire du paragraphe 57 de la "Dissertation sur la peste de Provence" d'ASTRUC émet plus qu'un doute à propos de l'illustration reproduite dans le Traité de MANGET : "Il n'y a pas de quoi se scandaliser, écrit-il, si on voit un médecin adapter à sa bouche une pipe (a) lorsqu'il va sur les places publiques ou lorsqu'il visite les malades. Jusqu'ici je ne possède aucun renseignement précis sur la nouveauté que les médecins de

(a) Textuellement : "tube d'argile".

Montpellier auraient utilisée à Marseille et suivant laquelle ils auraient fait usage, pour préserver leur nez et corriger l'haléine, d'un rostre de cuir, de sorte que je suis absolument étonné de voir de tous côtés des gravures sur cuivre représentant des médecins à bec, qui prêtent plutôt à rire et qu'un très célèbre médecin a fait figurer en tête de son traité de peste ." et l'auteur ajoute ironiquement "A qui, pour parler comme LUCILIUS, devrait-on accrocher au nez une énorme muselière ? La réponse faite à SCHEUCHZER par MANGET dans ses "Nouvelles Réflexions" montre que ce dernier ne prend pas la responsabilité de certifier que le costume représenté en tête de son ouvrage ait été effectivement porté par CHICOYNEAU à Marseille, mais l'ambiguïté qu'il laisse planer peut fort bien s'expliquer par le souci d'attaquer indirectement les médecins dont il ne partage pas l'opinion mais dont la notoriété empêchait toute critique directe.

Enfin et surtout, le texte de Nicolas FOURNIER (192) bien que très postérieur, puisqu'il date de 1777, mais relation d'un témoin oculaire (FOURNIER faisait partie, rappelons-le, de la mission de Montpellier), indique, celui-là sans ambiguïté aucune, que les gravures représentant CHICOYNEAU en costume n'étaient que des caricatures destinées à ridiculiser le médecin de Montpellier : "... on nous avoit dépeint dans différentes Provinces du Royaume, d'une manière grotesque, & surtout M. CHICOYNEAU, qu'on représentoit avec un habillement fort long de toile cirée, un masque un grand bonnet de marroquin noir, avec une pipe fort longue à la bouche, remplie de différentes substances & drogues pulvérisées : mais tous les Habitans de Marseille ont vu que nous n'avons jamais pris aucune précaution (que nous regardions d'ailleurs comme inutile), du moins par rapport aux parfums & aux différentes odeurs, pour nous mettre à l'abri des impressions du levain pestilentiel, pendant tout le temps de notre service; peut-être que l'aventure d'un Médecin étranger avoit donné lieu à cette plaisante fiction" (suit l'histoire d'un médecin et de son neveu que leurs préservatifs-élixir et torche- ne mirent point à l'abri de la maladie).

Cependant, comme l'on pourrait également dire de FOURNIER qu'il est à la fois juge et partie, il est peut-être nécessaire de resituer cette polémique dans son contexte historique en attirant l'attention sur le fait que le pro-

blème de la préservation par le costume est au contre de la querelle qui opposa les médecins Marseillais ou tout au moins certains d'entre eux, aux Echevins de la Ville et aux médecins de Montpellier.

Les deux livres, de PICHATY de CROISSAINT et de BERTRAND, donnant chacun leur version des événements, permettent à la fois de douter de l'exactitude des bruits ayant couru sur le port d'un masque à bec à Marseille et de comprendre les raisons pour lesquelles ils ont pu naître.

En effet, PICHATY de CROISSAINT (210), qui, par le rôle qu'il prit dans les Délibérations de l'Hôtel de Ville, représente et défend le point de vue des Echevins, manifeste à l'égard des médecins de la Ville une hostilité à peine déguisée, étayant son opinion officiellement sur le fait qu'un certain nombre d'entre eux et presque tous les chirurgiens avaient fui, mais sans doute aussi sur le fait que le Conseil, pour des raisons vraisemblablement économiques, s'était refusé à tenir compte de l'avis de ceux qui avaient diagnostiqué la peste et il oppose leur attitude à celle des médecins de Montpellier : "La peste jusqu'alors a été traitée comme la peste, dit-il; les malades jugeaient aisément du péril et de l'horreur de leur mal par la manière avec laquelle les médecins les visitaient : le chancelier de l'Université de Montpellier, M. DE CHICOYNEAU M. VERNY et M. DEIDIER, leur donnent au contraire lieu de croire que c'est de tous les maux le moins dangereux et le plus ordinaire; ils les approchent de sang froid, sans répugnance et sans précaution : ils s'asseoient même sur leurs lits, touchent leurs bubons et charbons, et restent là avec tranquillité autant de tems qu'il en faut pour se bien informer de l'état où ils sont... ils vont partout, ils parcourent tous les quartiers; ils abordent tous les malades dans les rues, sur les places publiques, dans les maisons, dans les hôpitaux. on dirait qu'ils sont invulnérables..."

A quoi BERTRAND (177) dans sa "Relation historique" (si toutefois le texte que nous possédons doit lui être entièrement attribué, et n'a pas été remanié - comme l'indiquent les "Notes sur la Relation Historique" (208) parues en 1722 - par le Père de Lurins de l'Oratoire, ce qui montrerait qu'à la polémique opposant les médecins aux Echevins se juxtaposerait une polémique opposant l'Oratoire aux Jésuites et à Belsunce), répond explicitement :

- en ce qui concerne les médecins marseillais : "On les a vus depuis le commencement essuyer le premier feu de la contagion, aller de rue en rue, chercher les malades dans les maisons, les approcher hardiment, les toucher et leurs bubons et leurs playes, les panser même, quand il a été nécessaire; en un mot remplir toutes leurs fonctions avec la même liberté, qu'ils la font aux malades ordinaires sans prendre des habits particuliers, et négligeant toutes ces effrayantes précautions si recommandées par tous les auteurs.

Véritablement les premiers jours ils usèrent de quelques parfums, mais c'étoit moins pour se garantir de l'infection contagieuse, à laquelle la plupart ne croyent pas, que de celle qu'exaloient des maisons mal propres..."

- en ce qui concerne les médecins de Montpellier, il souligne le revirement qui se fit en eux à l'occasion de leur second voyage : après s'être contentés de conseiller lors de leur premier séjour à Marseille "que les Médecins se contentent aux promenades publiques avec une contenance gaye et contente... que l'on paye des Violons et des Tambours... pour éloigner la tristesse et la Mélancolie"; ils changèrent d'attitude à leur second passage : "ils avouèrent hautement la contagion, dit BERTRAND, et firent même voir qu'ils la craignaient; non qu'ils n'ayant toujours bien païé de leurs personnes, car ils ont toujours approché les malades avec beaucoup de fermeté et de courage... mais ils nous laissoient entrevoir qu'ils n'étoient pas tout à fait sans crainte pour la contagion tant par leurs discours que par certaines réserves et par des précautions qu'ils prenoient en particuliers".

On le voit, les auteurs de la "Relation Historique" ne sont pas tendres pour la Mission des "Etrangers".

Néanmoins, BERTRAND ne fait nulle part allusion au port d'un masque à bec par CHICOYNEAU; or, on peut penser, étant donné la virulence de ses attaques, qu'il n'aurait pas résisté au plaisir de signaler un tel fait; tout au plus peut-on dire que la prudente réserve dans laquelle il se tient peut s'expliquer par deux raisons : d'une part la volonté de cacher le fait que les médecins marseillais auraient pu eux-mêmes utiliser un tel costume, d'autre part tout en se

donnant l'alibi de l'objectivité, laisser entendre par le silence gardé sur les précautions adoptées par les montpellierins, beaucoup plus que ce qu'il dit (ce qui d'ailleurs n'a pas manqué de se produire).

Quoiqu'il en soit, il faut noter que si quelques médecins ont porté lors de l'épidémie de Marseille le fameux costume ils ne s'en sont point vanté; il semble bien en effet que pour tous les médecins de l'époque, contagionistes comme BERTRAND, anticontagionistes comme CHICOYNEAU, avouer que l'on avait pris cet excès de précaution, était délicat.

Par ailleurs, là où les testes provençaux parlent de costume, c'est toujours de simples habits de toile cirée qu'il s'agit. Ainsi, lorsque l'épidémie se déclare et que les Echevins demandent aux médecins quelles précautions il faut prendre, c'est, nous dit BERTRAND, aux prescriptions de RANCHIN que ces derniers les renvoient; or le texte de RANCHIN, nous l'avons vu, ne parle que d'un costume de toile cirée.

De même, PICHATTY dans son "Journal abrégé..." rapporte que le 2 Août 1720 on délibéra que les médecins seront mis aux gages de la Ville; qu'on leur donnera des sarrots de toile cirée,"etc... (210).

A ces textes de référence, joignons le témoignage non médical de ce négociant marseillais, P.H. ROUX qui dans les conseils précis qu'il donne à ses lecteurs (véritable "vade-mecum du rescapé de la peste", selon l'expression des auteurs de "Marseille ville morte") indique en particulier :

"J'ai dit qu'il ne fallait pas sortir, c'est une précaution absolument nécessaire puisqu'on peut prendre la peste seulement en marchant sur un morceau de coton, mais, si l'on y est forcé par les obligations d'une place, il faut se vêtir de soie et tâcher de se couvrir d'un surtout de toile cirée... prendre garde de ne marcher ni sur un morceau de laine, ni sur du chanvre, etc..." (213).

Ainsi que les extraits des lettres de deux médecins de l'époque, témoins peu célèbres mais précieux pour cela même, nous donnant une idée de ce qu'un

médecin ordinaire faisait en pratique : l'un, un certain Raymond de Montpellier, écrit le 21 Août 1720 à un confrère de Carpentras, le Docteur Bellier : "Elles varient (les précautions) selon le goût et le génie d'un chacun. Quelques uns de mes confrères ont fait faire des robes de toile cirée et ont des éponges trempées dans du vinaigre qu'ils approchent du nez. Pour moi, j'ai deux habits, que je porte alternativement. Je prend tous les matins avant de sortir, un peu de thériaque et je bois deux coups bien trempés en mangeant un petit morceau de pain, et je porte de temps en temps une bergamote au nez. En un mot, le grand préservatif c'est Dieu" (173); l'autre, dans une lettre "autographe et inédite", d'après RONDELET (212) écrit : "Mon préservatif est un sachet que je porte sur le creux de l'estomac et où il y a toutes les racines et les exutoires en poudre : le camphre, le crapaud, la vipère, du sang humain en poudre, et, par dessus tout cela, un crapaud desséché. Avec ces préservatifs j'entre dans l'infirmierie, vêtu d'une robe de toile cirée qui va jusqu'au talon, un bonnet du même, et une éponge trempée dans le vinaigre, attachée au nez, ayant soin de ne jamais respirer d de la bouche et de ne pas avaler la salive. J'ai dans la bouche un morceau de racine d'angélique; un infirmier qui me précède tient d'une main un réchaud avec du feu et de l'autre un pot plein de vinaigre. J'ai soin de mettre dans le réchaud les parfums que je porte à mon bras dans un sachet. Avant de tâter le pouls aux malades ou les bubons, je trempe la main dans le vinaigre et je la retrempe à nouveau quand je l'ai touché. Je me retire dans l'infirmierie dans une maison voisine, où je quitte tout cet équipage. Je me lave les mains et le visage avec du vinaigre et je parfume mes habits et ma robe avec de la sauge".

A Aix, le "Règlement de l'Infirmierie de la Charité" par M. le Marquis de Vauvenargues, daté du 16 Novembre 1720, indique : "A huit heures du matin et à cinq heures du soir le Médecin, accompagné d'un garçon apothicaire pour écrire les ordonnances, et d'un Infirmier tenant d'une main un flambeau et de l'autre un réchaud avec des parfums, que le second Infirmier aura soin d'y jeter de temps en temps et de l'autre main du vinaigre dans un plat où le Médecin trempera la main avant que de toucher le malade, comme aussi après..." (116), les aides qui accompagnent le médecin et les accessoires qu'il utilise semblent être les seules précautions exigées ici.

Le "Règlement général pour la désinfection générale des maisons, meubles et effets qui ont servi et où il y a eu des pestiférés" fait à FRIGOLET par M. de CAILLUS le 17 Février 1721 ne fait sur un grand nombre de points que reprendre le "Règlement sur le fait de la Peste", fait à Aix en 1629; cependant l'article 1 revient sur le costume des Parfumeurs qui, revêtus au XVIII^e siècle d'une casaque de treillis, devront être désormais "habillés de toile cirée avec des gants et de lunettes et tous couverts", tandis que l'article 17 leur enjoint de s'attacher devant le visage une éponge imbibée de vinaigre avec un creux pour loger le nez afin qu'ils ne respirent qu'à travers elle et jamais par la bouche. Mais ces indications intéressantes ne concernent que les Parfumeurs et non les médecins.

Le Dr ALEZAIS qui cite ces documents dans son étude sur "la lutte contre la Peste en Provence au XVIII^e et au XVIII^e siècles" ajoute : "Le masque à bec d'oiseau rempli de parfums, que Jean MANGET représente dans son traité de la Peste (1721) n'était pas en usage en Provence ". (116).

Pour la ville d'Avignon, Sylvain GAGNIERE, dans son travail sur "Les médecins et les chirurgiens avignonnais pendant la peste de 1720-1722" nous apprend que "le 11 Novembre 1721, les consuls, les membres du Bureau de Santé et tous les bourgeois employés au service public, commencèrent de porter l'habit de toile cirée "Ils s'avisèrent en outre, ajoute l'auteur de cette étude, de porter un insigne de distinction. Le signe était un petit écusson attaché à ce vêtement du côté de la poitrine, sur lequel on avait peint les armes de la ville avec cette devise : Patres Patriae. Les membres du Bureau de Santé portaient une croix avec cette inscription : Recteurs des Infirmeries; les maîtres de police une image de la Sainte Vierge avec ces mots : Commissaire Général" (194).

Pour la ville de Toulon, nous citerons ce long passage de la "Relation de la Peste dont la ville de Toulon fut affligée en 1721" par M. D'ANTRECHAUS, premier Consul de la ville pendant l'année en cause, qui fait d'intéressantes remarques sur le problème de la préservation dans son chapitre XXXII (175) ;

"Nous connaissons par tradition, dit-il, l'usage des vêtements de toile cirée dont se servent ordinairement les Chirurgiens qui se livrent au service des Pestiférés. Mais en ceci comme en toute autre chose concernant la Peste, la tradition toujours très-laconique, ne nous dit pas sur quoi cet usage est fondé. Il l'est sans doute sur l'opinion qu'on a communément que la cire ne peut être empestée : mais des Chirurgiens qui opèrent ou des Infirmiers qui donnent des remèdes et des aliments aux malades sont toujours en danger de quelque manière qu'ils se vêtissent. J'ai vu périr tous nos premiers Chirurgiens et avec eux les Infirmiers et les Confesseurs malgré ce prétendu préservatif, et je puis dire que c'est une précaution dont on reconnaît bientôt l'inutilité. Au reste, on doit laisser à chacun la liberté de la prendre, parce que la confiance rassure beaucoup sur le danger... Si les Médecins de Montpellier ne s'infectèrent pas à Marseille pendant que les Chirurgiens qui, comme eux, voulurent vivre très sobrement succombèrent, je n'en veux point d'autre raison, sinon que ceux-ci traitaient plus de malades et les voyaient de plus près que les Médecins.

Que s'il est des Chirurgiens qui ont été préservés de la Peste dans le service des Hôpitaux, je pense que c'est une disposition dans le sang plutôt que leur bonne constitution qui les en a garantis. N'avons-nous pas vu des corbeaux qu'on ne soupçonnera pas d'avoir jeûné, ni d'avoir usé d'aucun préservatif, que la Peste n'a point attaqué ?... C'était encore un usage constamment pratiqué par les Confesseurs, les Infirmiers, et autres personnes employées au service des pestiférés d'humecter leurs mouchoirs de vinaigre ou de quelque eau spiritueuse, et de s'en boucher le nez pour ne point respirer de mauvaise odeur. Un Religieux venu d'Aix à Toulon pour confesser les malades, persuada sans peine que cette précaution était nuisible en ce qu'elle gênait la respiration et que quand la nécessité forçait de la laisser libre, on était beaucoup plus en danger d'humor de loin et avec effort, un air ou un souffle contagieux. Cette raison est si sensible que je crois cette précaution plus nuisible qu'elle n'est un préservatif".

Si nous remontons de la Haute-Provence vers le département de la Lozère, nous trouvons, rapporté par P. CHAUVET dans sa thèse sur la peste du Gévaudan, cette curieuse notation qui aurait été faite par Etienne VEYRON dans sa relation de la peste à Marvejols : "Tant les prêtres, religieux, médecins, chirurgiens qu'apo-

thicaire ont fait faire des robes de treliques cirées, comme aussi une boîte de fer blanc qui leur couvrent tout le visage à dessein de conserver leur santé parce qu'ils sont exposés à toutes heures dans l'infirmierie".

Mais le recueil classique consacré à cette même peste, intitulé "Relations et Dissertation sur la peste du Gévaudan et qui contient deux relations de cette peste par Le Moine et Bailly et une dissertation de Goiffon adressée aux deux précédents auteurs, ne comporte la mention d'aucune précaution particulière (et encore moins vestimentaire) prise par le corps médical et chirurgical. Là encore faut-il penser que les auteurs mineurs friands de détails pittoresques sont plus prolixes que les grands auteurs volontiers muets sur ce qui pour eux n'était peut-être que détail folklorique indigne d'être rapporté, ou au contraire détail peu flatteur et qu'à dessein un livre sérieux laisse de côté ?

Nous terminerons ce paragraphe sur la question historique en ajoutant que les recherches personnelles que nous avons pu faire sur place à Marseille en vue de retrouver d'éventuelles traces d'un costume du type de celui de De l'ORNE, ne nous ont mis sur la voie d'aucun vestige de cet ordre (a).

Par ailleurs notons que les tableaux consacrés au sujet de la peste de Marseille, conservés au Musée de la Marine de la Chambre de Commerce, au Musée du Palais Longchamp, ainsi que les gravures du Musée du Vieux Marseille ne montrent aucun personnage revêtu de ce costume, mais seulement parfois un homme assistant un pestiféré ou un corbeau dissimulant le bas de son visage.

II - LE CONFLIT IDEOLOGIQUE

Le conflit sur la prophylaxie en temps de peste, les polémiques sur l'attitude réellement adoptée par les médecins à Marseille, peuvent s'expliquer par des motivations personnelles (CHICOYNEAU, gendre de CHIRAC, se devait d'avoir la même

(a) En particulier aux Archives Municipales et Départementales, au Contrôle Sanitaire, à la Chambre de Commerce (où nous avons dépouillé les Archives du Lazaret de 1694 à 1794 et recueilli des renseignements personnels de Mrs REBUFFAT, CARRIERE et COURDURIE), enfin à la Bibliothèque de la Chambre de Commerce et de la Faculté de Médecine.

position), par des rivalités de personne ou d'école (la rivalité entre les médecins de Marseille et les médecins de Montpellier), par des raisons économiques (les mesures de quarantaine entravent le commerce). Mais si les motivations psychologiques, politiques, économiques, peuvent rendre compte du fait que tel ou tel individu, consciemment ou non, adopte telle attitude plutôt que telle autre, elles n'expliquent cependant pas tout. Il y a une logique de l'évolution des idées qui rend compte du fait qu'à une époque donnée, les penseurs ne peuvent pas développer n'importe quelle théorie ; eu égard à la somme des connaissances disponibles, un certain nombre de vérités sont exclues : la découverte de YERSIN était impossible en 1720. A défaut de certitude impossible sur l'origine de la peste, les médecins ne pouvaient avoir qu'une attitude idéologique en face du fléau, et le choix de cette attitude renvoie à l'horizon intellectuel du XVIII^e siècle, aux possibilités qu'offraient les différentes visions du monde à cette époque.

MANGET, dans ses "Nouvelles Réflexions", nous brosse un tableau assez fidèle des grandes positions qui partagent le monde médical d'alors (153).

Les uns, nous dit-il, partisans de la théorie des levains inanimés se rangent dans l'école des iatrochimistes, qu'ils partagent l'opinion de Sylvius de la BOE pour lequel ce levain "de nature volatile et urinoise très acre" dissout le sang (SYDENHAM étant d'après MANGET "assez de son avis", ainsi que DIEMERBROECK), ou qu'ils partagent l'opinion de Th. WILLIS pour lequel ce levain est de nature acide et coagule le sang. Mais pour MANGET ces théories des levains inanimés ne rendent pas compte de tous les effets de la peste. D'autres sont partisans de la théorie des levains animés soutenue par KIRCHER et adoptée, d'après MANGET par LANGE, HAUPTMAN, PAULINUS, HANNEMAN et GOIFFON. MANGET, pour sa part, trouve la doctrine des levains animés "assés. fortement établie" et montre que la théorie des insectes permet de comprendre comment la peste peut être plus fréquente dans un pays que dans un autre selon que celui-ci est plus favorable à l'éclosion de ces insectes qu'un autre, "comment elle peut se transporter par l'intermédiaire des hardes où se nichent les insectes, dans un autre pays et comment aussi la contagion peut prendre des formes bizarres sans que l'air tout entier soit infecté, mais seulement les insectes multipliés par des

circonstances favorables à leur croissance et comment aussi la Peste prend fin quand les insectes ne peuvent plus survivre ou se multiplier".

Cependant ces deux théories ne rallient pas tous les suffrages. C'est ainsi que "Messieurs les Médecins de Montpellier", comme les dénomme MANGET, se trouvent partisans d'une troisième thèse, d'après laquelle "le levain de la peste... ne communique rien de contagieux à ceux qu'ils attaquent premièrement et immédiatement; cependant cette maladie se répand parce que la Terreur que l'on conçoit sur la vue des premiers morts ou malades, la mauvaise nourriture et le méchant usage que l'on fait des autres choses que les Médecins nomment non naturelles empestent en quelque façon le sang et le mettent dans un état où cédant à la plus légère corruption de l'air, il prend un parfait caractère de peste et ainsi successivement des uns aux autres. Nous craindrions avec justice de nous exposer à la risée par un tel système, écrit MANGET, quand pour l'embellir nous nous servirions même d'ornements tirés de la doctrine de l'illustre VAN HELMONT et que nous dirions sur les principes de ce grand Hérésiarque dans la médecine, que l'Archée ou Gouverneur Général des parties solides et fluides de notre corps, effrayé à la vue des malheurs qui paraissent subitement et indigné de ce que dans la nourriture et dans les autres choses non naturelles, il n'est pas servi avec le respect qui lui est dû, porte partout le trouble et la mort".

A vrai dire, en faisant ce rapprochement entre les médecins de Montpellier et VAN HELMONT, MANGET commettait une contre vérité historique : on aurait tort en effet de croire que ce qui est fondamental dans le système de CHICOYNEAU, c'est la peur de la "vive image de la mort" et la lutte contre le "funeste préjugé de la contagion". Pour importantes que soient ces deux notions, elles ne sont que les conséquences d'une attitude d'esprit qui est celle de la nouvelle Médecine, du nouvel hippocratisme fondé par SYDENHAM, si bien décrit par M. FOUCAULT dans "Naissance de la Clinique" (191), et que défendent à cette époque tous les esprits forts groupés autour du Journal des Savants.

La ligne de partage qui sépare les médecins d'alors, ce n'est point en effet comme voudrait le faire croire MANGET, une opposition sur la nature de la peste, mais un conflit de méthode.

D'un côté, il y a ceux qui, suivant de trop près DESCARTES, ont été "éblouis et pour ainsi dire enivrés par les lumières de la Physique "pour reprendre l'expression de CHIRAC. Par de "vains raisonnements fondés sur quelque'hypothèse", ils ont cru "pouvoir sonder les secrets de la nature"; partisans de "la méthode géométrique, ils ont cru pouvoir à partir des premiers principes déduire la suite infinie des causes secondaires dont le concours et la variété se dérobent pourtant toujours à notre curiosité. En fait, pour reprendre le mot que LEIBNIZ appliquait à DESCARTES, ils n'ont jamais fait que des "romans de Physique".

De l'autre, il y a ceux qui pensent avec Nicolas ANDRY (174) que "la bonne méthode pour raisonner en Médecine est de suivre ce que les sens nous font voir, ce qui est évident et de ne recourir à rien de caché lorsqu'on a des choses palpables devant les yeux". Ainsi que le dit CHIRAC, il s'agit de se fonder "sur des observations constantes" ("non hypothesis fingo", disait NEWTON). Alors l'esprit humain, débarrassé des "vains préjugés" d'une raison en folie, découvrira en même temps que ses limites son véritable pouvoir. Si les secrets desseins de la nature sont impénétrables, si nous devons ignorer à jamais les causes de la peste, nous pouvons au moins par une froide et rigoureuse observations découvrir un certain nombre de "causes occasionnelles" du phénomène et par là apporter à l'humanité affligée par le fléau l'espoir que ne peuvent lui donner ni les barbares remèdes des "empiriques" ni les chimériques hypothèses des raisonneurs.

Telle est dans une certaine mesure la position d'un EGGERDES (190). Pour le médecin allemand, "la nature essentielle de ce venin contagieux est inconnue, mais on ne la connaît que trop évidemment par ses effets... la distinction entre un venin arsenical, mercuriel, aconital est un être de raison, le venin de la peste en quelque sujet qu'il se trouve est toujours le même. "Si les symptômes diffèrent, ce n'est pas en raison de ce venin, c'est en raison "de la matière morbifique qui était auparavant dans chacun et dont c'est le propre du venin pestilenciel de la mettre en action." Bref, suivant le tempérament de chacun, les symptômes et le pronostic diffèrent : les uns meurent; d'autres sont seulement malades, d'autres ne sont pas atteints. Devant un tel venin inconnu, il n'y a aucun remède ni préservatif. Et il ne faut pas croire que la peur à elle seule puisse donner la peste, tout au plus peut-elle donner l'occasion au venin de mettre en

action la matière morbifique propre à chacun. De là les brutales conclusions auxquelles aboutit EGGERDES à propos de la prophylaxie de la Peste : la Règle I de sa "méthode infaillible pour repousser et étouffer la Pest", étant, en cas de menace d'épidémie de "défendre sous peine de la vie aux habitants des deux provinces, sçavoir de l'infectée et de la saine, d'avoir à l'avenir aucune communication, sous quelque prétexte que ce soit : et pour faire observer religieusement cette ordonnance, l'on aura soin de mettre sur les Frontières des soldats bien armez, et de dresser dans tous les chemins publics des potences, soit pour intimider ceux qui auront envie de sortir du Pays infecté, soit pour pendre sans remission ceux que l' on surprendra d'avoir contrevenu à la défense..." La même sévérité se retrouve dans la Règle 3 : "... toute maison... qui se trouvera infectée, sera aussi entourée de genz bien armez, lesquels tireront sur ceux qui voudront sortir malgré eux de ladite maison; car il vaut infiniment mieux ôter la vie à quelques personnes suspectes, que de permettre qu'elles communiquent avec celles qui sont saines", tandis que la Règle 9 spécifie : "Pour ce qui regarde le Médecin, après avoir examiné et connu l'état des infectez, il ordonnera les Remèdes nécessaires et les leur fera tenir avec toute la circonspection imaginable; il convient même souvent de ne leur en point donner, parce que plusieurs guérissent sans leur secours".

En apparence, rien de plus éloigné d'EGGERDES que la position de l'école de CHIRAC.

EGGERDES croit au venin pestilentiel, à sa contagion directe ou médiate. Il fait reposer toute la prophylaxie de la peste sur un renforcement des mesures de police. En fait il n'en est rien : comme le note le Journal des Savants de 1721 à son propos : il suffit de remarquer "que l'auteur, en soutenant que lorsqu'on est préservé de la peste ou qu'on en guérit, c'est par la seule force du tempérament et non par le secours des remèdes, semble se contredire, puisque les remèdes qui servent à fortifier le tempérament doivent par conséquent servir à préserver de la peste ou à en procurer la guérison". Si au contraire, on tire parti de l'observation d'EGGERDES selon laquelle les hommes se répartissent en 3 classes, selon que leur tempérament est plus ou moins susceptible de réagir à l'action du venin pestilentiel, on se rend compte de la parenté qu'il y a entre EGGERDES et CHICOYNEAU.

Comme EGGERDES, CHICOYNEAU ne veut pas prendre parti sur la nature du venin pestilentiel ainsi qu'il le dit dans la Lettre latine à de FORNES et dans la Lettre à de la Monière : "Il est inutile de chercher des remèdes pour combattre une cause primitive dont aucun mortel n'a encore pû découvrir, & ne découvrira jamais la nature... c'est ce qui nous a déterminé à nous attacher uniquement à la recherche des causes, des dispositions & des indications évidentes dont la connoissance n'est pas hors de nôtre portée..." (184).

Comme EGGERDES, il ne fait pas de la Peur la cause de la peste. "Nous n'avons jamais avancé que la crainte soit une cause positive & efficiente de la Peste... nous l'avons seulement considérée comme une cause qui dispose les corps & les humeurs à recevoir les impressions de la cause commune" (184). Certes, à la différence d'EGGERDES, CHICOYNEAU juge que la lutte contre la peur est extrêmement importante, mais c'est uniquement parce que "l'observation" lui a montré qu'à Marseille "les signes de crainte et de désespoir étaient extrêmes et au plus haut degré" (186) et que la maladie a diminué au fur et à mesure que les Marseillais ont repris espoir. La peur pour CHICOYNEAU n'est qu'un facteur parmi d'autres du développement de la maladie.

Certes, CHICOYNEAU ne croit pas à la contagion de la maladie de Marseille. Pour lui, ce n'est qu'un funeste préjugé dû à la crainte populaire devant l'ampleur du désastre et renforcé par les théories des doctes. L'observation attentive des faits ne lui semble pas permettre de tirer une telle conclusion. Comme PYE (211) il penserait plutôt que la maladie est due à la constitution de l'air, Ainsi que le dit MAUGUE : "On doit convenir qu'autre chose est de dire que l'air d'un lieu pestiféré peut à la longue, par mélange qui s'en fait dans le sang multiplier les maladies, et autre chose de dire qu'un paquet apporté d'un lieu pestiféré, une corde trouvée 25 ans après un homme échappé d'un lieu infecté, peut répandre la peste par tout le royaume". (206) N'était-ce pas là, ajoute MAUGUE, la leçon d'Hippocrate qu'a adultérée l'esprit rétinphysique du Moyen Age et des modernes ?

Mais, la croyance à la contagion ou à la non-contagion de la Peste, est de peu d'importance pour la "Nouvelle Médecine" comme le fait remarquer M. FOUCAULT

dans "Naissance de la Clinique". Que l'on croit avec EGGERDES à l'existence d'une contagion directe et médicale, que l'on nie la contagion avec PYE ou CHICOYNEAU, que l'on croit avec DEIDIER (189) qu'il y a une possibilité de contagion par contact par l'intermédiaire d'une plaie mettant en contact le sang avec la bile infectée, la philosophie médicale ne change pas de manière radicale.

La position que le Journal des Savants (202) adopte à l'égard de HECQUET on est la preuve à contrario : en apparence quoi de plus proche que CHICOYNEAU et HECQUET ? Tous deux ne condamnent-ils pas les "infirmeries et les baraques forcées" et c'est HECQUET qui le premier parle du costume à bec comme d'une "tristère mas-carade", mot qui fera fortune et sera repris par ANDRY et les auteurs du Traité des Causes. Pourtant, et à juste titre, de son point de vue, le Journal des Savants n'a que mépris pour cet auteur.

En effet HECQUET non seulement croit que la contagion a quelque chose de réel, mais il entend le prouver par des hypothèses physiques. En simplifiant considérablement le "roman de physique" que constitue son traité, on peut dire que sa théorie de la contagion repose sur le fait qu'il y a un échange constant entre l'air et l'organisme. Cet échange est assimilé à l'interférence : en effet, en temps ordinaire, il y a concordance de phase entre le bon air et l'organisme; en temps de peste, quand les nerfs (que HECQUET assimile à des ressorts) sont en bon état; ils n'entrent en phase qu'avec le bon air, et non avec le mauvais; c'est l'inverse qui se produit si les nerfs ne sont pas en bon état. Certes, l'esprit du "siècle des lumières" a bien marqué HECQUET car s'il s'efforce de donner une théorie de la contagion, ce n'est pas seulement pour en montrer la réalité mais aussi pour en contester le pouvoir "despotique": comme CHICOYNEAU il entend bien détruire à la base le préjugé qui conduit le peuple à voir dans la peste un châtiment divin auquel on ne peut échapper, et qui pousse les autorités à multiplier les mesures de police ne faisant que renforcer la panique populaire; mais il pense atteindre plus sûrement son but en donnant créance à l'idée de contagion qui n'est en fait qu'un sentiment, vrai mais confus, et comme tout sentiment, difficile à combattre : tout ce que l'on peut faire pour détruire les folles imaginations qui se greffent sur ce sentiment confus, c'est de transformer ce dernier en une idée claire et distincte qui montrera à la

fois la part de vérité que renferme le pressentiment populaire et la part d'erreur que l'obscurcissement de la conscience naturelle sous le poids d'une fausse science y a ajouté.

Pour HECQUET donc, la contagion est réelle, mais elle n'est pas "despotique" car elle dépend autant du mauvais air que de l'état des nerfs et par conséquent de la peur. C'est pourquoi HECQUET, comme CHICOYNEAU, s'emporte violemment contre toutes les mesures qui peuvent provoquer la peur et laisser supposer que la "tranquillité de l'âme" n'est pas la plus efficace des remèdes contre la peste.

Il en va de même de l'attitude d'un GAVET DE RUMILLY (196). Si HECQUET développait une théorie iatrophysique de la peste, GAVET de RUMILLY, lui, développe une théorie iatrochimique de la maladie : le venin pestilentiel est un sel minéral en lui-même inoffensif qui ne devient virulent que s'il s'unit avec un ferment acide ou avec un ferment nidoreux propre à chaque tempérament, et seulement dans le cas où les esprits sont trop faibles pour prendre le dessus sur ces ferments variables avec les tempéraments. Là encore, à la théorie iatrochimique proprement dite se superpose une théorie psychologique, et ici plus encore que chez HECQUET, c'est en vertu de considérations inspirées de VAN HELMONT que l'on donne de l'importance à la joie et à l'assurance des esprits et non en vertu d'une relation, d'une "loi" (comme dira plus tard A. COMTE) observée entre le désarroi et la peste.

On le voit, si dans le principe, le débat sur la peste est bien circonscrit s'il oppose d'une part ceux qui croient pouvoir pénétrer le mystère de la peste remonter à ses causes et ceux qui pensent que l'on ne peut raisonner que sur les effets, dans les faits, d'un auteur à l'autre, les positions que l'on tire de ces principes se diversifient à l'infini. Mais ce qui est important pour notre sujet, c'est de montrer à quel point l'esprit du "siècle des lumières" naissant, commande l'attitude prise par les auteurs devant la prophylaxie de la peste. Si diverses écoles dénoncent "l'idée outrée qu'on donne de la contagion de la peste" pour reprendre le titre de l'opuscule de JOUBERT (201), ce n'est plus ou c'est très peu dans l'optique spiritualiste de PARACELSE ou de VAN HELMONT mais c'est surtout dans une perspective "éclairée". Ceux qui ont vu les pestiférés (les seuls qui ont droit à la parole, comme le Journal des Savants le fait

bien sentir à MANGET en rendant compte de son Traité de la Peste) sans idée préconçue, en se fiant seulement à l'évidence des sens, ont touché du doigt l'importance de la misère, de la peur, des faux remèdes, la panique qui s'est emparée de la Ville. Ils ont pu sciemment faire des "observations" des "expériences" et en tirer un certain nombre de "conclusions" dont ils ont voulu faire profiter leurs semblables, tout en sachant d'ailleurs que ce n'est pas en un instant que l'on desille les yeux des ignorants et qu'il y faut tout le tact d'un éducateur. Les préjugés existent, lourdement enracinés dans le passé, on doit compter avec eux. HECQUET, comme CHIRAC, comme CHICOYNEAU en sont bien convaincus, même s'ils n'en tirent pas exactement la même conclusion. La peste de Marseille, catastrophe effroyable dans un pays civilisé qui se croyait à l'abri de la contagion, n'est-elle pas la vivante preuve du poids des vieilles terreurs ? "Nous n'ignorons pas, dit CHICOYNEAU dans sa Lettre à de la MONIERE, qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de désabuser le peuple du préjugé de la Contagion, & que tant qu'il verra les affreux ravages que fait la Peste, des familles entières détruites par la violence de ce mal, & que plusieurs de ceux qui servent les Pestiferez en sont plutôt attaquez que ceux qui s'en éloignent, il ne cessera de se récrier qu'il est Contagieux; & c'est aussi pour cette raison qu'on ne peut qu'approuver les sages précautions que prennent les Commandans et les Magistrats dans le tems que la Peste exerce sa fureur, pour que ce peuple ne se croye pas abandonné... & nous avons agi nous mêmes conformément à ce principe" (184).

Mais les contagionistes ? Dans leurs ouvrages, nulle recommandation du fameux costume avec masque à bec. En fait on peut dire qu'on ne parle jamais de ce costume que pour reprocher aux autres de l'avoir porté. Que l'on soit ou non partisan du nouvel Hippocratism, le costume de DE L'ORIE est pour les hommes éclairés du XVIII^e siècle, une pièce de musée dont on entend parler dans les écoles pour reprendre le mot de MANGET.

Ce n'est pas que la prophylaxie par le vêtement soit morte. Elle reste d'abord l'héritage de la sagesse empirique des Anciens, d'un vieux trésor d'expériences accumulées au cours des siècles et par toutes les nations; même dans la perspective de la médecine clinique naissante, cet héritage n'est pas considéré comme nul et non avenu. Les réflexions postérieures de LE BRUN (1776) montrent bien comment

la logique de l'esprit nouveau pouvait prêter valeur et attention aux méthodes du passé : "Comme nous ignorons la nature de la peste, nous ne pouvons indiquer aucuns moyens physiquement surs d'arrêter leurs progrès et leurs ravages; mais le raisonnement et l'expérience des siècles qui nous ont précédé, nous apprennent que ceux qui sont les plus propres à dissiper ces règles fâcheux sont de.... 5° de défendre expressément de se couvrir de laine ou de toute autre étoffe moelleuse et capable de servir de foyer aux levains pestilentiels, 6° de substituer à ces habillements la toile, les camolots, la soie ou tout autre vêtement d'un tissu lisse et très serré..." (203). Le XVIII^e siècle croit à une sagesse naturelle qui s'est conservée tant bien que mal à travers les âges malgré les constructions systématiques qui n'ont fait que l'obscurcir. C'est un des sens du slogan qui fait de SYDENHAM un nouvel HIPPOCRATE. Dans la mesure où les hommes ont observé, ils ne pouvaient manquer de saisir certaines relations entre les phénomènes, et ce, d'autant plus qu'ils n'étaient pas aveuglés par l'esprit de système, soit qu'ils possédaient encore l'ingénuité du premier âge, soit que n'étant point hommes de cabinet, ils tiraient leurs préceptes du contact avec le lit du malade. En 1720, une telle manière d'appréhender l'héritage du passé est déjà visible. En témoignent non seulement la manière dont le Journal des Savantes commente les rééditions des grands ouvrages de prophylaxie du passé, ceux de RANCHIN, de Maurice de TOULON, de CHEVALIER, mais encore le titre même d'une série de Lettres dont nous ne connaissons pas l'auteur et qui s'intitulent : "Lettres sur la peste écrites à un médecin de Bordeaux (205) contenant les extraits des principaux auteurs qui ont donné leurs observations et leurs méthodes après avoir travaillé près des pestiférés." En témoignent également l'ouvrage d'HELVETIUS (200) qui donne "les remèdes éprouvés par son père qui était premier Médecin des Etats Généraux et avait vu de son temps deux pestes en Hollande", ainsi que l'ouvrage de l'Abbé GAUDEREAU (195) intitulé "Relation des différentes espèces de Peste que reconnoissent les Orientaux, des Précautions et des Remèdes qu'ils prennent pour en empêcher la communication et le progrès, et de ce que nous devons faire à leur exemple pour nous en préserver, et nous en guérir." L'emploi universel des mêmes remèdes, comparé à la multiplicité des théories semble être le garant d'une sagesse naturelle qui n'a point été complètement perdue même si elle a été adultérée par le fait que l'homme a perdu contact avec l'art d'observer la nature et de tirer de ces "observations" des méthodes qu'une expé-

rience conduite plus systématiquement sous la direction d'une raison éclairée ne peut que confirmer. Ce n'est pas sans raison que (comme le constate GAUDEREAU) "les villes des Persans sont plus saines qu'en aucun autre pays du monde...", que "leurs maisons... sont singulières par leur netteté et leur exemption générale de toutes sortes d'insectes. On n'y voit jamais ni puces, ni punaises, ni aucune de ces vermines qui persécutent tous les autres Peuples... Je ne puis m'empêcher d'ajouter leur vigilance et leur attention à observer pour leurs habits la qualité des étoffes et des fourrures. Quoique leurs laines de Caramanie soient les meilleurs du monde, cependant ils ne les emploient que dans leurs fabriques de tapis, et ils ne se servent même des draps qu'on leur porte d'Europe, qu'à des usages grossiers et pour des habits de fatigue. Ils donnent aux étoffes de soye la préférence par dessus toutes les autres, ils assurent qu'elles sont favorables à la santé de l'homme, et ennemies de la corruption; et dans cette persuasion ils les emploient indifféremment à la place de nos draps et de nos toiles, et s'en servent pour des chemises aussi bien que pour des vestes et des habits. Ils gardent encore plus de circonspection dans le choix de leurs fourrures que dans celui de leurs étoffes, et ils se font un péché grief non seulement de vêtir, mais même de toucher celles qui viennent des animaux que l'Ecriture appelle immondes... De là vient que les Persans ne portent ni renard, ni petit gris, ni aucune autre peau des animaux prohibés dans l'ancienne Loi, et que toutes leurs fourrures sont des agneaux de Caramanie, ou des martres et des hermines." Et à propos des Turcs, dont GAUDEREAU dit que, si par religion et sens de l'hospitalité, ils ne prennent pas de mesures draconiennes telles que les quarantaines par exemple, ils prennent cependant un certain nombre de précautions raisonnables, il explique "S'ils croient les Moutons dangereux pour engendrer la Peste ils croient encore leurs laines plus dangereuses pour la conserver. Ils prétendent qu'il y a entre la laine et la Peste une sympathie de nature que l'art ne peut jamais rompre; et que la première étant extrêmement poreuse, attire toujours la deuxième et s'imbibe tellement de sa malignité qu'il est ensuite impossible de l'en purifier." Et la propre expérience vécue par GAUDEREAU le confirme dans le bien-fondé de cette sagesse : "J'ai eu moi-même, dit-il, le malheur d'en faire une funeste expérience au sujet d'un tapis de laine que j'avois apporté de Perse et sur lequel un Capucin que j'amenois avec moi mourut de peste à Trebizonde. Sitôt que j'eux enterré ce bon Religieux, je fis jeter ce tapis dans la mer, où il resta un jour entier, et d'où je ne le fis retirer

que pour l'exposer au soleil pendant trois ou quatre jours. Quelques personnes m'ayant assuré qu'après ces précautions je n'avois plus rien à craindre, je crus pouvoir m'en servir comme auparavant; mais j'eux bientôt lieu de me repentir de mon imprudence et de ma témérité. J'experimentai que la malignité de la Peste avait résisté également et au sel de la mer et à l'ardeur du Soleil; que malgré l'un et l'autre elle étoit demeurée inhérente à mon malheureux tapis et qu'il en étoit pénétré de telle sorte que pour avoir quelques jours après marché dessus nuds pieds, il me sortit un charbon de Peste sous la plante du pied droit".

Mais c'est cette même sagesse qui peut expliquer pourquoi l'idée d'un masque sur le visage apparait toujours aux médecins de l'époque comme un procédé barbare de préservation. D'ailleurs, non seulement un tel vêtement est source de terreur, mais bien plus, il est inefficace : "l'expérience nous apprend, dit GAUDEREAU à propos de la "vapeur maligne de la peste, qu'elle se glisse ordinairement par deux principales (portes) qui sont le nez et la bouche... A la vérité il nous est impossible de lui tenir toujours ces deux portes fermées; mais rien n'est plus aisé que d'y mettre des sentinelles et d'y poser des gardes assez fortes pour repousser cette ennemie toutes les fois qu'elle s'y vient présenter. Tout le monde sçait que la garde naturelle du nez doit être quelque odeur vive qui remplisse toute l'étendue de notre odorat, et qui n'y laisse aucun vuide à l'infection avec laquelle la Peste a coutume de se communiquer au cerveau : et personne n'ignore que la garde de la bouche ne peut être autre chose que quelque substance cordiale qui y répande assez d'esprits pour fermer le passage à la malignité que la Peste veut jeter dans notre cœœur. De là les Orientaux concluent que toute odeur forte et tout cordial ou confection spiritueuse sont pestifuges..." Parmi les exemples de préservatifs utilisés par les Orientaux et cités par GAUDEREAU citons celui des Persans qui "pour le nez, ne se servent d'autre chose que de leur Tabac ordinaire : ils n'ont point l'usage de le prendre en poudre comme on fait en Europe, mais en fumant leurs pipes, ils retiennent quelque temps la fumée dans leur bouche, la poussent ensuite par leurs narines, et par ce moyen les dessèchent tellement qu'il n'y reste aucune humidité qui puisse arrêter l'infection de l'air". Pour GAUDEREAU, comme pour DIETTERBROECK, la pipe de tabac semble résoudre le problème de la protection

des voies respiratoires aussi bien sinon mieux que le masque à bec, sans doute parce qu'elle représente à leurs yeux une mesure simple et de bon sens qui ne ridiculise pas et ne travestit pas celui qui l'utilise.

Quarante cinq ans après GAUDEREAU, A. CHENOT (183) reprenant la question du vêtement dans la prophylaxie de la peste, après avoir indiqué que le vêtement devait être adapté au temps, conçu de façon à ne pas empêcher la perspiration, n'être ni trop lourd, ni trop léger, changé après une visite aux infects, ne pas être confectionné en laine ni en fourrure, ajoute que toutes les autres précautions, dans le cas de la peste, n'offrent aucune garantie absolue : "Une véritable prophylaxie fait défaut : en effet manquent les moyens par lesquels nous pourrions empêcher les miasmes de s'attacher à nous, par lesquels nous pourrions, une fois qu'ils se sont attachés, empêcher leur entrée, et une fois qu'ils sont entrés provoquer leur destruction ou les rendre inoffensifs". Et CHENOT précise encore : "C'est en vain que certains médecins Italiens se sont efforcé d'empêcher que les sources de miasmes ne s'attachent au corps en utilisant des vêtements de toile cirée ou de maroquin avec un masque muni d'yeux en verre et d'un bec d'oiseau logeant le nez et des parfums. En effet :

1°) Cet habit ne semble pas pouvoir être fermé aussi parfaitement que l'air et ce qu'il véhicule avec lui ne puisse faire pénétrer les miasmes à la surface du corps et dans la bouche;

2°) Personne, je crois, ne se persuadera facilement que les parfums qu'ils attirent au passage par les narines peuvent détruire les miasmes ou les rendre inoffensifs assez rapidement.

3°) Jé pense qu'un tel vêtement représente plutôt un danger parce qu'il provoque chez celui qui le porte des sueurs et des chaleurs pénibles, c'est pourquoi l'on peut se demander s'il a préservé davantage ces médecins de peste que les autres ministres de la Santé ou leurs proches qui n'ont pas ou n'ont pu utiliser un mode de préservation aussi scrupuleux. Quoiqu'il en soit, cet habit convient mieux à un momus (a) et à un Hystion qu'à un Médecin, il dénonce la pusillanimité

(a) Momus : dieu de la mythologie qui présidait aux rires et aux chansons.

il engendre la terreur chez des êtres déjà terrifiés par le mal lui-même, surtout s'ils sont d'un âge tendre ou du sexe faible et plus encore s'ils sont eux-mêmes malades; enfin il rend le médecin muet en présence du malade, et s'il parle, alors il fait s'écrouler tout le secours qu'il attendait de cet appareil comique, comme il apparaît clairement à qui réfléchit un peu". Ce texte nous paraît bien résumer, et clairement, les raisons pour lesquelles le XVIII^e siècle tenait le costume avec masque à bec en assez piètre estime.

Enfin, les hypothèses positives que l'on pouvait faire sur la nature de la contagion (quand on croyait à son existence) conduisaient les médecins à utiliser d'autres modes de préservation.

Certes, on pourrait penser que la théorie des levains animés devait amener ses partisans à justifier le port d'un costume hermétique. Mais en fait il n'en est rien : d'une part, parce que ces "insectes" dont parle GOIFFON (197) ne correspondent pas, malgré leur nom, aux insectes vecteurs dont le rôle est encore loin d'être connu et par conséquent un tel costume n'a pour but à leurs yeux; de protéger des piqûres de puce, celui qui le porte, d'autre part parce que ces "insectes" minuscules, qui pour GOIFFON sont les véritables agents de la peste, préfigurant nos germes et bacilles, sont si infiniment petits qu'ils peuvent passer à travers les étoffes aux trames les plus fines (comme nos ultra-virus à travers les filtres habituels), rendant de toutes façons inutile un vêtement protecteur.

C'est là en tout cas la position d'un SAGUENS qui en vient finalement à conseiller, comme étant la méthode la plus efficace, la désinfection des vêtements par la chaleur :

"La difficulté que l'on a à chasser la contagion, dit SAGUENS, vient du fait que les germes de l'infection peuvent assaillir l'homme de tous les côtés à la fois et attaquer tant les parties internes que les parties externes. Ainsi quand par exemple nous protégeons les narines au moyen d'une petite étoffe de toile imprégnée de liquides variés dont on sait à peine s'ils sont utiles, voici qu'ils entrent par les yeux ou le front ou même les tempes, pour ce pas parler des oreilles et de la gorge dont les ouvertures plus grandes offrent

davantage de danger; par dessus le marché, l'existe-t-il pas également sur tout le corps des pores par lesquels le mal peut entrer, comme nous entrons par les portes de notre domicile ? Ainsi de toutes parts, la ruine est imminente. D'autant plus terrible, d'autant plus inévitable qu'elle procède d'innombrables semences (textuellement : oeufs, ovi) d'infection, de sorte que lorsque nous nous croyons libérés de la peste, celles-ci à nouveau redonnent vie à la Peste. Ces semences adhèrent à chaque mur, à chaque meuble, au plancher de nos maisons, elles adhèrent en outre aux aliments et aux vêtements, et c'est la chaleur même de notre corps qui les entretient et qui les fait vivre; nous les portons avec nous partout sans le savoir, et nous n'avons personne à craindre davantage que nous-mêmes...

Enfin à propos des vêtements (qu'ils soient de lin, de soie ou de laine ne change rien à la question, dans la mesure où quelque soit leur texture, fût-elle la plus serrée, ils ne peuvent en rien faire obstacle à l'infection envahissante), à propos des vêtements, dis-je, auxquels les agents infectieux adhèrent particulièrement et auxquels ils confient leurs semences, de sorte qu'on se débarrasse et on se revêt de ces vêtements en même temps que de la Peste, je conseille la mesure suivante : ne jamais remettre sales les vêtements qui peuvent être lavés, quant à ceux qui ne peuvent l'être et ceux qui doivent être portés à nouveau parce qu'on n'en a point d'autres, ils devront être déposés avec précaution dans des corbeilles ou des paniers d'osier dont l'usage est tout à fait commun pour le séchage du linge, une braise assez chaude étant placée dessous, et rester ainsi enfermés toute une nuit. C'est pourquoi les corbeilles seront bien closes à l'instar des fours... Ainsi de même que les choses infectées par les poux et les oeufs qui y adhèrent, sont dévorées par la chaleur, de même en va-t-il pour les choses infectées par la peste dans les corbeilles chauffées, de sorte que le lendemain on peut revêtir les vêtements sans danger". (214).

Quant aux partisans des levains inanimés, la logique même de leur doctrine les poussait plutôt à se tourner pour la préservation du côté des substances contraires aux qualités chimiques du venin pestilentiel. Le texte de GAVET de RUMILLY (196) est significatif à cet égard : s'il faut bien sûr lutter contre les "atomes" minéraux dont est faite pour lui la "poussière très subtile" consti-

tuant la semence de Peste en "bien époussettant et vergottant" les "habits faits d'étoffes rases et lisses" sur la surface desquels ils ne font que reposer, mais en secouant et en "battant fortement avec une vergette" ceux qui sont faits d'étoffes frisées et veloutées, car les atomes pestilentiels "s'insinuent dans les pores ou dans les entre-deux des poils" dont ces tissus sont formés, s'il faut également, "comme les atomes minéraux détachés de dessus les corps qu'on les force à quitter pour voltiger en l'air, pourroient bien voler dans la bouche ou les narines de la personne qui leur fait cette violence, et de là passer dans son sang, que cette personne ait la précaution de se couvrir la bouche et les narines (qui sont les seuls endroits par où les atomes peuvent entrer dans son corps par le moyen de la respiration), avec une éponge ou un linge trempé dans du vinaigre qui ferme exactement ces deux issues pendant le temps qu'elle emploie à cet exercice". Il vaut mieux encore, si l'on est un bilieux (dont le sang abonde en sels acres) suivre l'exemple de Sylvius de LA BOE qui compensait cet excès de sels acres par l'usage d'un acide sous la forme d'une mie de pain trempée dans une cueillère de vinaigre fait avec le vin, qu'il prenait le matin à jeun, avant que de sortir pour aller voir ses malades"; cette faible dose d'acide étant en quantité "insuffisante pour coaguler la masse de son sang et ne faisant simplement qu'en resserrer un peu les fibres que les sels acres de son tempérament tenoient trop lâches lesquelles en se resserrant, renfermoient dans leur entre-deux des sels prédominants" de sorte que "les atomes pestilentiels ne trouvant aucun de ces sels debandez et ecratez et ne trouvant au contraire qu'un corps uni, et serré; ils ne pouvoient s'y faire jour."; s'il on est un rélancolique, il faut mieux comme DIEMERBROECK, utiliser l'absinte et le tabac qui par les sels acres entrant dans leur composition, corrigeront l'excès d'acides propre à ce tempérament, quant à SAYER, il ne se servait dit GAVET, d'autres préservatifs "que d'un grand verre de bon vin avant que de commencer ses visites, et d'un second dès qu'elles étoient finies", ces deux verres de vin engendrent et faisant circuler dans le corps des "esprits" qui, tels une avant-garde et une arrière-garde encadrant le danger, concouraient à neutraliser les atomes pestilentiels.

APPENDICE

LA POSTERITE DU CONFLIT MARSEILLE-CHICOYNEAU
LA POSTERITE DU CONFLIT MARSEILLE(CHICOYNEAU

Le XVIII^e et le XIX^e siècles furent très marqués par la peste de Marseille, les discussions théoriques qu'elle suscita, les mesures de précaution auxquelles on se rallia ou qu'au contraire on dénigra. On peut dire que jusqu'à la découverte du bacille de YERSIN, le corps médical se scinde, en ce qui concerne la prophylaxie, à peu près en deux courants : l'un adoptant une attitude inspirée par celle des médecins marseillais, l'autre, une attitude qui rejoint celle des médecins de Montpellier.

C'est ainsi que le Bureau de Santé de Marseille, devenu par la suite l'Intendance Sanitaire de Marseille, fut à cette époque un des centres de l'école contagioniste dont les Règlements de police particulièrement sévères, inspirèrent les attitudes les plus habituelles des médecins du Moyen-Orient : on trouve déjà, dès 1731, dans un "Mémoire sur le Bureau de la Santé de Marseille et les règles qu'on y observe", la remarque suivante : "On verra dans le Précis des Délibérations du Bureau de la Santé de Marseille jusqu'à quel point les intendants qui l'ont dirigé jusqu'à présent en ont porté la police et la règle"(223) Alors qu'HOWARD (222) dans sa visite des Lazarets d'Europe, note leur décadence générale, le Bureau de Santé de Marseille ne cesse au contraire de maintenir la rigueur de ses règlements : STENDHAL dans ses "Mémoires d'un touriste" (228), L.J.M. ROBERT, médecin du Lazaret de Marseille dans son "Guide Sanitaire" (227) (on connaît en particulier les gravures situées à la fin de son ouvrage et représentant un chirurgien quarantenaire du Lazaret de Marseille en 1819 et un garde Santé lors de la même peste, porteurs tous deux d'une cagoule ne laissant que deux ouvertures pour les yeux, d'un manteau descendant jusqu'aux pieds, de pantalons serrés à la cheville, de sabots et de gants) enfin le Règlement de Marseille de 1835 (226) (en particulier les articles du Titre XV ainsi que dans le titre XLI, l'article 613 : "On procure à l'individu qui soigne le malade des sabots de bois, une camisole, des pantalons et des gants de toile

cirée, dont il se revêt lorsqu'il entre dans la chambre du malade pour lui approcher quelque remède au bout d'une planche", et l'article 616) apportent des témoignages de cette rigueur.

On voit donc qu'en ce qui concerne plus particulièrement la prophylaxie vestimentaire, l'école de Marseille met en vigueur un costume qui, pour n'être point le costume avec masque à bec et à lunettes des "médesins italiens" (qui aurait cependant été encore en usage en 1815 lors de l'épidémie de Nola (a) est conforme à celui qui avait été recommandé par le décret d'Aix en 1722 ; PAPON nous le confirme (159) : "Le meilleur préservatif serait de n'entrer dans la chambre du malade, qu'en sabots, en pantalon et en gilet de toile cirée, et d'avoir des gants de même. Les gardes qui servent les pestiférés au Lazaret de Marseille, ne font pas autrement".

Sous cette influence, les médecins français du Moyen Orient adoptent en général la même attitude : si DESGENETTE (221) et BONAPARTE se comportent pendant la campagne d'Egypte un peu à la façon de CHICOYNEAU à Marseille quelques 80 ans plus tôt, le règlement en vigueur durant cette même campagne est visiblement inspiré par celui de l'Intendance sanitaire de Marseille, le paragraphe V de l'article premier étant ainsi libellé : "Les servans-infirmiers, pharmaciens et Officiers de Santé dans les moments que leurs services les rapproche des lits et des malades, se couvriront d'une chemise de toile qui leur couvrira les bras jusque au poignet, les jambes jusques aux chevilles. Ils tiendront cette chemise toujours mouillée ; en outre, à défaut de sabots de bois, ils s'envelopperont les souliers, des emballages d'herbe sèche dont on emballe les farques de café ; ils tâcheront d'avoir des chapeaux de toile cirée" (229). Plus tard, pendant la Restauration, en Egypte comme en Syrie, au témoignage d'AUBERT-ROCHE (217), les médecins prennent des précautions à peu près similaires : "M. ROUBBIO, dit-il, ... prenait toutes les précautions possibles couvrant de toile cirée lui et son cheval.

(a) OZANAM (224) dit en effet à propos de cette peste : "Il y avait là des médecins, des chirurgiens, des infirmiers, des servans et des fossoyeurs tous vêtus de toile cirée, avec un masque, des gants et des sandales de bois...".

Il faisait tout ce que prescrit le code sanitaire", et un peu plus loin :

"Voici encore quatre autres médecins contagionistes qui sont attaqués, ou bien chez qui la peste pénètre, malgré les barrières, les toiles cirées et les précautions les plus minutieuses... les médecins, types du système contagieux quand même, ne sortaient jamais sans un manteau de toile cirée et un bâton".

Néanmoins, le développement des idées saint-simoniennes et positivistes dans le corps médical allait pousser d'autres médecins à remettre à l'honneur l'attitude déjà très positiviste de CHICOYNEAU. Doubtant que l'on puisse jamais connaître la "cause" de la peste, ils se limitent à l'étude des "lois" de son développement; on essaiera par exemple de mettre en relation les épidémies et les changements météorologiques, comme AUBERT-ROCHE; surtout on établira une corrélation entre la fréquence des épidémies et le degré de civilisation; ainsi MICHON (32) disciple de LITTRE et DAREMBERG, écrit-il : "Si la cause de la peste n'est pas connue et ne peut pas l'être, on peut suivre le développement de la maladie, on peut examiner ce qui en a ralenti ou accéléré le cours... L'on pourrait presque poser comme axiome que l'épidémie fait d'autant plus de ravages dans un pays que les habitants y sont plus misérables".

A partir de ce moment-là, la prophylaxie par le costume apparaîtra comme un vestige de l'esprit métaphysique : comme le dit AUBERT-ROCHE (218) "la seule prophylaxie de la peste, c'est la civilisation; donc les lazarets ont été et sont inutiles"; il en est de même pour le costume et Ferdinand de LESSEPS (220), opposera dans une lettre au Ministre des Affaires Etrangères du 14 Mars 1835 l'attitude courageuse de RIGAUD et d'AUBERT-ROCHE à celle des "médecins étrangers" qui "faisaient leurs visites dans un appareil fait pour jeter l'épouvante enveloppés d'un manteau de toile cirée et armée d'un long bâton". A la suite du rapport PRUS (225), d'autre part sous la pression de CLOT-BEY (219) la Conférence de Paris, dans son règlement sur les quarantaines, ne fait allusion à aucun costume particulier.

Il faudra attendre le succès de la bactériologie pasteurienne pour que la thèse des "levains animés" comme on disait en 1720, retrouve dans le monde scientifique une crédibilité et pour que l'intérêt d'un costume particulier

apparaîsse de nouveau avec évidence ce que PASTEUR lui-même, ainsi que le rapporte A. CHÉREAU (6) suggérait dans une séance de l'Académie de Médecine en 1879 : "Fidèle à sa théorie des organismes microscopiques qui pulluleraient dans l'air et qui le contamineraient surtout dans le temps d'épidémie... M. PASTEUR a émis cette idée que le savant qui va étudier sur place un fléau épidémique, que le médecin qui va donner ses soins aux malheureux qui en sont atteints, pourraient prendre des précautions propres à se préserver du mal ; et M. PASTEUR conseilleraient volontiers, dans ces cas, des lunettes garnies de coton entre leurs bords et la peau du visage; un moyen analogue pour couvrir le nez et la bouche...."

CONCLUSION

Tout au long de notre étude, nous avons adopté un point de vue historique ; nous n'avons point jugé l'histoire du costume à partir du présent, justifié certaines attitudes ou certaines réflexions parce qu'elles correspondaient aux acquisitions de la science moderne, condamné les autres parce qu'elles apparaissaient irrévocablement dépassées.

Nous avons d'abord plus modestement voulu établir des faits : A partir de quand la médecine a-t-elle eu recours à une prophylaxie de la peste par le vêtement ? Comment ce costume a-t-il évolué dans le temps ? Quelles significations les médecins ont-ils donné à travers les âges au port de ce vêtement ? Une telle prophylaxie a-t-elle rencontré des oppositions et pourquoi ?

Les résultats de cette enquête, menée essentiellement à partir des ouvrages consacrés à la peste par les médecins et accessoirement à l'aide du dépouillement d'archives opéré par les historiens, sont les suivants :

= Au Moyen Age, si les chroniqueurs reconnaissent au vêtement un rôle dans la transmission de la maladie, les médecins théoriciens considèrent essentiellement celui-ci en fonction des théories galénistes : le vêtement est le plus souvent "de chaude et sèche nature", en tout cas il est toujours étudié de façon à permettre la correction de l'air chaud et humide, principal responsable de l'épidémie ; accessoirement l'idée d'un vêtement qui ne se contenterait pas de corriger les "mauvaises qualités" de l'air, mais viserait également à établir un écran entre l'air corrompu et l'homme exposé à cet air, est annoncé par toutes les mesures préservatives qui consistent à interposer entre les voies respiratoires et l'air ambiant une éponge imbibée de vinaigre (ou un linge ou une rôtie), une pomme d'ambre, etc..., encore que le rôle "correcteur" de ces accessoires du costume soit au moins aussi important que leur rôle d'écran.

= Avec Marsile FICIN et FRACASTOR, la place accordée au vêtement dans la prophylaxie de la peste prend une importance considérable. Dans la mesure où la peste n'est plus rattachée en premier lieu à un déséquilibre ("intempéries") des "qualités premières", mais à un venin (Ficin) ou à des "seminaria pestis" (Fracastor), dans la mesure surtout où Fracastor dégage le concept de contagion du concept d'infection et distingue les 3 modes de contagion (par contact, "per fomitem" et à distance", il devient dès lors possible de reconnaître que le venin peut présenter une affinité pour certains tissus poreux et spongieux, comme la laine et la fourrure. Il en résultera d'une part que les mesures de désinfection des vêtements, et en particulier de ceux que l'on confectionne avec des matières contumaces, prendront une importance, une rigueur, une précision remarquables chez tous les auteurs, d'autre part que l'on recommandera à tous ceux qui sont en contact avec les infects et en particulier aux médecins de porter des vêtements taillés dans des matières lisses et à trame serrée, et on conseillera vivement les vêtements de soie, de maroquin et de treillis.

Parallèlement, la conscience du caractère contagieux de la peste entraînera l'obligation pour les pestiférés et ceux qui les fréquentent, de porter quelque marque ou insigne qui les distingue : verge le plus souvent blanche, parfois rouge, clochettes, parfois c'est le vêtement tout entier qui devra être d'une couleur déterminée.

A l'époque de la Renaissance, ce n'est en général pas au vêtement que l'on demande de jouer un rôle d'écran vis-à-vis de l'air infect (pour cela on continue d'utiliser éponges, pommes de senteur, etc...) d'une part parce que la théorie des "fomites" est au premier plan, d'autre part parce que l'idée de couvrir entièrement le corps, non seulement paraissait incongrue, mais aussi s'accordait mal avec les théories de l'époque qui insistent sur l'utilité de la transpiration pour évacuer le venin et sur la nécessité de ne pas laisser celle-ci en contact avec la peau.

On peut donc dire qu'à la Renaissance, deux idées maîtresses dominent la prophylaxie par le vêtement : la première, c'est que la matière du vêtement ne doit pas par sa texture trop lâche (tissus poreux et tissus à poils) servir de réservoir aux "seminaria", la seconde, c'est que la quantité de vêtements doit être telle qu'elle permette à la fois une transpiration suffisante et l'évacuation nécessaire de celle-ci.

= Le XVII^e siècle se caractérise essentiellement par la généralisation du survêtement de toile cirée nommée aussi "treillis". Accompagné de l'éponge ou du mouchoir imbibé de vinaigre maintenus sur le nez et la bouche, il constitue l'équipement le plus habituel recommandé par les auteurs aux médecins de peste. Néanmoins quelques originaux comme de l'Orme lui préfèrent un vêtement plus complexe comportant un masque à bec et à lunettes et recouvrant entièrement le corps et le visage. Mais les témoignages que nous avons pu recueillir à propos du port de ce costume sont, il faut le reconnaître, peu nombreux et sujets à caution : en effet le plus souvent de date tardive et faisant allusion à la peste de Rome, ils semblent le fait de caricaturistes ou encore de médecins qui, comme Rivinus, voyaient dans cet accoutrement effrayant le symbole de la "vivante image de la mort" alors que justement ils faisaient de la terreur la cause de la peste. Cependant même les médecins qui ne partageaient pas ces théories psychologiques de la peste semblent avoir répugné à recommander le port de cet étrange costume qui leur semblait peu conforme à la dignité du corps médical. D'autre part le nouvel hippocratisme qui avec Sydenham marque la fin du siècle, semble pousser les médecins à chercher ailleurs que dans le vêtement un refuge contre la contagion.

= L'histoire de la peste de Marseille, au commencement du XVIII^e siècle, semble confirmer ce point de vue. S'il fut beaucoup dit à l'époque que les médecins de Marseille et même les médecins de Montpellier firent usage de ce costume, tant Bertrand que la mission Chicoyneau se défendirent d'en avoir jamais usé. Manget, dont le Traité de la Peste s'ornait d'une gravure accompagnée d'une longue légende assurant qu'un tel vêtement avait été porté à Marseille, se défend dans ses "Nouvelles Réflexions" d'être le responsable de l'introduction de cette gravure dans son premier livre. Sans pouvoir l'affirmer à coup sûr, il semblerait que les témoignages dans ce sens n'aient eu d'autre but que de nuire à la réputation des médecins de Montpellier, en faisant croire que ces médecins, attachés à montrer que la peur était sinon la cause de la peste, du moins la raison d'être de son caractère meurtrier, avaient eux-mêmes fort peu confiance en leur point de vue. Quoiqu'il en soit des faits, il faut reconnaître qu'à l'époque, les médecins contagionistes ne recommandent pas un tel costume et que les non-contagionistes n'y font allusion que pour y voir de "tristes mascarades" contribuant par la terreur qu'elles inspirent à accroître les dangers de la maladie pestilentielle.

Les premiers, surtout les partisans de la théorie des levains inanimés, comptent, pour détruire ces levains, davantage sur la chimie que sur un masque toujours imparfait. Les seconds au contraire, partisans du "nouvel hippocrasme" de Sydenham, et dans un esprit déjà positiviste, se refusant à faire des conjectures "métaphysiques" sur la cause de la peste, ne s'intéressent qu'aux conditions observables de son développement, et en particulier aux conditions de vie des populations, tant physiques que morales. Certes, un certain nombre de médecins continuent à prôner le costume de toile cirée, le mouchoir imbibé de vinaigre, mais ils ne vont pas jusqu'à recommander l'usage du masque à bec, soit qu'ils contestent, comme Chenot, que ce raffinement soit de quelque efficacité, soit que, tout en étant contagionistes comme Bertrand, ils reconnaissent avec les non-contagionistes que ce costume effrayant ne s'accorde pas avec l'éthique médicale qui veut que le médecin soit proche de son malade.

En conclusion, on peut dire que l'histoire du costume de peste de 1348 à 1720 témoigne du caractère idéologique des conceptions de la peste "aux époques reculées de ce fléau". Ne pouvant fonder leur prophylaxie sur des vérités indiscutables, ni établir de façon certaine l'existence de la contagion, encore moins déterminer la nature de l'agent pestilentiel, les médecins ne pouvaient que s'appuyer sur des hypothèses vraisemblables inspirées par les théories en vogue à une époque donnée. Néanmoins, au fur et à mesure des siècles, ces hypothèses se font de plus en plus précises si elles ne sont pas davantage vérifiables ; et c'est ce travail conceptuel plus encore que les rapprochements souvent accidentels avec la science de notre époque qui fait le prix et l'intérêt de cette évolution. Certes, aux yeux de la médecine contemporaine, tout dans la prophylaxie des Anciens n'est pas à rejeter ; on peut reconnaître que la lutte contre la chaleur et l'humidité, contre les matières contumaces, les mesures de désinfection, l'utilisation des huiles, etc..., pouvait avoir son utilité sinon contre le bacille pesteux lui-même, du moins contre son agent vecteur, et le port d'un masque, une efficacité dans le cas de la peste pulmonaire (que le XIXe et le XXe siècles ont reconnue et exploitée). Néanmoins la leçon essentielle que la médecine moderne peut tirer de l'histoire de la prophylaxie anti-pesteuse, nous semble être le fait que chaque fois que la thérapeutique ou la prophylaxie se heurtent à une énigme encore non résolue, elle a tendance, soit à faire appel à l'arsenal des vieilles médications en tablant

sur leur valeur rassurante ou le prix qu'à défaut de science un long usage leur confère, soit à inventer une nouvelle attitude en forgeant des hypothèses inspirées par les modes "scientifiques" de l'époque, soit enfin à combiner ces deux façons d'agir.

oOo

Vu, le Président de Thèse :

Vu, le Doyen de la Faculté :

Professeur M. COURY

Professeur MILLIEZ

Vu et Permis d'Imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris

G. MALLET

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION -

1 - ARTAUD, Antonin. -

Le Théâtre et la Peste (Nouvelle Revue Française 23e Année.
N° 253, 1er octobre 1934).

2 - BISHOP W.J. -

Notes on the history of medical costume.
(Annals of medical history, New Series, Volume VI, May 1934.
Number 3).

3 - BLANCHARD, Raphaël. -

Notes historiques sur la peste.
(Archives de Parasitologie, 1900, Tome III).

4 - BROQUET. -

Le masque dans la peste. Présentation d'un modèle de masque anti-
pesteux.
(Bulletin de la Société de Pathologie exotique. Tome IV, n° 9, 1911).

5 - CABANES Auguste. -

Moeurs intimes du Passé.
(5e série : Les fléaux de l'humanité, Paris 1908-1923).

6 - CHEREAU A. -

Le vêtement appelé le vêtement contre la mort.
(Union Médicale N° 35 du 25 mars 1879).

7 - LATOUCHE Hyacinthe de. -

"Dernières lettres de deux amants de Barcelone publiées à Madrid
par le Cher Hénarès y de L... traduites de l'espagnol"
(Paris, 1821).

7 bis MICHELET Jules -

Histoire de France, Tome XV (chapitre XVII)
(Paris 1863).

8 - REBER B. -

L'habit es médecins pendant la peste.
(Janus 1896-1897, I, p. 298-300).

9 - SALZMANN Claude. -

Masques portés par les médecins en temps de peste.
(Aesculape 1932, I p. 5-14).

CHAPITRE I -

10 - AVICENNE. -

Prima fen quarti canonis Avicennae de febribus.
(Paris 1549).

11 - BARIETY M. et COURY, Ch. -

Histoire de la médecine.
(Paris 1963).

12 - BAVIERA Baverio. -

Regimento degno et utilissimo como il homo si debbe governare et
preservarsenel tepo de la peste
(Bologne, 1478).

13 - BOCCACE G. -

Decameron :
Première Journée.

14 - CHALIN DE VINARIO, Raimund. -

De Peste libri tres. Opera Jacobi Dalechampii in lucem editi.
Lyon 1552.

15 - CHAULIAC GUY DE. -

La grande chirurgie composée en l'an 1363. Par E. Nicaise.
Paris 1890.

16 - COMPENDIUM DE EPIDEMIA PER COLLEGIUM FACULTATIS MEDICORUM PARISIENS ORDINATUM. -

Reproduit et traduit par Rébouis.

17 - CONSULTATION D'UN PRATICIEN DE MONTPELLIER. -

In Michon Op. cit.

18 - COVINO ou COUVAIN, SIMON DE. -

Libellus de solis convivio in domi Saturnis.
Voir PHILLIPPE.

19 - DALECHAMPS, Jacques. -

De Peste libri tres.
(Lyon 1552).

20 - FERRARI, Jean-Mathieu. -

(dit De Gradibus, ou De Grado).
Consilia Jo. Mat. de Gradi. (Pavie 1501).

21 - FOLIGNO, GENTILE DA. -

Consilium contra pestilentiam
(Venise 1514).

22 - FORESTIER LE, THOMAS. -

Tractatus contra pestilentiam thenasmonem et dissenteriam
(Rouen 1491) et traduction publiée par le Dr. Panel
(Rouen, 1909).

23 - FRANCHEVILLE, Robert. -

Présages de Peste au temps jadis
in Aesculape 1928, p. 15.

24 - FRARI A. -

Della peste e della amministrazione sanitaria
(Venise 1840).

25 - GALIEN. -

De differentiis febrium
(Edit. de 1555).

26 - GARBO, TOMMASO DEL. -

Consiglio contro la pestilentia.
(Florence, 1576).

27 - GASQUET, F.A., O.S.B. -

The great pestilence
(London 1893)
GRADIBUS DE. - voir FERRARI.

28 - GUYBERT, Philbert. -

Toutes les Oeuvres Charitables.
(Paris 1645).

29 - HAYE, Olivier de la. -

Poème sur la grande peste de 1348.
(édité par Guigne, Lyon 1888).

30 - JACOBI, JOANNES ou JEAUME, Jean. -

Regimen contra pestilentiam traduit en franç. par André Barbot.
(Montpellier 1923).

31 - KLEBS et DROZ. -

Remèdes contre la Peste.
(Paris 1925).

32 - MICHON, L.A. Joseph. -

Documents inédits sur la grande peste de 1348.
(Paris 1860).

33 - MORIN, César. -

Traité de la Peste.
(Paris 1602).

34 - MURATORI, LUDOVICO, Antonio. -

Rerum italicarum scriptores.
(Milan 1725-1751).

35 - NOHL, J. -

Traduit en anglais par Clarke sous le titre : "The Black Death"
(Londres 1926).

36 - PHILIPPE A.-

Histoire de la Peste Noire (1346 - 1350) d'après des documents inédits.
(Paris 1853).

37 - REBOUIS, H. EMILE. -

Etude historique et critique sur la peste.
(Paris 1888).

38 - REGIME CONTRE LA PESTILENCE. -

Fait et composé par Messieurs les médecins de la cité de Balle en
Allemagne... : Nouvelle édition publiée par le Dr. Dorveaux,
reproduit en 1901 dans JANUS VI.
(p. 18-22).

39 - RHAZES. -

Libellus de Peste de graeco in latinum sermonem versus per Nicolaum
Macchellum.
(Venise 1556).

40 - SALZMANN. Dr. C. -

Masques portés par les médecins en temps de peste.
(In revue Aesculape, 1932. I. p. 5-14).

41 - SAVONAROLE, Jean-Michel. -

Practica canonica de febris.
(Venise 1498).

42 - STICKER, Georg. -

Abhandlungen aus der Seuchengeschichte und Seuchenlehre (I. Band).
(Giessen 1908).

43 - SUDHOF. -

Medizin Klinik n° 38 et 39.
1910.

44 - SYLVIUS. Jacob. -

Jacobi Sylvii medicae rei apud Parrhisos interpretis Regii commentarius in Claudii Galeni duos libros de differentiis febrium.
(Paris 1555).

45 - TOMMASI, Piétro. -

Consilium de peste, reproduit et traduit en italien par le Dott. Emanuele Djalma Vitali in "Miscellanea"
(Revue dirigée par le Prof. Ad. Pazzini). n° 7.
Rome 1963.

46 - TOSSIGNANO (ou TUSSIGNANO ou TAUSIGNANO), Pietro DA. -

Consilium pro peste curanda, in Fasciculus medicinae de Jean de KETHAM.
(Venise 1495).

47 - VALESIIUS, Carolus. -

Commentarii de Peste et exanthematibus.
(Rome 1656).

48 - VILLENEUVE, Arnauld DE. -

Practicae Medicinae.
(Lyon 1586).

49 - WICKERSHEIMER, Ernest. -

La peste noire à Strasbourg (1349) et le régime des cinq médecins strasbourgeois.
(Anvers 1923).

CHAPITRE II -

50 - ALPINO, Prosper. -

De medicine Aegyptiorum libri IV
(Venise 1591).

51 - AMICUS, Diomède. -

Tractatus de Peste.
(Venise 1596).

52 - ANGERVILLE, César d'. -

Traité sur la maladie contagieuse.
(1587).

53 - BENEDICTUS. Alexander. -

De pestilenti febre liber Unus.
(Venise 1493).

54 - BONAGENTIBUS Victor de. -

Decem problemata de Peste.
(Venise 1656).

55 - BOUCHER L. -

La peste à Rouen au XVI^e et au XVII^e siècle.
(Paris 1897).

56 - BOUTIOT M.T. -

Recherches sur les anciennes pestes de Troyes.
(Troyes 1857).

57 - BRIET Guillaume. -

Discours sur les causes de la Peste survenue à Bordeaux cest an 1599
avec la préservation et la curation d'icelle
(Bordeaux 1599).

58 - BULLEIN. William. -

Bulwarke of Defense against all Sicknes.
(1562).

59 - CABANES. Auguste. -

Le costume du médecin en France.
(Paris 1921-1924).

60 - CANADELLE Moyse. -

Petit Traicté et familier de la Peste.
(Genève 1615).

61 - CASTELLUS Joannes. -

Tractatus de Peste.
(Augustae Vindelicorum 1608).

62 - CASTRO, Roderic de. -

Tractatus brevis de natura, et causis pestis, quae hoc anno 1596 Hamburgensem civitatem affligit.
(Hambourg 1596).

63 - CHEREAU Achille. -

Les ordonnances faictes et publiées à son de trompe par les carrefours de cette ville de Paris pour éviter le dangiers de peste
(1531) (Paris 1874).

64 - CLEMENT-JANIN. -

Les pestes en Bourgogne 1349-1636.
(Dijon 1879).

65 - CORRADI Alfonso. -

Annali delle epidemie occorse in Italia dall prime memorie sino al 1850.
(Bologne 1865).

66 - DACIANO, Gioseffo. -

Trattato della Peste et delle Petechie...
(Venise 1576).

67 - DOUMERGUE. -

Genève calviniste.

68 - ELLAIN.

Advis sur la peste.
(Paris 1606).

69 - FABER Claude. -

Paradoxes de la cure de Peste par une méthode succincte...
(Paris 1568).

70 - FACIO Sylvio. -

Paradossi della pestilenza (Genova 1534) traduit en français par Barthélémy Barralis sous le titre : Traicté très excellent de la Peste par lequel on peut avoir la vraye et entière cognoissance de ceste curieuse maladie...
(Paris 1624).

71 - FAIDHERBE A. -

Les Médecins et les Chirurgiens de Flandre avant 1789.
(Roubaix 1893).

72 - FERRARI Octavio. -

De Re Vestiaria libri tres.
(1642).

73 - FICIN Marsile. -

Antidote des maladies pestilentes, traduction en français par Isaac Constans du "Contro alla peste" de 1481.
(Caors 1595).

- : Tractatus singularis de epidemiae morbo.
(Angsbourg 1518).

74 - FIORAVANTI, Leonardo. -

Del Reggimento della peste.
(Venise 1565).

75 - FRACASTOR, Hieronymus. -

De contagionibus et contagiosis morbis et eorum curatione libri tres (1546) traduit en français par Léon Meunier sous le titre :
"Les trois livres de Jérôme Fracastor sur la contagion."
(Paris 1893, in 18).

76 - GOURMELIN, Estienne. -

Advertissement et conseil à Messieurs de Paris tant pour se préserver de la peste, comme aussi pour nettoyer la Ville et les maisons qui y ont été infectées.
(Paris 1581).

77 - GRATIOLO DI SALO. Andrea. -

Discorso di peste...
(Venise 1576).

78 - GUINThER d'ANDERNACH Jehan. -

Instruction très utile par laquelle un chacun se pourra maintenir en santé, tant au temps de peste, comme en autre temps.
(Argentine 1547).

79 - HABICOT Nicolas. -

Problèmes sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentialiae.
(Paris 1607).

80 - HENNER Joannes. -

De tristissimo Pestilentia malo commentarii.
(Paris 1551).

81 - INGRASSIA Giovanni Filippo. -

Informatione del Pestifero et contagioso morbo il quale affligge et
have afflittito questa Citta di Palermo...
(Palerme 1576).

82 - JOUBERT Laurent. -

De Peste liber Unus (1567) traduit en français par Guillaume des
Innocents.
(Tholole 1581).

83 - LE LIEVRE Esafe. -

Epydimyomachie ou combat de la peste avec le règlement politique
(Paris 1582).

84 - MAISTRES CHIRURGIENS Jurez de Paris (le College des). -

Traicté de la Peste, avec les remèdes certains et approuvez pour
s'en préserver et garantir.
(Paris 1606).

85 - MANARDO da FERRARA. -

Epistola (groupé avec d'autres auteurs dans une édition du "Contro
alla Peste" de M. Ficin.)
(Florence 1576).

86 - MASSA Nicolas. -

Liber de Febre pestilentiali.
(Venise 1540).

87 - MASSARIA Alessandro. -

De Peste libri duo.
(Venise 1579).

88 - MERCADO Luis de. -

De natura et conditionibus, praeservatione, et curatione pestis,
quae populariter grassatur his temporibus Libellus.
(Madrid 1598).

89 - MERCURIAL. Hieronymus. -

De pestilentia lectiones habitae Patavil.
(Réédition de 1627).

90 - MINDERER Raimundus. -

De Pestilentia.
(Augsburg 1608).

91 - MIZAUD Antoine. -

Singuliers Secrets et Secours contre la Peste.
(Paris 1562).

92 - MORIN César. -

Traité de la Peste.
(Paris 1602).

93 - MOYENS et Advis

pour prévenir et remédier à la maladie dangereuse requis par Messieurs de la Police à Messieurs de la Faculté de Médecine, et à cux présentez par le Doyen d'icelle le deuxième Mars 1581.
(Paris 1581).

94 - NANCEL Nicolas de. -

Discours très ample de la Peste divisé en trois livres, adressant à Messieurs de Tours
(Tours 1581).

95 - ODDUS DE ODDIS. -

De Peste et pestiferorum adfectuum omnium causis signis, praecautione, curatione. (1564).
(Réédition de Venise 1570).

96 - PAGART D'HERMANSART. -

Le médecin Robert Pelet et la Peste de 1604 à St.-Omer.
(St.-Omer 1909).

97 - PARACELSE Théophraste Bombast. -

Liber Paramirum traduit par Grillot de Givry.
(1914).

98 - PARE. Ambroise. -

Traicté de la Peste, de la petite Verolle et Rougeole avec une brève description de la Lèpre.
(Paris 1568).

99 - PAULMIER, Julien le. -

Traduction abrégée de Jacques de Cahaïgues sous le titre : "Bref discours de la Praeservation et curation de la peste."
(Caen 1580).

100 - PORQUEL Louis. -

La Peste en Normandie du XIVE au XVIIe siècles.
(Paris 1898).

101 - PORTUS. Antonius. -

De Peste libri tres.
(Rome 1589).

102 - POTEL Guillaume. -

Discours des Maladies Epidémiques ou contagieuses advenues en ceste ville de Paris és années 1596 et 97, et és années 1606 et 1607, comme aussi en l'année 1619.
(Paris 1623).

103 - QUERCETANUS Joseph, (alias DUCHESNE, sieur de la Violette). -

Pestis Alexicacus, traduit en français par lui-même sous le titre La Peste reconnue et combatue
(Paris 1608).

104 - ROYET Antoine. -

Excellent Traicté de la Peste...
(1583).

105 - SAINT ELOY. -

"Quand la peste règnait à Nevers (1329-1628)"
in Bulletin Philologique et Historique (1966).

106 - SARACENUS I. Antoine. -

De Peste commentarius
(Genève 1571).

107 - SARDO, Porcell Joan Thomas. -

Informacion y curacion de la peste de Caragoca y preservacion contra peste en general
(Caragoca 1565).

108 - SCRIVE-BERTIN. -

L'Hygiène publique à partir de la Renaissance.
(Lille 1886).

109 - SOBOLIS Foulquet. -

Histoire en forme de journal de ce qui s'est passé en Provence depuis l'an 1562 jusqu'à l'an 1607 (publié par le Dr. F. Chavernac.
Aix 1894.

110 - SORDES Pierre. -

Traicté de la Peste dédié à Messieurs les Evesques, Abbez, et autres Ecclésiastiques d'Aquitaine...
(Lyon 1626).

111 - TEXTOR. Benoit. -

De la manière de préserver de la Pestilence, et d'en guérir, selon les auteurs
(Lyon 1551).

112 - TOMITANO Bernardino. -

Consiglio sopra la Peste de Venetia l'anno MDLVI.
(Padoue 1556).

113 - ULSTADIUS Phillipus Noricus. -

De Epidemia Tractatus.
(Bâle 1526).

114 - VALLERIOLE François. -

Traicté de la Peste.
(Lyon 1566).

115 - VAN SCHEVENSTEEN, Dr. A.F.C. -

Documents pour servir à l'étude des maladies pestilentiellees dans
le Marquisat d'Anvers...
(Bruxelles 1931-1932).

CHAPITRE III -

116 - ALEZAIS Dr. -

La lutte contre la Peste en Provence au XVIIe et au XVIIIe siècles
(Edition de la Revue Historique de Provence, Marseille 1902).

117 - BARTHOLIN, Thomas. -

Historiarum anatomicarum et medicarum rariorum. Centuria V et VI
(Copenhague 1661).

118 - BERNARDIN N.M. -

"Un grand médecin au XVIIe siècle" in la Revue de Paris.
(1er juillet 1896).

119 - BIENASSIS Pierre. -

Briefve Méthode pour se conserver en temps de Peste.
(Toulouse 1629).

120 - BINDI, Giovanni Battista. -

Loemographiae centumcellensis sive de historia pestis contagiosae.
(Rome 1658).

121 - BORDIER A. -

La médecine à Grenoble.
(Grenoble, 1896).

122 - BROSSE Guy de la. -

Traicté de la Peste
(Paris 1623).

123 - CASTRE Pierre de. -

Pestis neapolitana, romana et genuensis annorum 1656 et 1657.
(Verone 1657).

124 - CHALOPIN Jacques. -

Les remèdes preservatifs et curatifs de la Peste.
(Rennes 1622).

125 - CHAVANT Ferdinand. -

La Peste à grenoble 1410-1643.
(Thèse Lyon 1903).

126 - CHEVALIER G. -

L'ordre public pour la ville de Lyon pendant la maladie contagieuse
(Lyon 1643).

127 - CITOYS François. -

Advis sur la nature de la peste.
(Paris 1623).

128 - COTTIN J. -

Traité de la Peste. fait en faveur de la ville de Laon.
(Sedan 1635).

129 - COUYBA L. -

La Peste en Agenais au XVIIe siècle.
(Villeneuve-sur-Lot, 1905).

130 - CROCE, Vincenzo Alsario della. -

Consilium prophylacticum a lue pestifera grassante.
(Rome 1631).

131 - DELOURMEL Louis. -

La peste à Rennes 1563-1640.
(Rennes 1897).

132 - DEUSING Antoine. -

Tractatus de Peste.
(Groningue 1658).

133 - DIEMENBROECK, Isbrandus de. -

Tractatus de Peste.
(Amsterdam 1665).

134 - FIOCHETTO G. Fr. -

Trattato della Peste et pestifero contagio di Torino dell'anno 1630
(Turin 1631).

135 - FONT Charles de la. -

Dissertationes duae medicae de veneno pestilenti.
(Avignon 1670).

136 - GAILLAUD Abbé M.E. -

Ephémérides pour servir à l'histoire des Hautes-Alpes.
(Paris 1874).

137 - GASTALDI Cardinal Hieronymus. -

Tractatus de avertenda et profliganda peste politico-legalis.
(Bologne 1684).

138 - GATTA. Geronimo. -

Di una gravissima peste... dell'anno 1656.
(Naples 1659).

139 - GERSTMANN Barthold Florian. -

Tumulus Pestis
(Francfort 1704).

140 - GRILLOT, le Père Jean. -

Lyon affligé de contagion.
(Lyon 1629).

141 - GUIART Jules. -

La peste à Lyon au XVIIe siècle.
(biologie Médicale revue mensuelle, mai 1929).

142 - HAMEL Marin. -

Discours sommaire et méthodique de la cure et préservation de la
Peste.
(Rouen 1658).

143 - HELMONT, J.B. Van. -

Mumulus pestis.
(Amsterdam 1648).

144 - JOUYSE David. -

Examen du livre de Lampérière sur le sujet de la peste.
(Rouen 1622).

145 - KIRCHER Athanase, (S.J.). -

Scrutinum physico-medicum contagiosae Luis...
(Rome 1658).

146 - LABADIE Emanuel. -

Traicté de la Peste.
(Toulouse 1620).

147 - LAMARE, Nicolas de. -

Traité de la Police.
(Paris 1705-1738).

148 - LAMPERIERE J. de. -

Traité de la Peste, de ses causes et de sa cure.
(Rouen 1620) :

- : L'ombre de Necrophore.

149 - LEMAIRE L. -

La Peste en 1666 à Dunkerque.
(1911).

150 - LUCENET, Mme. -

Une peste à Lyon au XVII^e siècle (in Album du Crocodile.
année 1965-1966. I-VII, Lyon).

151 - LYONNET. Robert. -

Loimographia.
(Lyon 1639).

152 - MANGET J.J. -

Traité de la Peste.
(Genève 1721).

153 - Nouvelles Réflexions sur l'origine, la cause, la préservation et la cure
de la peste.

(Genève 1722).

154 - MARCELLIN Pancrace. -

Traicté de la Peste avec les moyens de s'en préserver et
guérir.
(Lyon 1639).

155 - MAURICE de TOULON. -

Le Capucin charitable
(1661).

156 - MOLLIERE, Humbert. -

Un précurseur lyonnais des théories microbiennes, J-B Goiffon et
la nature animée de la peste.
(Bâle 1886).

157 - MURATORI, Lucovico Antonio. -

Del governo della Peste e delle maniere di guardasene, trattato diviso in politico, medico et ecclesiastico.
(Modene 1714).

158 - PANEL G. -

Trois opuscules sur la peste de Rouen de 1668.
(Rouen 1911).

159 - PAPON J.P. -

De la peste ou époques mémorables de ce fléau et les moyens de s'en préserver.
(Paris, an VIII).

160 - PLAGUE DOCTOR the. -

by G.L.T. in Journal of the History of Medecine. (Yale University, Connecticut, U.S.A.
(juillet 1965).

161 - PONA, Francesco. -

Il gran contagio di Verona.
(Verone 1631).

162 - QUATROUX Issac. -

Traité de la Peste.
(Paris 1671).

163 - RANCHIN Fr. -

Traité de la Peste.
(Traduction française de 1722 du Tractatus duo posthumi. Lyon 1645).

164 - RAOUL de SCEAUX, O.F.M. -

Les Capucins au service des Pestiférés en France au XVIIe siècle
(extr. de Miscellanea Melchor de Pöbladura vol. II. Rome 1964).

165 - RENZI, Salvatore di. -

Napoli nell'anno 1656...
(Naples 1867).

166 - RIPAMONTI, Giuseppe. -

Chronistae urbis Mediolani de peste ... anno 1630.
(Milan 1640).

167 - RIVINUS, Augustus Quirinus. -

Dissertatio de Lipsiensi peste anni 1680.
(Leipzig 1681).

168 - RONDINELLI Francesco. -

Relazione del contagio stato in Firenze l'anno 1630 et 1633.
(Florence 1634).

169 - SAINT-MARTIN Michel de. -

Moiens faciles et éprouvez, dont Monsieur de Lorme... s'est servi
pour vivre près de cent ans.
(Cass 1683).

170 - SETTALA Lucovico. -

De Peste et pestiferis affectionibus.
(Milan 1622).

171 - SYDENHAM Thomas. -

Opera medica, section 2 Chap. II, traduction Jault.
(Montpellier 1816).

172 - SYLVIUS de la BOE Fr. -

De affectus epidemii anno 1669 Leidensem civitatem depopulantis
causis naturalibus oratio.
(Leyde 1690).

CHAPITRE IV -

173 - ANDRE Paul. -

La peste à Marseille en 1720.
(Presse Médicale du 16 janvier 1940).

174 - ANDRY Nicolas. -

Traité de la Peste donné au Collège Royal en 1721, 1722.
(Faculté de Médecine de Paris, manuscrit n° 5.035).

175 - ANTRECHAUS d'. -

Relation de la peste dont la ville de Toulon fut affligée en 1721.
(Paris 1726).

176 - ASTRUC J. -

Dissertation sur la peste de Provence.
(Montpellier 1722).

177 - BERTRAND J.B. -

Relation historique de la peste de Marseille en 1720.
(Cologne 1721).

178 - BOECLER. -

Recueil des observations qui ont été faites sur la maladie de Mar-
seille.
(Strasbourg 1721).

179 - BOYER J.B. Nicolas. -

Dissertation abrégée sur la maladie de Marseille.
(Toulon 1720).

180 - BRESMAL J.F. -

Avis au public pour le préserver et le garantir de la peste et des
autres maladies contagieuses.
(Liège 1721).

181 - CARRIERE Ch., COURDURIE M., REBUFFAT F. -

Marseille ville morte.
(Marseille 1968).

182 - CHAUVET Pierre. -

La lutte contre une épidémie au XVIII^e siècle.
La peste du Gévaudan 1720-1723.
(Thèse Paris n° 579. Paris 1939).

183 - CHENOT Adam. -

Tractatus de Peste.
(Vienne 1766).

184 - CHICOYNEAU F. -

Lettre à Monsieur de la Monière.
(Lyon 1721).

185 - CHICOYNEAU, DEIDIER et VERNY. -

Epistola responsaria non nullis circa pestem massiliensem par litte-
ras quaesitis a clarissimo et peritissimo Domino Josepho de FORNES.
(10 décembre 1720).

186 - CHICOYNEAU VERNY et SOULIER. -

Relation succincte touchant les accidents de la Peste de Marseille,
son pronostic et sa curation.
(Marseille, 26 novembre 1720).

187 - CHICOYNEAU, VERNY et SOULIER. -

Observations et réflexions... touchant la nature, les événements
et le traitement de la peste de Marseille.
(Lyon et Paris 1721).

188 - CHIRAC P. -

Traité des fièvres malignes, des fièvres pestilentiellles et autres.
(Paris 1742).

189 - DEIDIER. -

Dissertation où l'on a établi un sentiment particulier sur la contagion de la Peste.
(Montpellier 1725).

190 - EGGERDES, Alardus mauritius. -

Aphorismes concernant la Peste... traduit du latin par M.J.A. D.M. de Genève, avec des remarques sur ces aphorismes par J.F. Bresmal.
(In Bresmal, op. cit. Liège 1721).

191 - FOUCAULT Michel. -

Naissance de la clinique.
(P.U.F. 1963).

192 - FOURNIER Nicolas. -

Observations sur la nature et le traitement de la fièvre pestilentielle ou la peste avec les moyens d'en prévenir ou arrêter le progrès.
(Dijon 1777).

193 - GAFFAREL et DURANTY. -

La Peste de 1720 à Marseille et en France.
(Paris 1911).

194 - GAGNIERE Sylvain. -

Les médecins et les chirurgiens avignonnais pendant la peste de 1720-1722.
(Cahiers de pratique médico-chirurgicale 1939 n° 3).

195 - GAUDEREAU Abbé. -

Relation des différentes espèces de Peste que reconnaissent les Orientaux...
(Paris 1721).

196 - GAVET de RUMILLY. -

Traité de la Peste ou conjectures physiques sur sa nature et ses causes.
(Lyon 1722).

197 - GOIFFON. -

Relations et Dissertation sur la peste du Gévaudan.
(Lyon 1722).

198 - HAUPTMAN August. -

Epistola praeliminaris de viva mortis imagine.
(Francfort 1650).

199 - HECQUET. -

Traité de la peste, où ... on fait voir les dangers des Barraques
et des Infirmeries forcées.
(Paris 1722).

200 - HELVETIUS A. -

Remèdes contre la Peste.
(Paris 1721).

201 - JOUBERT. -

Réflexions sur l'idée outrée qu'on donne de la Contagion de la Peste,
et sur les remèdes prétendus préservatifs contre cette maladie.
(Grenoble 1721).

202 - JOURNAL des SCAVANS pour l'année 1721, 1722, et 1723.

203 - LE BRUN. -

Traité théorique sur les maladies épidémiques.
(Paris 1776).

204 - LE MOINE et BAILLY. -

Relations et Dissertation sur la Peste du Gévaudan.
(Lyon 1722).

205 - LETTRES sur la Peste écrites à un Médecin de Bordeaux...

(Bordeaux 1721)..

206 - MAUGUE. -

Lettre à M.L. (1er juillet 1721) in Boecler : op. cit.

207 - MURATORI L.A. -

Del governo della peste... avec un supplément sur la peste de
Marseille intitulé : Dettaglio della peste di Marsiglia.
(Naples 1723).

208 - NOTES sur la Relation historique de la peste de Marseille en 1720.

(Cologne 1721).

209 - PESTALOSSII. -

avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille.
(Lyon 1721).

210 - PICHATY de CROISSAINTE. -

Journal abrégé de ce qui s'est passé en la ville de Marseille depuis
qu'elle est affligée de la contagion, tiré du mémorial de la Chambre
du Conseil de l'Hôtel de Ville.
(Marseille 1720.).

211 - PYE George. -

A discourse of the Plague.
(Commenté dans le Journal des Savants de 1722).

212 - RONDELET Antonin. -

La Peste de Marseille d'après de nouveaux documents.
(Revue Contemporaine janv.-fév. 1864, Tome 37).

213 - ROUX Pierre-Honoré. -

Relation succincte de ce qui s'est passé en la ville de Marseille pendant la peste de 1720 et de 1722...
(dans Carrière, Courdurié, Rebuffat : op. cit.).

214 - SAGUENS, Joannes. -

Systema Pestis physicum.
(Toulouse 1721).

215 - SCHEUCHZER Johann Jacob. -

Commentaire d'Astruc :
op. cit.)

216 - SENAC C. -

Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste.
(Paris 1744).

APPENDICE

217 - AUBERT-ROCHE L. -

De la Peste ou Typhus d'Orient. Documents et Observations recueillis pendant les années 1834 à 1838 en Egypte etc...
(Paris 1840).

218 - AUBERT-ROCHE L. -

De la prophylaxie générale de la Peste.
(Paris 1843).

219 - CLOT-BEY A.B. -

Leçon sur la peste d'Egypte.
(Paris 1851).

220 - DECHAMBRE A. -

Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales.
(1874).

221 - DESGENETTES R. -

Histoire médicale de l'Armée d'Orient.
(Paris An X).

222 - HOWARD J. -

Histoire des principaux lazarets de l'Europe...
(Londres 1789, traduction Paris, an VII).

223 - MEMOIRE sur le BUREAU de la SANTE de MARSEILLE et les règles qu'on y observe.

(Marseille 1731).

224 - OZANAM J.A.F.

Histoire médicale générale et particulière des Maladies Epidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont régné en Europe...
(Paris-Lyon 1835).

225 - PRUS. -

Rapport à l'Académie royale de Médecine sur la peste et les quarantaines.
(Paris 1846).

226 - REGLEMENTS à l'usage de l'INTERDANCE SANITAIRE de MARSEILLE du 13 novembre 1835.

(Marseille 1836).

227 - ROBERT L.J.M. -

Guide Sanitaire des Gouvernements européens...
(Paris 1826).

228 - STENDHAL. -

Mémoires d'un touriste.

229 - SUPPLEMENT à l'ORDRE du JOUR du 5 PLUVIOSE. AN 7.

Signé par le Général Berthier.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION -

CHAPITRE I : LE MOYEN-AGE

- I - Le vêtement en tant qu'agent de contamination.
- II - Que les vêtements en temps d'épidémie doivent être "de chaude et sèche nature".
- III - La protection contre l'air ambiant.
 - A - Le rôle de l'air dans la peste pour le XIVe siècle
 - B - Les précautions générales prises contre l'air
 - B - L'attitude du médecin.
- Conclusion et illustrations.

CHAPITRE II : LA RENAISSANCE

Ière Partie :

- A - MARSILE FICIN
- B - JEROME FRACASTOR
- C - PARACELSE.

IIe Partie : L'attitude du XVIe siècle par rapport au vêtement.

- I - La lutte contre la contagion "per fomitem"
 - 1 - Développement des mesures prophylactiques contre les vêtements infects.
 - 2 - Les précautions vestimentaires à prendre pour se préserver de la contagion "per fomitem".
 - 3 - Réserves apportées à la contagion "per fomitem"

II - Le vêtement dans la lutte contre la contagion par contact et à distance.

A - Le vêtement comme signal.

B - La place du vêtement comme protection vis-à-vis du contact et de l'air.

III - Le problème des pores et en particulier de la transpiration.

Appendice : La visite d'un médecin de peste à la fin du XVIe.

CHAPITRE III : LE XVII^e SIECLE

I - Le vêtement sous Louis XIII.

A - Les "Classiques"

B - Deux Précieux :

1 - Lampérière

2 - De L'Orme

C - Témoignages.

II - Le siècle de Louis XIV et la grande Peste de 1656.

A - Bartholin.

B - Autres documents.

C - La gravure de Manget.

D - Ce que disent les textes sur la Peste de Rome.

E - La critique du costume de Peste par l'école psycho-somatique allemande.

F - La survivance des mesures traditionnelles.

CHAPITRE IV : LA PESTE DE MARSEILLE

I - La question historique.

II - Le conflit idéologique.

Appendice : La postérité du conflit Marseille-Chicoyneau.

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE.

